

cahiers

LEON TROTSKY

13

MARS 1983

INSTITUT LEON TROTSKY • PUBLICATION TRIMESTRIELLE
DIFFUSION LA PENSEE SAUVAGE

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis à jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Œuvre (Extrait des Statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Jean-François Godchau, président, Pierre Broué, directeur scientifique,
Isabelle Longuet, trésorière, Michel Dreyfus, Jean Risacher.

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*
Jean-Paul Joubert, 2, rue Bayard, 38000 Grenoble

Prix du numéro 13 France: 40F Etranger: 40F
Abonnement pour quatre numéros (13,14,15,16) France: 140F Etranger: 160F

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de: JOUBERT - CLT.

NUMEROS DISPONIBLES (Port en sus: 6F)

CLT 1	20F	CLT 6	35F
CLT 2	20F	CLT 7/8	40F
CLT 3	35F	CLT 9	35F
CLT 4	20F	CLT 10	35F
CLT 5	30F	CLT 11	35F
		CLT 12	40F

Collection complète n°1 à n°13: 250F (Port en sus 25F).
Commandes et versements à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*.

cahiers LEON TROTSKY

NUMERO SPECIAL Léon Sedov (1906-1938)

SOMMAIRE

Institut Léon Trotsky — Présentation 3

Etudes

Pierre Broué — Ljova, le « fiston »	5
Michel Lequenne — Les demi-aveux de Zborowski	25
Jean Michel Krivine	
Marcel-François Kahn — La mort de Léon Sedov	44
Gérard Rosenthal — Mise au point	55

Témoignages

L. Yakovlev (Lola Dallin) — Léon Sedov 56

Documents

Déposition d'A. Orlov le 28 septembre 1955 (extraits)	61
Déposition de M. Zborowski le 29 février 1956 (extraits)	63

Ecrits de Léon Sedov (1930-1937)

« Staline et l'Armée rouge » ou comment on écrit l'histoire (1930)	74
La persécution de l'opposition bolchevique russe (1930)	91
Quelques mots sur l'assassinat de Kirov (1934)	99
Le mouvement Stakhanov (1935)	104
Les procès à la chaîne (1937)	116
De Thermidor, retour à Octobre? (1937)	122

Les départs

Herminio Saccheta (1909-1982)	126
Raymond Florence (1908-1981)	126
Tom Kerry (1901-1983)	127
Charles Margne (1911-1982)	128

Présentation

Nous avons à plusieurs reprises annoncé notre intention de consacrer un numéro des Cahiers Léon Trotsky à Léon Sedov, fils aîné et camarade de combat de Trotsky. Nous avons persévéré dans cette intention comme le démontre la tenue de cet engagement depuis longtemps pris. Il faut cependant admettre que nos plans ont été modifiés à plusieurs reprises et en donner des éléments d'explication.

Nous pensions qu'un tel numéro exigeait des articles consacrés à la vie et à la mort de Ljova, et cette dernière, des documents dont on connaît en général l'existence par des résumés. Nous pensions également qu'il était nécessaire de publier les principaux écrits, aujourd'hui introuvables, de Sedov, non seulement le Livre rouge sur le procès de Moscou, qu'on nous réclamait de tous côtés, mais aussi quelques autres, qu'on ignore. Il était discutable de ne publier que le Livre rouge, mais difficile de publier tous les autres écrits de Sedov qui mériteraient de l'être. Nous avons annoncé finalement un numéro spécial « double » pour découvrir que ce « double » était plutôt « triple ». Après un certain temps d'hésitation, nous avons donc finalement tranché. Il n'y aura ni numéro « double » ni numéro « triple », mais tout simplement deux numéros ordinaires, le 13 et le 14, dont un sera un peu plus gros que les autres.

Le présent numéro, le 13, comprend les articles témoignages, documents, consacrés à la vie et à la mort de Léon Sedov, et la première partie de ses « écrits », de ceux que nous avons sélectionnés pour la période 1930-1938, un seul ayant trait aux procès de Moscou. Le numéro 14, avec une présentation particulière, constituera en fait la seconde partie de ces écrits: avec le Livre rouge sur le procès de Moscou, accompagné d'une

présentation et de quelques notes aujourd'hui nécessaires, même pour un lecteur averti, nous y publierons un choix des articles de Sedov sur les autres procès de cette période, le procès de Novosibirsk, le procès Piatakov-Radek, le procès Mdivani-Okoudjava.

Nous prions nos fidèles lecteurs de bien vouloir excuser ce temps d'hésitation et nous espérons qu'ils approuveront notre choix, dicté évidemment par les exigences financières d'une petite revue qui veut garder tous ses abonnés et en trouver d'autres.

Institut Léon Trotsky

Pierre Broué

Ljova, le « fiston »

Interrogée le 19 octobre par un magistrat suisse dans l'affaire du meurtre, à Chamblandes, près de Lausanne, d'Ignacy Poretski, dit Ignace Reiss, communiste polonais, ancien haut responsable du G.P.U. passé à la IV^e Internationale, l'institutrice suisse Renata Steiner avouait :

« J'ai eu à m'occuper de M. Sedov en janvier 1937. A cet effet, je suis allée à Mulhouse environ quatre à cinq jours avec Bob et Marcel. Pour ce voyage, Marcel avait reçu les ordres nécessaires de Serge. A Mulhouse, je suis descendue dans un petit hôtel, à droite en sortant de la gare dans une rue principale; nous y avons pris chacun une chambre. J'ai dû donner mon nom. J'ignore sous quel nom Marcel est descendu à l'hôtel; je ne l'appelais ou demandais après lui qu'en le désignant sous le nom ou l'appellation du « monsieur du n° X ».

Bob est descendu dans un hôtel voisin d'un grand parc, à gauche en sortant de la gare.

A Mulhouse, nous avons fait des surveillances à la gare. Marcel et Bob m'avaient dit que Sedov devait venir là, avec quelqu'un. Si M. Sedov était arrivé, Marcel m'aurait dit ce que j'aurais dû faire. Sedov n'est pas venu.

Dans cette ville, j'ai reçu deux télégrammes. Je savais que je devais recevoir des dépêches à mon nom là-bas. Marcel me l'avait dit. Ces dépêches ont été expédiées par Serge, comme je le suppose. La première disait à peu près ceci : « Restez toujours ». La seconde avait ce seul mot : « Rentrez ». Et nous sommes rentrés, les trois ensemble, dans le même compartiment de train. A Paris, il est probable que Marcel a fait rapport à Serge.

A Mulhouse encore, dans un café, en lisant les journaux, j'ai appris l'affaire Navachine à Paris [...] Pour mes missions à Antibes et Mulhouse, j'ai reçu environ deux mille francs. Dès lors, je n'ai plus eu à m'occuper de M. Sedov¹.

Mademoiselle Steiner et ses amis « Marcel » (Dimitri Smirenski) et « Bob » (Robert Ducomet) étaient les agents d'exécution d'un groupe de

1. Papiers d'exil, Université de Harvard, Houghton Library, b MSRuss 13-1, 17229; copies des procès-verbaux d'interrogatoire des inculpés dans l'affaire du meurtre de Reiss, avec la permission de la Houghton Library.

tueurs du G.P.U. que dirigeait à Paris « Serge », l'ancien officier de l'armée Wrangel Sergéï Efron, mari de la poétesse Marina Tsviétaïeva. Léon Sedov, le fils de Trotsky, aurait dû être informé qu'il avait un rendez-vous à Mulhouse avec l'avocat de Bâle Erwin Strobel pour l'organisation d'un « contre-procès » en Suisse au lendemain du premier procès de Moscou.

Comment les tueurs savaient-ils que Sedov avait rendez-vous à Mulhouse ? En 1937, on a beaucoup cherché, notamment dans l'organisation trotskyste suisse, le M.A.S., l'auteur d'une fuite éventuelle. Sans doute connaît-on aujourd'hui le responsable de l'information. Le 29 février 1956 en effet, un homme qui venait d'être démasqué aux Etats-Unis comme un agent de l'U.R.S.S., Mordka (dit Marc) Zborowski, autrefois collaborateur de Léon Sedov, reconnaissait en effet avoir été infiltré par le G.P.U. dans les rangs trotskystes, mais, devant la commission sénatoriale sur les activités anti-américaines, mollement interrogé par des enquêteurs peu curieux, assurait qu'il n'avait « jamais reçu mission d'attirer Sedov dans un endroit où on devait l'assassiner », précisant en revanche :

« A ce moment, l'idée était, on m'a dit que l'idée était de l'attirer dans un endroit où nous aurions été tous les deux enlevés et emmenés en Union soviétique² ».

Dans l'intervalle, pourtant, le 16 février 1938, Léon Sedov était mort dans des conditions suspectes au lendemain d'une opération banale, dans une clinique parisienne tenue par des Russes blancs ; ses camarades français avaient été tenus dans l'ignorance du lieu de son hospitalisation dont l'agent du G.P.U. avait en revanche informé ses chefs.

Nous avons essayé de répondre ici à une question de fond préliminaire : Léon Sedov était-il l'une des cibles du G.P.U. parce qu'il était le fils de Trotsky ou parce qu'il était, en tant que Léon Sedov, déjà un adversaire redoutable et redouté pour le régime stalinien ?

**

Lev (Léon) — qu'on appellera à la russe de tous les diminutifs affectueux possibles, mais surtout Ljova — est né alors que son père était en prison, poursuivi pour le rôle qu'il avait joué pendant la révolution de 1905 à la tête du soviét de Saint-Petersbourg. Il était le premier enfant du jeune couple qui s'était connu en émigration, mais son père, de son premier mariage, avait déjà deux filles. Natalia apporta elle-même à son compagnon la nouvelle de la naissance, au parloir de la forteresse Pierre-et-Paul où il était enfermé en attendant d'être jugé. L'enfant ne rencontra

2. *Hearing before the subcommittee to investigate the administration*, 29 février 1956, Part 4, p. 89.

son père qu'une année plus tard, lorsque, ensemble, ils passeront tous trois à l'étranger après que Trotsky ait réussi « la belle » en Sibérie. Le tout petit Ljova commençait ainsi une enfance errante et chaleureuse.

Il vit sa première enfance à Vienne qu'il habite jusqu'à l'âge de huit ans. En 1914, il parle couramment le russe — que les parents entretiennent avec soin à la maison — l'allemand, la langue de l'école, et le dialecte viennois, langue de ses jeux. Il fut un enfant plein d'entrain, se donnant avec passion à tout ce qu'il entreprenait. Nous savons aussi qu'il aime comme des poèmes les prières qu'on lui enseigna aux heures d'instruction religieuse obligatoire et qu'il les murmura parfois avant de s'endormir : ses parents, entre diverses options possibles, avaient « choisi » le luthéranisme qui leur semblait une religion plus « portative » pour l'enfant d'un couple d'athées.

Le 3 août 1914, le père, la mère, Ljova et son petit frère Sergéï — deux ans de moins que lui — prennent le train. Il ne s'agit pas d'une partie de campagne. La guerre — on l'appellera plus tard la « première guerre mondiale » — est imminente et ils doivent s'installer dans un pays qui, au moins, ne soit pas en guerre avec la Russie. On s'installe provisoirement à Zurich, que le père quitte en novembre pour aller en éclaireur à Paris où tout le monde le rejoint en mai 1915. Tous les quatre vont vivre à Sèvres d'abord, où les enfants fréquentent la communale, à Paris même ensuite, rue Oudry, d'où ils fréquentent l'école russe, ce qui ne les empêche pas de parler français couramment.

Le père est correspondant à Paris du journal ukrainien *Kievskaja Mysl* — c'est son gagne-pain — et animateur du quotidien de langue russe *Naché Slovo* — c'est son action militante. Il s'absente souvent : voyage avec son ami Rosmer en direction du front, brefs séjours en Suisse pour les conférences socialistes internationales de Zimmerwald et Kienthal. Mais, quand il est à Paris, il organise son emploi du temps de façon à être avec les enfants et notamment à les aider dans leur travail scolaire et leur adaptation à ce milieu nouveau dans des circonstances exceptionnelles.

Mais un révolutionnaire, même père de famille, peut-il « poser son sac » en 1916 ? Trotsky en tout cas est expulsé de France en novembre, vraisemblablement sous la pression du gouvernement tsariste qui s'exaspère de l'existence même de *Naché Slovo*. C'est l'angoisse dans le petit appartement, les larmes clandestines la nuit pendant plusieurs semaines. Puis l'horizon s'éclaire, car la famille rejoint le père et part avec lui pour le Nouveau Monde, exaltante aventure. En décembre 1916, les deux enfants, conduits par leur mère, retrouvent le père à Barcelone : le jour de Noël, la famille tout entière embarque sur le *Montserrat* qui les emmène dans la lointaine Amérique.

Dans ce monde farouche où l'on souffre et où l'on meurt tellement, ce monde dont ils ont déjà éprouvé l'arbitraire et l'injustice, les enfants ne sont pas neutres ; ils ont choisi leur camp, celui de leurs parents et ceux

qui leur ressemblent, comme, sur le bateau, cet homme de chauffe dont ils ont découvert qu'il était « républicain » et à qui ils portent du raisin. A peine hispanisés, le temps de la traversée, ils découvrent New York dont la technologie — le téléphone surtout — les transporte. Mais ils n'auront pas le temps de satisfaire leur curiosité ni même de s'américaniser : la leçon de choses continue sur le rythme toujours plus rapide et ils ne sont pas aux Etats-Unis depuis deux mois quand arrive la grande nouvelle, la révolution de février 1917 en Russie, le signal du retour dans cette patrie qu'ils ignorent, la fête. L'arrestation des voyageurs par les autorités britanniques à Halifax, sur le chemin du retour est pour Ljova l'occasion du premier affrontement physique avec l'ennemi de classe, qui a d'ailleurs tout du « méchant » : il frappe de toutes ses forces l'officier canadien qui vient d'ordonner d'enlever son père de force. Une fois de plus, l'alarme est brève. Demeurés avec leur mère, grâce à une résistance générale acharnée, les enfants assistent bientôt à la libération du père, et le voyage reprend. Cette fois, il est sans histoires et se termine, comme il se doit, à Pétrograd, en plein dans l'Histoire.

*
**

Ljova a vécu la révolution russe, à partir de 1917, de toute sa curiosité et de toute son énergie, comme s'il n'avait vécu jusque là que pour s'y jeter avec enthousiasme. Enfant aimé de parents suroccupés, très attaché à eux, il fait son expérience de façon indépendante, sur des chemins où son frère et lui avancent seuls. La mère travaille — à la conservation des musées et des œuvres d'art — et n'est disponible qu'en soirée. Le père, ils ne l'entrevoient que de temps en temps, et jamais pour longtemps, pendant les années décisives de la guerre civile : ils ne le quittent cependant en fait jamais, puisque sa stature, sa personnalité d'orateur et d'organisateur, son rôle historique de chef de l'insurrection puis de fondateur de l'Armée rouge le placent au cœur de l'amour enthousiaste des ouvriers, soldats et marins révolutionnaires, au centre de la haine de l'ennemi de classe auquel l'enfant se heurte sans doute directement beaucoup plus souvent dans sa vie de tous les jours.

Ljova apprend à se battre à l'école contre ceux de ses condisciples qui traitent son père d'« agent allemand » — ailleurs on dirait de « boche » —, puis contre ceux qui cherchent à faire payer au « fils du président » les rancoeurs et terreurs de leurs parents. Contraint de faire le coup de poing plus souvent qu'à son tour, il n'a peur de rien ni de personne et, quand l'ingénieur Sérébrovsky — ancien bolchevik et futur stalinien — lui assure que Lénine est vraiment un agent allemand, il n'hésite pas à lui cracher au visage une appréciation énergique de cette « cochonnerie ». Les enfants savent aussi trouver la chaleur des vrais amis. Plus disponibles, plus soucieux aussi des détails de la vie quotidienne, ce sont eux, Ljova et Sérioja, qui vont trouver l'Ami, leur ami, qui deviendra aussi celui de la

famille, le marin révolutionnaire Nikolai Markine, qui sera factotum et collaborateur de confiance de leur père aux affaires étrangères puis à la tête de l'Armée rouge. Les balles qui fauchent Markine, près de la Volga, dont il a commandé la flotille, apportent aux garçons leur premier deuil, la première souffrance authentique et irréparable. Laissons la parole au père :

« Lorsque je reçus la dépêche qui m'annonçait sa mort, ce fut comme si une colonne de granit s'écroulait devant moi.

— Garçons, garçons, Markine a été tué...

Devant moi, deux faces pâles, tendues par les crispations d'une douleur soudaine.

Avec nos enfants, Nikolai traitait d'égal à égal. Il leur confiait ses desseins et les secrets de sa vie [...] Et ce tendre ami, qui avait ouvert en égal son âme à nos enfants, était également un vieux loup de mer et un révolutionnaire, un véritable héros comme dans le plus merveilleux des contes. Était-il possible qu'il fût mort, ce Markine qui, dans le sous-sol du ministère, nous avait appris à nous servir du revolver et de la carabine ? Deux petits corps frissonnèrent longtemps sous leurs couvertures, dans le calme de la nuit, lorsque la sinistre nouvelle nous fut parvenue. La mère seule entendit leurs sanglots d'inconsolables »³.

Ljova seul aurait pu raconter ce que fut sa vie de jeune communiste entre 1917 et 1928, celle d'un jeune garçon ardent et enthousiaste jeté à neuf ans dans la première révolution du siècle. Il a été très proche de sa mère, qu'il retrouvait tous les soirs. Il a parfois obtenu d'accompagner son père au front, dans des meetings ou des manifestations. Mais il a surtout commencé sa propre vie, sur sa propre trajectoire et de son propre mouvement — dont nous ne savons presque rien. Nous savons seulement qu'épousant la cause qui n'était pas seulement celle de ses parents et de leurs amis, mais celle d'une génération tout entière à la suite de millions d'ouvriers et de paysans, il entra très jeune, en falsifiant sa date de naissance, dans les Jeunesses communistes, et qu'il fut chargé de la propagande en direction des ouvriers boulangers. Nous savons aussi qu'il quitta très tôt l'appartement sans confort du Kremlin pour aller vivre dans une « commune » de jeunes plus inconfortable encore afin de découvrir ou de créer une manière nouvelle de vivre en collectivité, un style de vie « communiste ». Nous savons qu'il se maria tout jeune avec une ouvrière plus jeune encore, Ania, et qu'ils eurent un enfant qu'ils appelèrent Lev, comme son père et comme lui, tant il est vrai que la tradition, même familiale, peut aussi peser chez les révolutionnaires.

Amant de la révolution, enthousiaste du communisme, bercé du rêve des bâtisseurs d'un monde tout neuf, l'enfant Ljova, puis l'adolescent, fut marqué par la qualité des hommes qu'il entrevoyait auprès du père, héros de la guerre civile, militants apparemment indestructibles qui avaient

3. *Ma Vie*, (éd. 1929), t. II, p. 169.

traversé bagnes et prisons, fusillades et évasions, rédigé des tracts, réuni des groupes de trois, assemblé et harangué des milliers, commandé des armées: ses modèles de la vie quotidienne, héros de ses rêves de gloire, s'appelaient Ivan Nikititch Smirnov, Sergéi Vitaliévitich Mratchkovsky — né en prison — Nikolai Ivanovitch Mouralov... Avec eux, avec ses parents, il fut de l'Opposition de gauche dès sa constitution, organisant autour de lui dans son Institut supérieur technique de Moscou, où il achevait ses études de maths et de physique, un solide noyau. Il gagna en ces années, d'autres jeunes, étudiants, le plus souvent d'origine ouvrière, comme lui dévoués à la révolution qui avait coloré les élans de leur enfance et qui brûlaient de mettre leurs connaissances et leurs talents de bâtisseurs au service de l'humanité et du monde nouveau en train de naître. Une dizaine d'entre eux au moins l'ont suivi, non seulement dans l'Opposition, mais, plus tard, en exil et, pour certains, en prison. Nous savons qu'il y avait parmi eux Iouri Ter-Oganessov et Arnold Kontorovitch, qui avaient été arrêtés en janvier 1928, parce qu'ils avaient assuré la garde à l'appartement de Trotsky et furent pour cela déportés. Nous connaissons aussi Boris N. Viaznikovtsev, qui se trouvait au domicile des deux précédents, quand la milice vint perquisitionner, fut arrêté pour son comportement peu coopératif, et finalement déporté aussi⁴. Organisateur du travail de l'Opposition parmi les J.C. à Moscou, propagandiste dont le talent s'était manifesté avec éclat lors d'une tournée dans l'Oural avec Mratchkovsky en octobre 1927, Ljova s'éloignait de son jeune frère — longtemps séduit par le cirque, puis spécialiste de technologie — résolument apolitique et qu'il jugeait superficiel, pour se rapprocher de ce père-héros auquel le cadet s'opposait. En ce début de 1928, avec la déportation de Trotsky à Alma-Ata, Ljova eut à choisir une fois pour toutes d'être sans réserves « le fils de Trotsky » — « le fiston », comme disaient, non sans admiration, les gens du G.P.U. — et de mettre tous ses dons et toute son énergie au service de son père et de leur cause commune, celle de la révolution.

Le choix n'était pas aisé. En quittant volontairement Moscou pour partager l'exil de ses parents, Ljova y laissait sa compagne et le petit Lievoutchka, abandonnait ses études presque terminées. Il se mettait totalement et sans réserve au service de la révolution mondiale à ce poste dont il savait qu'il ne pouvait revenir à un autre: près de son père, garde du corps et secrétaire, collaborateur et ami, homme à tout faire et organisateur, fils et camarade.

A la gare, au moment du départ, il a vainement tenté d'ameuter les rares voyageurs et quelques cheminots ahuris du déploiement de telles

4. De Boris N. Viaznikovtsev, voir sa correspondance d'exil à Sedov dans le n° 7/8 des *Cahiers Léon Trotsky*.

forces de police pour une seule famille. En cours de route, en gare d'Arys, c'est lui qui arrive à prendre contact avec les deux secrétaires de Trotsky, Sermuks et Poznansky qui ont rejoint les exilés, et qui leur transmet les consignes. A Alma-Ata, c'est encore lui qui parle avec Sermuks avant que ce dernier soit repéré et arrêté avant d'être déporté, tout comme Poznansky⁵.

Pendant l'année de leur exil dans la capitale du malaria, c'est sur les épaules de Léon Sedov que repose entièrement l'organisation de la vie matérielle des Trotsky. Cela signifie l'équipement de la maison, mobilier, ravitaillement, logistique, organisation des loisirs, chasse, y compris au tigre prédateur, et même le recrutement d'une dactylo dont tous savent bien qu'elle doit rendre compte au G.P.U. de ce qu'elle voit et entend.

C'est lui surtout qui organise la maison de la ville même d'Alma-Ata, puis la *datcha* d'été — une cabane⁶ — dans les collines en quartier général et état-major politique de l'Opposition de gauche exclue et exilée. C'est lui qui élabore la liste — tenue à jour avec un soin attentif — des déportés et de leurs adresses, qui expédie cartes postales et informations, exhortations et sentiments amicaux aux quatre coins de la Sibérie et de l'Asie centrale. Sa mère en a témoigné:

« Ljova, pendant des journées entières ne sortait pas de sa chambre qui se trouvait à côté de l'écurie: il tapait, corrigeait ce qui avait été tapé par la dactylographe, mettait sous enveloppe, expédiait ou recevait le courrier, recherchait les passages qu'on avait besoin de citer⁷. »

Mais il sort aussi pendant la nuit — les nuits pluvieuses surtout, comme en a témoigné son père — plus propice à l'action clandestine dont il est depuis le début et jusqu'au bout le pivot. Sa première réussite — elle n'est pas mince — c'est de mettre sur pied une liaison qui tiendra presque une année entre Moscou et la maison familiale. Des courriers envoyés par le « centre » que dirige le vieux Boris M. Eltsine amènent le matériel politique jusqu'à la gare de Pichpek (Frounzé). Là, ils sont relayés par un ancien métallo de Moscou, Mikhaïl Bodrov, devenu charretier, caché derrière une vraie barbe de moujik et qui fait le trajet avec sa troïka jusqu'au marché d'Alma-Ata. C'est là qu'il rencontre un fonctionnaire

5. Nikolai M. Sermuks et Igor M. Poznansky avaient travaillé avec Trotsky depuis l'époque de la guerre civile (voir l'article de P. Broué, « Quelques proches collaborateurs de Trotsky », dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 1). Sermuks fut déporté et mourut dans des conditions que nous ignorons; Poznansky, amené à Vorkouta en 1936, après des années passées à l'isolateur de Verkhneouralsk, y fut l'un des dirigeants des trotskystes et de la fameuse grève de la faim. Il fut fusillé au printemps 1938.

6. René Dazy, dans *Fusillez-les comme des chiens enragés*, p. 45, fait de cette cabane une « villa de campagne »...

7. Mémoires inédits de Natalia I. Sedova cités par Victor Serge, *Vie et Mort de Léon Sedov*, Maspéro, II, p. 14.

local, gagné à l'Opposition, déniché par Sedov après quelques semaines d'enquête discrète et dont nous ne connaissons que l'initiale D. Sedov et D se rencontrent parfois la nuit, en cas d'extrême urgence, ou quand il faut mener une véritable discussion. La plupart du temps il ne font que se transmettre des paquets qui arrivent ou partent. La correspondance entre eux pour l'établissement des rendez-vous se fait par le langage des fleurs sur les fenêtres et les rendez-vous eux-mêmes dans l'établissement local de bains-douches⁸.

C'est sur la base de ce travail que Trotsky peut déployer son activité politique, faire face à la première crise de l'Opposition, avec les explosions « conciliatrices » de Radek et Préobrajensky au sujet du « tournant » à gauche de Staline, apaiser les « irréductibles », refaire l'unité des rangs. La liaison est si bonne que Trotsky, moins de quinze jours après le 6ème congrès de l'Internationale communiste à Moscou, est informé que sa « critique du projet de programme » a été placée entre les mains des délégués étrangers, et apprend quelles ont été les réactions de Thorez et Togliatti⁹. L'un des délégués indonésiens, Mohamed Tohir, qui se fait appeler Alfonso, n'est-il pas en outre monté à la tribune pour fustiger le rapport Boukharine, la politique « menchevique » menée en Chine par Martynov et compagnie, c'est-à-dire reprendre les thèmes même de l'Opposition ?

Février 1929, Staline a décidé de se débarrasser de Trotsky en l'exilant à l'étranger. Une fois de plus Ljova est libre de son choix car la mesure d'expulsion ne le touche pas. Il prend la même décision qu'en 1928, avec sans doute un sentiment d'irréparable qui ne s'imposait pas encore au temps du départ forcé pour Alma-Ata. Ania et Lievoutchka restent au pays cependant qu'il s'expatrie pour un temps que personne ne saurait se hasarder à évaluer.

En Turquie, Ljova continue d'être auprès de son père l'homme-orchestre qui lui permet de travailler, le lien avec le monde, le chef d'état-major. En même temps, il prend en charge la partie la plus délicate,

8. *Ibidem*.

9. Houghton Library, b MSRuss 13, T 2144. Nous pensons publier dans un de nos prochains numéros la traduction de ces deux interviews réalisées par des militants trotskystes de Moscou et prises en sténo : elles révèlent la profonde démoralisation — dans tous les sens du terme — des deux dirigeants des P.C. occidentaux. On sait qu'une main attentive avait placé dans les dossiers des délégués à ce congrès des exemplaires de la *Critique du projet de programme* de l'I.C. On savait depuis longtemps par l'histoire des trotskystes américains que la lecture de ce texte, qui avait convaincu l'Américain Cannon et le Canadien Spector, avait ainsi été à l'origine du courant puis de l'organisation de l'Opposition de gauche aux Etats-Unis. Dans *Chinese Revolutionary*, p. 85, Wang Fan-hsi, alors étudiant à Moscou, raconte comment il commença la traduction en chinois de ce texte que venait de lui communiquer un délégué du P.C. au congrès et qui allait « armer » les opposants de gauche chinois d'U.R.S.S.

la plus minutieuse comme la plus dangereuse et la plus lourde de responsabilités, de leur action commune, la liaison avec l'Opposition de gauche en U.R.S.S., la centralisation des informations et de la correspondance avec les prisons et l'exil. Au début, et jusqu'en 1930, il dispose à Berlin d'une antenne très sûre avec une jeune militante de sa génération, sa vieille camarade et amie Nina V. Vorovskaïa, elle aussi fille d'un vieux militant. Quand elle meurt de tuberculose à Moscou où elle a été rappelée, il doit tâtonner avant de retrouver, pour la capitale allemande, un autre camarade qui sera la « tête de pont ». Depuis le début, en outre, Ljova assume la rédaction en chef et l'administration de l'organe en russe de l'Opposition, le célèbre *Bulleten Oppositsii* qui est d'abord imprimé à Paris selon ses directives. Cette tâche-là, il l'assumera jusqu'à sa mort, informant, dactylographiant, mettant en page, corrigeant, expédiant, cherchant de l'argent, traquant le moindre sympathisant possible parmi ces techniciens des légations et missions où il compte tant d'anciens condisciples et camarades de jeunesse.

Ses premiers travaux d'écrivain sont délibérément modestes sans doute. Pourtant ce scientifique et ce militant a appris, de toute évidence, comment on écrit l'histoire. Son étude sur « Staline et la guerre civile » — polémique contre une cible, il est vrai, facile, Vorochilov — basée sur l'utilisation d'archives uniques, qu'il respecte et dont il comprend la force d'impact, est en son genre un petit chef d'œuvre. Le choix du pseudonyme littéraire de « N. Markine » est le symbole de sa fidélité à l'ami de son enfance consciente. Ses autres articles sont consacrés au sort et au combat politique de ses camarades en exil et dans les isolateurs : on remarquera avec quel soin ce jeune homme qui a, sur tous les sujets débattus, des opinions qu'il défend avec fougue, s'abstient d'intervenir en rendant compte des arguments qu'utilisent les uns contre les autres ceux que frappe la répression.

Ses rapports avec son père — leur affection réciproque, amour paternel et filial, ne peut être mise en cause — se révèlent cependant de plus en plus difficiles au fur et à mesure que s'affirment les exigences tâtilonnées de Trotsky et l'importance excessive qu'il attache aux aspects formels et administratifs du travail quotidien. Jean van Heijenoort a relevé dans une lettre de Ljova à sa mère, écrite en 1937, une allusion à une demande de retour en U.R.S.S. qu'il aurait présentée en 1929 au consulat de Constantinople, vraisemblablement au sommet d'un conflit personnel aigu avec son père.

Trotsky, d'ailleurs, ne sait pas tout. S'il savait, ce serait bien un autre drame. Les papiers d'exil déposés à la bibliothèque du collège de Harvard démontrent en effet que Ljova, dans la crise qui mûrit et qui va exploser au sommet de la section française en 1930, a depuis longtemps pris parti et qu'il est personnellement lié, ainsi que le secrétaire tchécoslovaque Jan Frankel, à la fraction de Raymond Molinier : tous deux sont en réalité

partie prenante et de façon active à la « conspiration » qui vise Pierre Naville et qui balaiera au passage le vieux Rosmer. A Prinkipo, Ljova est l'ami de Molinier — ce que Trotsky n'ignore pas — mais aussi son allié et son complice. Dans le cours de la même période, en outre, il s'engage dans la vie commune avec la femme légitime de Molinier, Jeanne Martin des Pallières, restée comme secrétaire temporaire à Prinkipo; la jeune femme, après quelques hésitations et réticences initiales, si l'on en croit van Heijenoort, s'accroche ensuite à Ljova d'une passion exclusive tout en demeurant attachée sur le plan politique à Raymond Molinier.

C'est dans ces conditions et pour tout un faisceau de raisons convergentes que Ljova prend la décision de quitter Prinkipo, un départ longtemps retardé par les tergiversations des autorités universitaires et administratives allemandes et qui se produit finalement en février 1931. Officiellement, pour les amis et peut-être à ses propres yeux comme à ceux de ses parents, il s'agit de reprendre les études abandonnées en 1927 et de les mener à bien, d'acquiescer ce diplôme d'ingénieur qui, pour ce jeune soviétique de la génération d'après 1917, nourrie de « construction » et d'« américanisme », a une grande valeur symbolique. Léon Sedov va effectivement reprendre ses études, mais, s'étant vu refuser toute équivalence, doit repartir à zéro sur les bancs de la Technische Hochschule de Berlin.

Nous savons peu de choses sur son importante activité en direction de l'U.R.S.S., les liens qu'il continue à entretenir avec Moscou, ses efforts énormes pour retrouver Kh.G.Rakovsky¹⁰ et nous ne disposons que de l'unique témoignage d'un de ses derniers « voyageurs » au début de 1933¹¹. Il semble qu'il ait réussi à maintenir avec plus ou moins de continuité un point d'appui dans cette légation commerciale soviétique de Berlin où défilent tant d'hommes jeunes de cette intelligentsia technique dont il est si proche. Nous ne savons pas s'il est présent à Berlin quand on démasque un provocateur qui a dû faire en 1930 bien des ravages, Lapoletsky, dit Melev. Il est, pour sa part, sur les traces de tout voyageur venu de Moscou — quelque soient les risques encourus — de tout étudiant, de toute information, de toute liaison. C'est lui qui recrute, par exemple, dans la capitale allemande, le tout jeune Oskar Grossmann, cet étudiant soviétique qui dirigera la jeunesse de l'Opposition allemande, puis militera dans la clandestinité sous le nom d'Otto jusqu'en 1934, date de son arrestation, de sa condamnation par un tribunal hitlérien qui précédera son... expulsion en U.R.S.S. en 1936!

Nous savons par une lettre à son père où il développe, à la fin de

10. On trouve une trace de cette recherche — il envoya quelqu'un spécialement à cet effet en U.R.S.S. — dans une lettre adressée à l'ouvrier communiste Auguste Mougeot, conservée dans les archives de ce dernier au Musée social.

11. Il s'agissait de l'Allemand Friedberg. Voir à ce sujet P. Broué, « Les trotskystes en U.R.S.S. », *Cahiers Léon Trotsky* n° 6.

1932, les raisons pour lesquelles il refuse de quitter l'Allemagne, comment, à travers ses liaisons dans l'appareil de l'Etat soviétique et de l'I.C., il devait organiser les « voyages » en U.R.S.S. « comme une marquerterie », avec un soin extrême. Les difficultés augmentent au fil des années car le G.P.U. a une conscience aiguë du danger que constitue cet adversaire. Il réussit tout de même pendant toutes ces années à faire pénétrer le *Biulleten* en U.R.S.S. et à en recevoir d'importantes informations. Une rencontre fortuite en 1931 avec I.N. Smirnov lui permet surtout de reprendre un contact et ce dernier, en 1932, lui adresse Holzman avec les informations concernant le « bloc des oppositions » qui vient de se constituer et la répression qui recommence sur une grande échelle¹².

Nous savons par un résumé et des extraits de ses lettres de la période conservés dans les « papiers d'exil » qu'il eut, sur la stratégie de l'Opposition en U.R.S.S., de chaudes discussions avec Trotsky. Il était pour sa part un partisan déterminé du mot d'ordre « Chasser Staline » que Trotsky rejetait. Il écrivait à ce sujet en novembre 1932 :

« Il ne s'agit pas d'une vengeance politique ni d'autre chose de ce genre. La thèse Clemenceau convient aujourd'hui plus que jamais, car, même s'il n'y a pas de guerre, le danger peut être plus grand encore qu'en temps de guerre. Il faut avant tout chasser la direction actuelle, chasser Staline. Ou Staline étrangle la révolution ou il sera lui-même « étranglé » par elle ».

Comme Trotsky soutient que le mot d'ordre juste lui paraît être « A bas le régime personnel ! », il lui rétorque :

« Il faut lier étroitement les mots d'ordre de « Chasser Staline » et de « A bas le régime personnel », expliquer pourquoi le premier découle *inévitablement* et *directement* du second, mais il ne faut pas les opposer; personne ne le comprendrait. « Nous ne sommes pas pour chasser Staline, mais nous sommes contre le régime personnel ? » Cela ne va pas. *C'est justement parce que nous sommes contre le régime personnel que nous sommes pour chasser Staline.* »¹³

Dans l'Opposition de gauche mondiale, personne, à cette époque, n'est capable de discuter avec Trotsky sur un tel pied d'égalité.

Pendant les deux années de son séjour à Berlin, Ljova, sous divers pseudonymes, dont celui d'Alexandre, joue un rôle dirigeant dans la direction de cette section allemande de l'Opposition de gauche qui, avec la montée de l'hitlérisme et la politique suicidaire du parti communiste allemand inspiré par Staline, revêt une importance stratégique décisive.

12. Voir Pierre Broué, « Trotsky et le Bloc des oppositions de 1932 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 5.

13. Lettre de Sedov à Trotsky, 12 octobre 1932, Houghton Library bmRuss 13-1, 4926, traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

Ouvert, chaleureux, séduisant, il a bien des amis et poursuit avec eux, pour les convaincre, d'interminables discussions. Parmi eux deux militants du S.A.P., l'économiste Fritz Sternberg, qu'il cherche à convaincre d'aller voir Trotsky à Prinkipo, et Boris Goldenberg. Ce dernier, qui jouit d'une réelle aisance, lui a cédé une pièce de son grand appartement, qu'il utilise comme bureau pour son travail politique. Il fréquente aussi les Pfemfert qui « veillent » un peu sur lui, tout en servant de boîte à lettres.

Les mille et une difficultés de la section française ont fini par amener le transfert du secrétariat international en Allemagne et l'avantage est évidemment que Léon Sedov représente la « section russe » mieux que ne l'avait fait jusque là l'Ukrainien Pavel Ohkun, dit Mill. Le secrétariat international, comme la direction de la section allemande d'ailleurs, est entièrement dominé par la personnalité puissante de celui qu'on appelle Roman Well ou W. Schmidt, en réalité Ruvin Sobolevicius, souvent russifié en Sobolev, le Letton de Leipzig qui a mené la lutte contre Landau en 1931. Avec son frère Abraham — Adolf Sénine — et le Grec Yotopoulos — Vitte — il siège au secrétariat aux côtés de Ljova. Il semble qu'au cours de la première année de son séjour à Berlin, le jeune Russe n'ait pas éprouvé de méfiance à l'égard des deux frères qui manifestent par ailleurs d'évidentes qualités politiques. Mais Well travaille par à-coups, disparaît parfois, proscrit la discussion et, surtout, défend avec obstination la politique stalinienne sur certains points. Sedov commence à soupçonner, derrière son comportement très étudié, une ligne pro-stalinienne, sinon la provocation : dès le début de 1932, pour se prémunir contre d'éventuelles initiatives des deux frères et se donner les moyens de combattre une offensive concertée, il appelle de Leipzig à Berlin un autre membre de la Reichsleitung, Erwin H. Ackerknecht, dit Eugen Bauer, un médecin avec lequel il va collaborer étroitement et qui demeurera, même après sa rupture politique, son fidèle ami. C'est ensemble, après que les deux agents et leur complice Horst Sprengel aient jeté le masque, d'abord en défendant ouvertement la politique de Staline, puis en tentant la scission par un coup de force sur le journal, qu'ils réussissent, au début de janvier 1933, à écarter les provocateurs, à les couper des quelques militants ouvriers qu'ils avaient pu abuser et à limiter les dégâts occasionnés. Trotsky leur reprochera néanmoins de n'avoir pas été suffisamment vigilants et de ne s'être battus que le dos au mur...

Quand Trotsky et Natalia, fin 1932, obtiennent un visa de quelques jours pour Copenhague et une conférence mémorable sur la révolution russe, Ljova n'obtient pas des autorités le visa qui lui aurait permis de passer quelques heures avec eux. Il faut une démarche personnelle de Natalia auprès du président Herriot pour qu'il obtienne le visa français et accompagne ses parents, de Dunkerque, où ils ont débarqué, jusqu'à Marseille.

On peut supposer qu'ils n'ont pas alors parlé seulement de politique. Depuis plusieurs mois, Ljova assume de fait la lourde responsabilité de sa sœur aînée, Zinaïda, en pleine dépression et qui vient, de surcroît, d'être frappée de plein fouet par sa déchéance de la nationalité soviétique qui l'empêche de revenir en U.R.S.S. et la coupe à tout jamais de sa mère et de sa fille. Le suicide de Zina, le 10 janvier 1933, allait constituer pour le jeune homme un coup très rude. Cette mort donna l'occasion à Ljova de parler pour la dernière fois — au téléphone — à son jeune frère Sergéï qu'il appela pour lui apprendre la terrible nouvelle. A cette date, avec la menace de la « marée brune » qui montait dans toute l'Allemagne, l'un de ses premiers soucis fut de placer en sûreté le petit garçon de Zinaïda, Vsiévolod P. Volkov, « Siéva », qui n'avait pas encore quatre ans, et de l'envoyer à Vienne chez des amis.

Déjà à cette époque, la terre brûle en Allemagne sous les pieds de ce jeune communiste russe qui n'est pas le fils de personne. On comprend l'angoisse de ses parents, leur insistance et leur alarme à voir combien traîne ce départ nécessaire qu'il remet à plusieurs reprises. Un jour, Jan Frankel et lui-même, au travail dans le bureau officiel du médecin psychiatre Erwin H. Ackerknecht — leur camarade Bauer — sont surpris par l'irruption d'un groupe de S.A. menaçants et ne doivent leur salut qu'à la présence d'esprit du médecin dont le numéro d'officier prussien outragé fait reculer les rustres. Quand il arrive à Paris, en avril 1933, toute la famille berlinoise est finalement sauvée : Siéva, toujours à Vienne, pourra le rejoindre sans problèmes à Paris et Jeanne, venue en train avec les archives, est également sortie sans accroc.

Le départ de Berlin est pourtant le signe d'une tragédie : le travail d'araignée de Ljova, le réseau lentement tissé à partir des organisations de l'I.C. elle-même pour ses communications avec l'U.R.S.S., tout cela est détruit définitivement par les bandes hitlériennes, en même temps que ces organisations elles-mêmes. En U.R.S.S., le « bloc des oppositions » vient d'être démantelé et en outre les militants avec lesquels Sedov avait réalisé le contact encore au mois de février 1933 sont définitivement perdus de vue : il n'aura jamais plus avec l'U.R.S.S. de contact organisé avec un élément se réclamant de l'Opposition de gauche agissante. Trotsky, de Prinkipo, insiste dans ses lettres, pour que Ljova n'abandonne pas le « travail russe », pour qu'il tente une fois encore de reconstruire l'ouvrage de sa vie et ne se laisse pas entraîner à nouveau, comme ce fut le cas en Allemagne, par la tentation de militer sur place, dans le pays qui l'accueille... et de se faire dévorer de tâches par le secrétariat international.

Ljova précède de peu ses parents, et c'est inattendu. Bientôt en effet lui parvient la nouvelle que le visa français leur a été accordé. Il est, avec les frères Molinier, l'un des organisateurs du séjour de Trotsky, de son voyage : il l'a rejoint sur le bateau au large de la côte méditerranéenne, est descendu avec lui pour prendre la route. Il séjourne pendant plusieurs

semaines à Saint-Palais, ce qui constitua son ultime période de cohabitation avec ses parents, qu'il rencontra encore régulièrement à Barbizon, rarement pendant le séjour à Domène et qu'il embrassa à leur passage à Paris en direction de la Norvège, en juin 1935, pour la dernière fois.

Ljova s'installe à Paris avec Jeanne et, bientôt, le petit Siéva. Il nourrit l'espoir de reprendre et terminer enfin ses études. A son arrivée, il a vingt-sept ans et sans doute une expérience politique unique pour un homme de son âge. Enfant, il a vécu l'exaltante révolution russe, l'enthousiasme et les souffrances de la guerre civile. Adolescent, il a connu la réaction politique, le triomphe des bureaucrates, les persécutions contre les révolutionnaires qu'il admire depuis l'enfance et, en premier lieu, son père. A son âge d'homme, il a fait la cruelle expérience de la victoire sans combat du nazisme, de l'effondrement des organisations construites dans des décennies de luttes ouvrières, détruites autant par les coups d'une répression sans précédent que par la capitulation de leur propres dirigeants. C'est pourtant la période la plus difficile qui commence pour lui dans son dernier lieu d'exil.

Il reprend contact avec les hommes et les femmes qu'il a connus quand il était enfant, rencontre Marcel Martinet et — c'est plus significatif — Marguerite Rosmer, en dépit de la rupture survenue quelques années plus tôt¹⁴. Mais le retour en France ne signifie nullement une ambiance personnelle et politique plus favorable.

En réalité, Léon Sedov s'insère très mal dans le tissu politique du mouvement français. La scission de la fin de 1935, après des mois de crise, le place dans une situation pour le moins inconfortable. Raymond Molinier, dont il avait été si longtemps l'ami et le complice, se dresse désormais contre Trotsky, le S.I. et l'organisation internationale, dont il est exclu, et c'est Pierre Naville, son vieil adversaire, qui incarne maintenant la « légitimité » de la « section officielle » contre les « moliniéristes » de *La Commune*, puis du P.C.I. Or Jeanne, elle, est « moliniériste », et sans nuances. La tension qui pèse sur Ljova est terrible : il essuie les reproches de Trotsky pour ce que ce dernier considère comme sa faiblesse à l'égard des uns et des autres, les crises de jalousie — non dénuées de raisons — de Jeanne, subit une vie de pénurie et de privations. Une fois de plus, il a dû recommencer au niveau du baccalauréat ses études avant d'être admis « en Sorbonne », comme aimait à le répéter fièrement son père.

Est-ce cette conjoncture ou un syndrome d'émigré nourrissant sa méfiance à l'égard « des Français » qu'il tient, une fois pour toutes, pour

14. Dans une lettre du 21 juin 1933, Sedov écrit à Mougeot (cf. note 10) qu'il lui retourne la collection des lettres de Rosmer sur la rupture, qu'il lui avait empruntée pour se faire une idée par lui-même.

des gens « pas sérieux », qui l'ont poussé à une sorte de repli vers ce « groupe russe » de Paris dont il est l'âme ? Au premier rang, deux personnes dont le nom reviendra souvent dans le débat autour de sa mort : Lola Estrine et Mordka Zborowski. La première, collaboratrice de l'historien menchevique Nikolaïevsky, assure son secrétariat à mi-temps : on se demande encore comment cette jeune femme nourrie au sérail menchevique a pu consacrer des années au militantisme « bolchevik-léniniste » aux côtés du fils de Trotsky, à qui elle apporta souvent son calme et ses attentions maternelles. L'autre, qui se fait appeler Marc et qu'on appelle Etienne dans le mouvement, est le nouvel agent du G.P.U. implanté en 1935, le successeur de Well et de Sénine auprès de lui.

Détruisons ici au passage quelques légendes qui présentent Ljova comme un jouet aux mains d'Etienne à qui il aurait fait une confiance aveugle et qu'il aurait rendu dépositaire de tous ses secrets : la malveillance ici a été démultipliée par le goût du sensationnel. En fait, cet homme jeune était un vieux conspirateur : Lola Estrine nous a confié qu'elle n'a jamais su, par exemple, de quelles tâches était chargé Etienne et que ce dernier ne savait rien de ses tâches à elle. En 1955, Etienne lui-même a raconté que Sedov avait refusé de lui donner son adresse personnelle, et qu'il l'avait finalement obtenue en passant par « les Français », ce qui avait provoqué une grande colère de Sedov. Un témoin aussi sérieux que Marcel Body s'est laissé prendre, lui aussi, par la légende malveillante quand il imagine que Zborowski, informé par Sedov, aurait rendu compte au G.P.U. de la visite à Paris du Dr Levine et permis ainsi à Staline de décider de l'assassinat de Kirov... C'est négliger deux petits faits : d'abord que Kirov a été assassiné le 1er décembre 1934, ensuite que ce n'est qu'au cours de l'année 1935 que Ljova a fait la connaissance d'Etienne.

C'est au service du G.P.U. et afin de prendre contact avec Léon Sedov afin de le surveiller que Zborowski a rejoint en 1935 le groupe trotskyste français. Il y a rencontré Jeanne Martin qui, frappée par le fait qu'il connaissait le russe, lui a proposé de collaborer avec Sedov qu'elle lui a présenté à la Sorbonne sous le nom de Durand. Dès lors, il informe le G.P.U. de ce qu'il sait — et qui n'est pas toujours décisif —, parvient à rendre compte de ses déplacements et de certains de ses contacts, réussira à être mêlé de près aux premières discussions sur l'« affaire Reiss », puis aux rencontres avec Krivitsky dont il est même quelques jours le « garde du corps ».

Ljova continue ses études et obtient son diplôme d'ingénieur à une session de 1937. Il a sérieusement pensé à travailler en usine, puis, à l'été 1936, à s'engager en Espagne dans les milices du P.O.U.M., et a sollicité Andrés Nin en ce sens. Mais, en fait, il est enchaîné au travail politique et, au premier chef, à la publication du *Biulleten Opositsii*, transféré à Paris peu après son arrivée et qu'il continue à assumer. Il lit attentivement la presse russe, collabore aux travaux de son père par des notes, des critiques,

la recherche de citations, de longues heures de copie en bibliothèque. Parfois, et si son entourage insiste vraiment beaucoup, il se décide à écrire lui-même : ainsi, à la fin de 1935, rédige-t-il son remarquable article sur le mouvement stakhanoviste. A la fin de 1935 et au début de 1936, il s'attache aussi avec un certain succès — et en dépit des reproches d'inaction de Trotsky — à fonder un comité qui lutte contre la répression en U.R.S.S., un sillon qui facilitera ensuite beaucoup les premiers efforts d'organisation contre les procès de Moscou.

Le premier procès, celui d'août 1936, a été pour lui un coup terrible. Certains des hommes qui figurent sur le banc des accusés à Moscou ont été les idoles tout proches de sa jeunesse enthousiaste et ardente : les héros de son adolescence se vautrent dans l'aveu sous le fouet humiliant de l'ancien valet des Blancs, le procureur Vychinsky. Ljova vit un cauchemar et l'on peut mesurer la douleur et la profondeur du coup qu'il reçoit quand on sait qu'il éclata en sanglots et hurla littéralement de douleur en pleine rue en lisant le titre du journal parisien qui annonçait l'exécution des seize et, et parmi eux, de Zinoviev, Kamenev, Sergei V. Mratchkovsky, avec qui il avait fait en 1927 sa tournée oppositionnelle dans l'Oural, et de cet Ivan N. Smirnov qui payait peut-être de sa vie leur rencontre dans un grand magasin berlinois... En tout cas, dès les premiers jours, c'est Ljova, toujours lui, qui tire les sonnettes, mobilise, exhorte, entraîne, met au travail Marcel Martinet et argumente avec Magdeleine Paz.

Ces circonstances et la nécessité — puisque Trotsky, les mains liées par son internement en Norvège, ne peut mener lui-même la contre-attaque — expliquent en définitive que Ljova se soit finalement résolu à se jeter à l'eau et, surmontant ses hésitations et son manque de confiance en lui-même, à rédiger ce *Livre rouge sur le procès de Moscou* qui est la meilleure pièce de ce contre-procès finalement gagné devant le tribunal de l'Histoire. Il faut mentionner également son extraordinaire article sur le procès de Novosibirsk qui faisait apparaître le procès Piatakov-Radek tel qu'il allait être, avant même son annonce, le bref exposé sur le procès des communistes géorgiens, un verdict qui remontait à ... 1922, sa belle lettre à la Ligue des Droits de l'Homme, sa polémique contre Gabriel Péri dans les colonnes de *Marianne*, sa mise en garde contre sa propre mort éventuelle, forcément suspecte¹⁵ — des textes qui, par leur qualité, leur clarté, leur force de persuasion, leur architecture comme par leur mesure, placent Ljova, Léon Sédov, au premier rang des écrivains politiques des années trente, on pourrait même dire des moralistes au beau sens de ce terme.

Très tôt, et parfois même avant son père, Sedov manifeste sur telle ou telle question concrète, sa compréhension aigüe de la réalité stali-

15. On trouvera ces textes dans le numéro 13 et le numéro 14, à l'exception de la lettre à la Ligue des Droits de l'Homme et de l'article dans *Confessions*, « Accusé, j'accuse... », que nous avons renoncé à reproduire.

nienne, lui écrivant, par exemple, le 6 avril 1937 : « Je pense qu'avec les événements il faudrait revoir notre ancienne appréciation du procès des mencheviks. Compte tenu des procès actuels et des informations de Ciliga et Serge, il ne fait aucun doute qu'il a été construit selon le même principe ». Trotsky l'écoute, bien que sans enthousiasme, et il fait bien. Sedov montre, notamment dans son article « Accusé, j'accuse », qu'il est plus proche de la vérité que son père quand il s'agit de trouver une explication des aveux, et il comprend le premier qu'il est impossible de rejeter *a priori* l'emploi de la torture physique et des chantages exercés à propos des proches.

C'est pourtant au cours de cette période, où il démontre par tant d'écrits valables la maturité de son talent et de ses convictions enracinées dans un long travail, qu'il devait le plus durement ressentir les affrontements personnels inévitables avec son père et les outrances de ce dernier, en train de se débattre, lui aussi, les yeux grand ouverts dans un cauchemar de sang. Le fait est que Ljova ne réussit pas à imprimer au travail de défense le rythme ni la forme stricte imposés, et par Trotsky et par le caractère de la commission d'enquête présidée par le Dr Dewey. Ses conditions de vie matérielles et morales ne le plaçaient pas en outre dans une position lui permettant de fournir à la demande documents, témoignages et études sous la forme adéquate et dans les délais les plus brefs. On trouvera dans les *Œuvres* les lettres de Trotsky sur cette douloureuse querelle sur laquelle Jean van Heijenoort, dans ses souvenirs, a apporté de précieux éclaircissements. Pour la préparation de cet article, nous avons évidemment relu bien des lettres de Sedov que nous aurions aimé pouvoir publier ici. Le malentendu avec Trotsky est complet ; le fils prend au pied de la lettre les artifices pédagogiques — parfois un peu lourds peut-être — du père, tandis que d'autres règlent, consciemment ou non, des comptes d'ordre personnel à cette occasion. Ce sont des pages pénibles à lire pour celui qui croirait que le militant à l'assaut du ciel n'affronte jamais que des obstacles en forme d'ennemis et que des ennemis portant sur leurs visages les stigmates, bien reconnaissables, de la classe qu'ils incarnent !

Les quiproquos et les obstacles inutiles accumulés par la lutte fractionnelle l'ont empêché de rencontrer le vieux communiste agent du G.P.U. Ludwig, alias Ignace Reiss. Il hésite plusieurs jours avant d'envoyer à sa veuve, Elsa, une très belle lettre :

« En commettant cet assassinat, nos ennemis ne se sont pas seulement vengés ; mortellement effrayés eux-mêmes, ils ont voulu tuer un militant de très grande valeur, engagé dans la bataille pour régénérer le mouvement ouvrier mondial, lequel a subi là une grande perte. Notre devoir à tous est de conserver la mémoire du défunt, pour les générations futures, pour l'Histoire... Tant que le mouvement ouvrier ne peut traduire en jugement les tueurs et l'assassin qui les a armés, faire connaître largement les faits est notre seule arme. Nous avons engagé toutes nos forces pour que le maximum de matériel puisse être imprimé et pour que le tirage soit le plus important possible¹⁶. »

L'enquête des polices suisse et française, les aveux de Renata Steiner vont bientôt lui apprendre ce dont il se doutait : la grande traque dont il est le gibier.

C'est pourtant avec une passion toujours renouvelée et malgré les énormes dangers que comportait inévitablement ce type de fréquentations, que Ljova se précipitait pour prendre contact avec les hommes qui, en ce temps des assassins, avaient décidé de braver le G.P.U. et de rompre avec Staline. L'un de ces derniers, Alexandre Barmine, l'a décrit : « Un homme jeune encore, négligemment vêtu comme un ouvrier parisien, prématurément fatigué, mais plein de vie, l'esprit aiguisé, le rire prompt et cordial [...] débordant de projets », qui l'interrogeait avidement et plaisantait parfois sur le thème des aveux, « mais avec une immense amertume »¹⁷. Ses lettres à Trotsky sur ses rencontres avec Barmine et Krivitsky, un rapport de Jan Frankel sur la visite qu'il rendit à ce dernier en 1939 aux Etats-Unis, révèlent ce que furent ses rapports tendus avec Krivitsky¹⁸, pendant les quelques semaines où ils se rencontrèrent fréquemment, avant de rompre, juste à la veille de la mort de Sedov : Krivitsky, la conscience lourde, refusant de façon dramatique de juger et d'être jugé, ne voulant être qu'un soldat, prêt à obéir, incapable de réfléchir et de penser par lui-même, proposant seulement d'être utile à Trotsky en lui faisant connaître, à travers sa propre personne, un type d'homme qu'il ne connaissait pas, et Sedov, en face de lui, parlant au nom d'Octobre et de la révolution mondiale, revendiquant, exigeant une déclaration politique qui porterait un jugement sur le stalinisme et appellerait à la défense de l'U.R.S.S.

Sedov, qui consacre des heures — les dernières de sa vie — à ces discussions avec Krivitsky, n'ignore pas que cet ancien agent du G.P.U. a sur les mains du sang de communistes. Aussi se justifie-t-il en écrivant à son père : « Certains camarades mettent des gants blancs et refusent de se commettre avec un tel individu [...] Je suis totalement contre cette position ». Il explique à Trotsky que l'homme est intelligent et que, dans cette mesure, il peut « nous donner la clé de la psychologie thermidorienne de l'homme soviétique d'aujourd'hui ». Son combat pour faire parler et écrire Krivitsky, il le conçoit comme une bataille pour éclairer et accélérer la crise de l'appareil stalinien : « Avoir des contacts avec lui, c'est poser le problème des rapports avec les autres. Car d'autres membres de l'appareil

16. Lettre de L. Sedov à E. Reiss, *Biulleten Oppositsii* n° 64, mars 1938, traduction du russe par Katia Perraudin.

17. Alexandre Barmine, *Vingt ans au service de l'U.R.S.S.*, pp. 54-55.

18. On trouvera un compte rendu de Sedov à Trotsky sur Krivitsky dans sa lettre du 19 novembre 1937 (b MSRuss 13-1, 4926) et le compte rendu de l'entretien entre Frankel et Krivitsky dans la lettre de Frankel à Trotsky du 12 janvier 1939 (*ibidem*, 1279).

stalinien viendront eux aussi vers nous, et nous ne pouvons pas les repousser à cause de leur passé » (19 novembre 1937)¹⁹.

La fréquentation d'un Krivitsky est certes dangereuse, mais, pour un Léon Sedov, le danger immédiat est bien plus proche encore. Le G.P.U. est auprès de lui, en la personne d'Etienne, et il ne le sut jamais. Mais il y est aussi en la personne d'autres tueurs — dont il connut au moins les noms avant de mourir. En novembre 1936, alors qu'il est occupé par les démarches qu'exige le vol des archives de Trotsky, il remarque qu'il est suivi dans la rue par un inconnu et réussit à l'attirer derrière lui au Palais de Justice où il le fait interpellé séance tenante. L'homme, un Russe blanc nommé Anatole Tchistoganoff, nie énergiquement et se retrouve en liberté quelques heures après, les policiers parisiens étant restés sceptiques. Pourtant, dix mois plus tard, les arrestations en chaîne dans l'affaire de l'assassinat d'Ignace Reiss montrent qu'il était bien un maillon dans une chaîne de mort qui se resserre autour de Ljova : Tchistoganoff — dont le nom de code est Lunette — fait bel et bien partie d'une bande qui est sur les traces de Ljova, littéralement à sa porte. Deux de ses membres, Smirenski et Ducomet, habitent au 28 rue Lacretable, alors que Ljova habite, lui, au 26. L'une des femmes de la même bande, Renata Steiner, l'a surveillé non seulement dans ses déplacements parisiens, mais jusque dans la pension de famille du Cap d'Antibes où il est allé prendre un peu de repos à l'été 1936 : elle l'a invité à nager au large et il l'a regardée avec complaisance. Les agents du G.P.U. qui dirigent cette bande sont le tueur Nikolai Pozniakov, l'ancien officier blanc Sergéï Efron. C'est ce dernier qui a dépêché Smirenski, Ducomet et Steiner à Mulhouse en janvier 1937 pour y attendre Sedov dont il savait — mais comment et par qui, sinon par Zborowski — qu'il y avait un rendez-vous avec un avocat suisse pour un contre-procès à Bâle. Les tueurs sont revenus parce qu'on les a rappelés : Ljova n'est pas allé à Mulhouse.

En 1937, plusieurs camarades et amis, tous proches de Sedov, notamment Lola, mais aussi le Polonais Pinchas Minc, qui vient d'arriver de Tchécoslovaquie, écrivent à Trotsky pour lui dire qu'il faut absolument retirer Ljova de ce monde empoisonné où il frôle la mort à chaque pas, cheminant dans le noir sous la gueule des mausers²⁰... Trotsky hésite : la vie de son fils serait-elle moins menacée dans ce Mexique où l'on achète un tueur pour une bouchée de pain ? A Paris au moins la police, échaudée, a intérêt à le protéger et les tueurs ne l'ignorent pas. D'ailleurs Ljova refuse de quitter l'Europe. Le vieux continent est sa dernière chance d'un lien avec l'U.R.S.S., l'endroit où se concentrent les combattants du dernier carré. Il y restera, à son poste jusqu'au bout.

19. Lettre de L. Sedov à Trotsky, cf note 18.

20. La réponse de Trotsky à cette lettre sera publiée dans les *CŒuvres*, 15.

Nous laissons à d'autres le soin de tenter un bilan de nos connaissances sur la mort de Léon Sedov et en particulier d'examiner l'hypothèse, rejetée par la Justice française, mais retenue par l'Histoire, de son assassinat. Opéré pour une appendicite, Ljova est mort en quelques jours, après avoir été, par une faute politique impardonnable, transporté, opéré, soigné dans une clinique parisienne tenue par des Russes blancs, un milieu totalement infesté à l'époque par le G.P.U. et, de plus, dans un établissement dont le directeur était soupçonné par la police française d'être un agent du G.P.U. ! Le G.P.U. — et on le comprend, qu'il ait fait le coup lui-même ou s'en soit remis à d'autres ou encore au hasard d'un chirurgien incompetent — a bruyamment fêté le succès que constituait pour lui la mort du « fiston », présage et précédent prometteur de celle de son père.

Dans le magnifique texte qu'il a consacré à la mémoire de son fils au lendemain de sa mort²¹, Trotsky affirme que si Sedov avait vécu, il aurait pu, à travers les grandioses événements de la seconde guerre mondiale qui pointait à l'horizon, montrer sa véritable stature. Homme de masse, habitué aux feux de la rampe, Trotsky n'a-t-il pas commis une erreur d'optique en ne percevant pas que Sedov avait déjà démontré cette stature, à son poste discret ?

Nous pensons, quant à nous, qu'au travers d'événements qui auraient pu briser et qui ont effectivement brisé des hommes d'une trempe exceptionnelle, Ljova, en continuant à combattre, en avançant de façon décisive dans le labyrinthe de cauchemar des assassinats et des parodies de procès, dans les conditions matérielles et morales qui étaient les siennes, avait démontré alors sa véritable stature et ses dons exceptionnels que l'ombre gigantesque de son père avait masqués à bien des yeux et avant tout à lui-même. Comme son amie Nina V. Vorovskaïa morte à Moscou à vingt ans, comme les autres enfants de révolutionnaires tombés à Vorkouta et ailleurs, Léon Sedov, Ljova — qui fut aussi Markine, Durand, Gil, Alex et Dix — est une figure non seulement indépendante mais encore prodigieusement attachante en elle-même de l'histoire du communisme, un homme en tous points digne du père-héros dont il fut, dans la tourmente, l'ami et le camarade.

Ceux de ses travaux que nous présentons ci-dessous dans ce numéro spécial démontrent à nos yeux que Staline eut, de son point de vue, raison de s'acharner et que « le Fiston » était en effet un redoutable adversaire.

Cet étudiant prolongé, qui était aussi un révolutionnaire professionnel de la noble façon qui n'inspire que du respect, cet homme de trente ans qui cumulait en lui l'expérience de deux générations et de plusieurs pays, ne mangeait pas à sa faim et n'a sans doute jamais dormi tout son soûl. Mais il faisait peur au maître du Kremlin.

21. « Léon Sedov, le fils, l'ami, le militant ». Il sera publié dans une traduction nouvelle dans les *Œuvres*, 16.

Michel Lequenne

Les demi-aveux de Zborowski

C'est Aleksandr Orlov — de son vrai nom Feldbine¹ — qui a démasqué l'agent du N.K.V.D. Zborowski. Orlov s'était réfugié aux Etats-Unis dès 1938² pour échapper aux purges de Moscou où il s'est gardé de rentrer quand il y a été rappelé. Haut fonctionnaire du N.K.V.D., il avait joué en Espagne un rôle sur lequel planent encore bien des obscurités. Malgré ses dénégations, il semble bien ne faire qu'un avec le « général Orlov », chargé dans cette guerre de nombre de crimes staliniens³.

Le 27 septembre 1938, il écrit de Philadelphie à Trotsky une lettre anonyme donnant, bien que sous forme indirecte destinée à se protéger lui-même contre toute indiscrétion, toutes les informations permettant de démasquer Zborowski qui se faisait appeler « Mark » et « Etienne » dans le mouvement trotskyste. Il écrivait notamment : « Cet agent provocateur a été pendant longtemps le collaborateur de votre fils Léon Sedov ». Précisant que son informateur avait oublié le nom véritable du provocateur,

1. Le gouvernement américain qui a « protégé » Orlov pendant des décennies a donné après sa mort des informations le concernant dans *The Legacy of Aleksandr Orlov*. L'homme s'appelait de son vrai nom Lev L. Feldbine (1895-1973), fut également appelé L.L. Nikolsky et Schwed (le Suédois).

2. Orlov avait quitté l'Espagne le 10 juillet 1938 et obtenu l'asile aux Etats-Unis le 13 août de la même année.

3. La question est restée longtemps en suspens du fait des témoignages contradictoires de Jesús Hernández et d'Orlov. La thèse d'Orlov, exposée dans une lettre à l'historien américain Stanlay Payne conservée aux archives de la Hoover Institution de Stanford, est que « les crimes » furent le fait du P.C. espagnol et pas « des Russes en Espagne » : thèse évidemment insoutenable, car les opérations de « guerillas » auxquelles se livraient les hommes d'Orlov en Espagne étaient aussi des attentats et ses spécialistes guerilleros, qu'il s'agisse de Pozniakov ou de son adjoint Eitingon, étaient aussi des tueurs de trotskystes, le premier mêlé à l'assassinat de Reiss, le second à la préparation de celui de Trotsky. Voir à ce sujet le témoignage personnel de Cyrille Henkine, qui connut personnellement ce beau monde, dans le livre *L'Espionnage soviétique*.

mais qu'il était à peu près certain qu'il était prénommé Mark, il poursuivait : « Il était littéralement l'ombre de Sedov ; il informait la tchéka de chaque pas de Sedov, même ses activités et sa correspondance personnelle que le provocateur lisait avec son accord. Ce provocateur avait gagné la confiance totale de votre fils et il en savait autant que lui sur les activités de votre organisation. Grâce à lui, plusieurs tchékistes ont été décorés. Ce provocateur a travaillé jusqu'en 1938 dans les archives de l'Institut du menchevik bien connu Nikolaievsky à Paris et y travaille peut-être encore. C'est ce Mark qui a volé une partie de vos archives dans l'appartement de Nikolaievsky (à deux reprises, si je ne me trompe pas). Ces documents ont été transférés à Moscou [...] Cet agent provocateur a entre 32 et 35 ans. Il est juif, originaire de la partie russe de la Pologne, écrit bien le russe. Il porte des lunettes. Il est marié et il a un bébé »⁴.

Une autre lettre dénonçait Lola Estrine, secrétaire dactylographe de Sedov pour le russe. Les méfiances mutuelles ne permirent pas à Trotsky d'élucider si cette dénonciation était sincère ou constituait une provocation, et la crise du mouvement trotskyste, surtout en France où Zborowski se trouvait alors, empêcha le rassemblement et le rapprochement des indices qui auraient vérifié l'accusation et accablé Zborowski. La guerre et l'assassinat de Trotsky brouillèrent les cartes de cette affaire.

En 1955, en pleine guerre froide, mais deux ans après la mort de Staline, Orlov commença à publier des révélations. Abramovitch, vieux menchevik dont le fils, Mark Rein, avait été assassiné en Espagne, alla le voir pour tenter d'avoir des précisions sur sa mort et sur l'activité du G.P.U. à l'étranger. Au cours de cette rencontre, Orlov mentionna les agents importants « introduits », l'un chez les mencheviks, dont il disait ne rien savoir, l'autre près de Léon Sedov, le propre fils de Trotsky, dont il disait qu'il était appelé Mark ou Etienne. Il ignorait ce qu'il était devenu depuis la guerre.

La révélation était de taille : Etienne était bien le pseudonyme de Mark Zborowski qui, non seulement était effectivement parvenu à devenir le secrétaire et l'intime de Léon Sedov, auquel il avait été présenté par Jeanne Martin, la compagne de celui-ci — qui avait dû considérer comme une aubaine la rencontre d'un jeune militant parlant bien le russe — mais, ainsi, il s'était introduit progressivement dans les cercles dirigeants de la IV^e Internationale. Dès 1934, à la faveur de la scission de la Ligue communiste sur la question de l'entrée dans la S.F.I.O., il s'était habilement rangé dans la majorité favorable aux thèses de Trotsky et était devenu responsable de la commission « Mouvement ouvrier internatio-

4. Sur Zborowski, voir note 2, page 6, *Cahiers Léon Trotsky* n° 4 et l'ouvrage de Pierre Broué, *L'Assassinat de Trotsky*, en particulier pp. 41-50 dont nous extrayons la citation ci-dessus.

nal » en septembre de la même année. Après la mort de Sedov, il avait été le principal rédacteur et l'éditeur du *Bulleten Oppositsii* en langue russe jusqu'à son dernier numéro en Europe (77/78 de mai-juillet 1939), avait représenté la « section russe » au congrès de fondation de la IV^e Internationale, avait eu enfin de 1936 à 1938 un échange d'une trentaine de lettres avec Trotsky. Réfugié aux Etats-Unis, il avait encore milité dans le groupe des trotskystes français de 1941 à 1944⁵.

Abramovitch, stupéfait de la révélation d'Orlov, (car il ignorait évidemment la lettre anonyme de ce dernier à Trotsky), prévint immédiatement le couple Dallin : David J. Dallin, lui aussi menchevik, et sa femme Lola⁶.

C'était alors qu'elle était la secrétaire russe de Sedov que Lola Estrine avait rencontré à Paris Dallin qui allait devenir son mari. Lola avait été la collaboratrice quotidienne de Sedov jusqu'à sa mort et elle avait également travaillé par conséquent durant des années avec « Etienne », Zborowski. Elle et Dallin avaient cautionné l'entrée de ce dernier aux Etats-Unis où Abramovitch ignorait sa présence. Lola refusa d'abord de croire à une révélation aussi effrayante — qu'elle avait déjà repoussée quand Trotsky lui avait fait part des lettres anonymes qui la dénonçaient également. Mais Orlov confirma et la convainquit en citant l'anecdote de Sedov éclatant en sanglots dans la rue en lisant un journal qui annonçait l'exécution de Zinoviev et Kamenev — anecdote que Lola tenait d'Etienne et que ce dernier avait racontée dans un rapport au G.P.U. dont Orlov avait eu connaissance à Moscou.

Convaincus, les Dallin hésitèrent pourtant avant de révéler la présence de Zborowski aux Etats-Unis. Informés cependant, les agents du F.B.I. interrogèrent Lola Dallin, lui interdisant de prévenir Elsa Reiss-Poretski, qu'ils surveillaient. Celle-ci, interrogée à son tour par le F.B.I., prévint Zborowski, dont elle ne croyait pas — et n'a jamais cru — qu'il était coupable de la mort de Sedov. C'est alors que Zborowski demanda à parler à Lola. Ne voulant pas le rencontrer en tête-à-tête, elle le reçut en compagnie d'Elsa Poretski et de David Dallin qui a établi un procès-verbal de cette entrevue.

Dès que Zborowski fut démasqué, les militants et anciens militants

5. Interview de Jean van Heijenoort par R. Prager, *Cahiers Léon Trotsky* n° 1, pp. 92-93, et *Les congrès de la IV^e Internationale* t. 1 (éd. La Brèche), en particulier pp. 202 et 243.

6. Sur Lola Ya. Ginzberg, qui fut successivement Mme Estrine puis Dallin voir ci-dessous note 1 page 56. David J. Dallin, de son vrai nom David Iou, *Levin* (1880-1962) était menchevik en 1917. Partisan d'une opposition légale, il fut élu représentant menchevik, à la Douma de Moscou en 1922. Il émigra en Allemagne en 1923, passa en Pologne en 1933. C'est en France, en 1939, alors qu'il venait d'arriver, qu'il rencontra Lola. Ils ont émigré ensemble aux Etats-Unis.

de la IV^e Internationale se posèrent le problème de la responsabilité de Zborowski dans les crimes commis contre des membres de la IV^e Internationale de 1936 à 1940, en particulier celui de sa responsabilité dans la mort de Léon Sedov et ils exigèrent que Zborowski fût interrogé à ce sujet par la commission sénatoriale devant laquelle il devait comparaître.

Celle-ci se montra peu intéressée par cet aspect de l'activité de Zborowski. Une activité qui n'était pas d'espionnage aux Etats-Unis, mais à l'étranger, et, par-dessus le marché, contre une organisation « également communiste », était menu fretin pour les MacCarthystes et ne tombait pas sous le coup des lois américaines. Une condamnation, d'ailleurs faible (cinq ans de prison, ramenés à trois ans) ne frappa Zborowski que pour « parjure », puisqu'il avait dans un premier temps nié ses relations d'agent avec Sénine-Sobolevicius⁷, autre guépéoutiste impliqué dans la lutte antitrotskyiste en Europe dans les années trente, mais qu'il avait dû reconnaître au terme de plusieurs confrontations.

Dénoncé par Orlov, Zborowski avait donc éprouvé le besoin de se justifier devant ses anciens amis. Le procès-verbal de la rencontre, établi par Dallin, est un document capital. Il n'avait jamais été traduit en français quand il me fut communiqué par Lola Dallin pour servir à la documentation du film *La Mort de Léon Sedov*.

La lecture du livre de Gérard Rosenthal, *Avocat de Trostky*, avait donné à la documentaliste Corinne Rapaut l'idée d'un film sur la mort de Léon Sedov. Avec le cinéaste Michel Wichard, elle s'adressa à moi en me demandant d'établir la synopsis d'un tel film. Ensemble nous nous sommes entendus pour travailler à une véritable enquête, comme si aucune conclusion n'avait encore été tirée des circonstances de cette mort mystérieuse, de rechercher tous les témoins survivants et de les interroger sans a priori. Il s'agissait d'une simple méthode de travail, tendant à rendre plus aisée l'exposition d'un réseau de faits complexes, mais il s'avéra, au cours de la réalisation du film, qu'elle mettait à jour un certain nombre de contradictions entre les témoins et cernait des zones d'ombre qui restent encore épaisses, malgré une investigation qui n'a pas les moyens de forcer certains barrages. Non seulement les archives du N.K.V.D. sont, bien entendu, inaccessibles, qui livreraient l'incontestable mot de la fin, mais celles de la police française qui, en principe, n'ont plus de secteur secret

7. Adolf Sénine était le pseudonyme de Abraham *Sobolevicius* (1903-?), fils d'un industriel lithuanien des cuirs et peaux qui avait une usine à Leipzig. Lui et son frère Ruvyn (Roman Well) fondèrent une petite organisation d'opposition communiste, devinrent des dirigeants de la section allemande de l'Opposition de gauche et membres de son secrétariat international. Ils essayèrent de rallier la section allemande à « la ligne générale » en 1932 et consommèrent la scission en 1933. Victor Serge, sorti d'U.R.S.S. en 1936, en avait ramené le bruit selon lequel Sénine était un provocateur, agent du G.P.U. Emigré aux Etats-Unis et devenu Jack Soble, il fut arrêté et raconta tout ce qu'on voulait.

pour cette époque, ont de bien curieux vides (dossiers secrets ou épuration à une époque quelconque?). Certains témoins ont refusé de parler devant la caméra en invoquant des questions de sécurité, le médecin survivant, le Dr Guttman ne se souvient plus; d'autres, au contraire, se « souviennent » de faits des plus improbables. Le grand âge d'Elsa Poretzki (Reiss) a rendu son témoignage mal audible, presque inutilisable.

Le film restera donc ouvert, document lui-même et recueil de documents en dépôt pour l'avenir. La « confession » de Zborowski ne pouvait dans ce film être utilisée à plein, d'où la nécessité de sa publication intégrale, mais, par ailleurs, le travail du film permet de faire des remarques sur ce texte qu'on lira en postface au procès-verbal des « demi-aveux ».

PROCES-VERBAL DE LA RENCONTRE

du 3 octobre 1955

entre Mark Zborowski, Elsa Reiss, Lola et David Iou. Dallin
établi par David Iou. Dallin

Le 3 octobre 1955, Mark Zborowski s'est présenté chez les Dallin et, en présence d'Elsa Bernaut Poretzki-Reiss, de D.Iou. et de L[ola] D[allin], a raconté ce qui suit.

Le but de sa visite était de témoigner que, jusqu'à la fin de 1936, il avait été un anti-trotskyiste convaincu et qu'il avait travaillé en qualité d'agent du N.K.V.D. parmi les trotskystes avec la volonté et le désir d'aider à démasquer les trotskystes comme des contre-révolutionnaires, des comploteurs, des agents des nazis qui se fixaient pour but le renversement du pouvoir soviétique. Ce n'est qu'après avoir examiné en détail avec Sedov les matériaux du premier procès de Moscou qu'il était arrivé à la conclusion que les accusations lancées à Moscou étaient mensongères et qu'il avait modifié son opinion, tant sur les trotskystes que sur les staliniens. Il avait toutefois continué à travailler pour le N.K.V.D. dans la mesure où il avait peur de rompre avec eux. Mais, selon ce qu'il affirmait, depuis cette époque, il s'était efforcé de « protéger » Sedov, de détourner les dangers qui pouvaient le menacer et, dans la mesure où il ne pouvait pas ne pas donner régulièrement des informations, il s'efforçait de cacher au N.K.V.D. une partie de celles dont il disposait, les donnant avec retard pour ne pas gêner les intéressés, etc. Voici ce qu'il a raconté sur son travail pour le N.K.V.D.

Arrivé en France en 1933, il s'était installé à Grenoble où il travaillait comme valet de chambre dans un hôtel. Il ne disposait pas de ressources suffisantes pour faire ses études et était obligé de faire un travail physique pénible, nettoyer l'hôtel, débayer la neige, porter les petits déjeuners, etc. Dans cet hôtel travaillait un jardinier russe dont le nom était Afanassiev¹, dont Mark Zborowski devint

1. Ici une incertitude, car, lors de son interrogatoire par la commission sénatoriale, Zborowski dira qu'Afanassiev était un ami de la famille qui tenait l'hôtel. La thèse de l'« employé » semble en tout cas peu compatible avec les propos qui lui sont attribués, ainsi sa mobilité géographique. C'est pourquoi Gérard Rosenthal a parlé de « touriste ».

ami. De par ses convictions, Zborowski était alors communiste à 100% et quand Afanassiev tenta de le convaincre que le travail qu'il faisait n'était pas fait pour lui, qu'il lui fallait étudier et que le seul pays où il pouvait le faire était l'Union soviétique, Zborowski déclara alors qu'il irait volontiers en U.R.S.S., mais que, dans la mesure où il était d'origine « bourgeoise », il n'avait aucune chance.

Afanassiev lui conseilla de faire une demande à l'ambassade soviétique, ce que fit Zborowski. Après quelque temps, Afanassiev lui conseilla de se rendre à Paris et d'aller lui-même à l'ambassade pour savoir où en était son affaire. Il lui indiqua à qui s'adresser. Quand Zborowski se présenta, on lui dit que son origine bourgeoise était un obstacle et que, pour pouvoir obtenir d'aller en Union soviétique, il lui fallait d'abord « gagner » le droit de s'y rendre. On lui demanda s'il était d'accord pour aider le pouvoir soviétique en France, et on lui dit que ce ne serait qu'après, en raison des services rendus, qu'il pourrait se rendre en Union soviétique. On le présenta à un communiste polonais (un intellectuel aux cheveux gris dont le père avait été membre du parti social-démocrate polonais, qui, lui-même, avait été membre de ce parti et avait milité dès son plus jeune âge). Sa femme, qui vint également une fois au rendez-vous, était une blonde, assez belle, également de type polonais. Ce communiste polonais manifesta une grande attention pour les opinions de Zborowski, donna des réponses détaillées à toutes ses questions et à tous ses doutes et lui expliqua, alors qu'à l'époque il n'avait pas d'idées précises sur les trotskystes, qu'ils étaient des ennemis du pouvoir soviétique et qu'il était très important pour ce dernier d'avoir parmi eux un homme à lui, qui pourrait le renseigner sur ce qu'ils faisaient.

A la question de savoir s'il participait à l'Union pour le retour dans la patrie, dans un premier temps, dans l'organisation trotskyste française, ce qu'il fit. Tout d'abord, il se mit à venir fréquemment au siège de l'organisation trotskyste pour aider à diffuser *La Vérité*, participer aux réunions, et, peu à peu, il s'habitua aux trotskystes et eux s'habituaient à lui. Toutefois ses rapports étaient peu intéressants, ne comportaient que des détails insignifiants, et il était dans l'incapacité de transmettre des informations importantes et intéressantes.

L'année 1934 s'écoula.

A la question de savoir s'il participait à l'Union pour le retour dans la patrie, il déclara qu'il n'était pas membre de cette association, que son atmosphère lui était désagréable, qu'il n'y était allé que deux ou trois fois pour avoir la *Pravda* et d'autres publications soviétiques.

En 1935, au début de l'année apparemment, Zborowski reçut pour mission de se lier avec Léon Sedov, le fils de Léon Trotsky qu'on appelait au NKVD « le fiston ». Il ignorait alors que Trotsky habitait en France, à Barbizon² et ne l'apprit que plus tard, quand les journaux français communiquèrent cette information sous la forme d'une nouvelle à sensation, et alors que Trotsky avait déjà quitté Barbizon. Aux dires de Zborowski, il n'apprit l'existence du fils de Trotsky, et qu'il s'appelait Sedov, qu'au moment où il reçut pour mission de l'« approcher ». Approcher Sedov se révéla peu difficile. Il y avait dans l'organisation trotskyste une personne nommée Jeanne Molinier, la compagne de Sedov, l'ex-femme d'un

2. Trotsky avait quitté Barbizon en avril 1934 et l'affaire avait fait grand bruit dans la presse. Or c'est bien l'année 1935 qui est mentionnée. Erreur de mémoire très probablement.

des leaders du parti français, Raymond Molinier (il y avait dans ce parti à cette époque une lutte de fraction entre deux groupes. L'un, dirigé par Pierre Naville, était plus proche de Trotsky. L'autre, dirigé par Raymond Molinier, divergeait quelque peu de ses positions. Les désaccords n'étaient pas tant de caractère politique que de caractère personnel entre les deux « chefs »). Zborowski se joignit au groupe Molinier pour pouvoir s'approcher de Sedov, (Molinier était un homme important qui se rendait souvent chez Trotsky et y emmenait ses proches partisans, et Zborowski avait même une chance de se rendre avec Molinier chez Trotsky). Mais il n'y réussit pas. Toutefois, il se lia étroitement avec Jeanne Molinier qui, ayant appris qu'il était polonais et connaissait le russe, lui proposa d'aider dans son travail un camarade dont le nom était Durand (en fait, c'était le pseudonyme de Sedov). Elle les présenta l'un à l'autre dans un couloir de la Sorbonne. En voyant « Durand », Zborowski pensa tout de suite qu'il s'agissait de Sedov, ce qui n'était pas difficile : c'était un homme aux cheveux blonds clairs, de type russe, lié à Jeanne qui était sa compagne. Par la suite, il rencontra assez régulièrement Sedov dans différents cafés à Saint-Michel, fit des traductions pour lui et accomplit d'autres tâches diverses ; bien entendu, il en informait en détail le représentant du N.K.V.D. qu'il rencontrait régulièrement, un jour précis, à une heure précise, dans un café précis. Si le rendez-vous était manqué, il devait revenir à nouveau au même endroit au bout d'un certain temps. Les rendez-vous étaient relativement fréquents à cette époque : une fois par semaine ou une fois tous les dix jours. Dans le cas où Zborowski disposait de matériaux nouveaux et importants, il devait appeler le consulat ou un numéro précis, appeler un homme au nom arménien dont il ne se souvenait plus. Il pouvait alors obtenir tout de suite un rendez-vous avec son chef. Il se désignait comme Marc ou Etienne quand il appelait et on l'appelait ainsi quand on communiquait avec lui.

Il ne recevait aucun salaire. Généralement, à la fin du rendez-vous, on lui demandait : « Avez-vous besoin d'argent ? ». Selon lui, il répondait toujours : « non, je n'en ai pas besoin ». On lui donnait de petites sommes, entre deux et trois cents francs français. On lui demandait toujours en échange un reçu qu'il signait Marc ou Etienne.

C'est à peu près à cette époque, alors qu'il avait réussi à se lier avec Sedov (1935) que son « chef » (le communiste polonais) fut rappelé. Zborowski pense qu'il partit pour l'Espagne. A la place du communiste polonais, on désigna un homme qui ne comprenait absolument rien aux finesses des questions politiques et qui, au dire de Zborowski, était un véritable analphabète. Il ne s'intéressait à rien sur le fond, posait quelques questions et faisait ensuite dévier la conversation sur les bons restaurants et les bons cinémas à Paris. Leurs rencontres se transformèrent peu à peu en un simple mouchardage de bas étage, selon les termes de Zborowski, qui ne présentait aucun intérêt, ni pour lui, ni pour qui que ce soit, toujours selon ses dires.

Les choses continuèrent ainsi jusqu'au début du printemps 1936, où, un jour, « l'analphabète » se présenta au rendez-vous dans un état de grande excitation, déclarant qu'il leur fallait aller tout de suite dans un autre café, où un chef important venu de Moscou souhaitait rencontrer Zborowski. S'étant rendu au rendez-vous avec « l'analphabète », Zborowski rencontra deux hommes, dont l'un, un haut fonctionnaire de Moscou, était de petite taille, rougeaud, avec les paupières gonflées. On lui parlait très respectueusement et Zborowski se dit par la

suite qu'il s'agissait sans doute de Spiegelglass. Personne ne le lui avait dit, mais, selon ses propres dires, il était arrivé seul à cette conclusion. En compagnie de ce haut responsable venu de Moscou se trouvait un autre homme, de belle apparence, brun, visiblement non-russe, peut-être un Caucasiens ou un Tatar. Plus vraisemblablement Caucasiens, d'après Zborowski, dans la mesure où il parlait le russe avec un léger accent caucasien. Le chef venu de Moscou accabla de reproches « l'analphabète » et Zborowski : « Qu'avez-vous à vous occuper de choses insignifiantes, de trotskystes français, du Bulletin de l'Opposition, tout ça est sans importance. Les trotskystes russes sont nos ennemis. Ils visent à renverser le pouvoir soviétique. Ils ont partie liée avec les Allemands. Ils sont prêts à se lier avec n'importe qui aux fins d'atteindre leur but qui est le renversement du pouvoir soviétique. Qu'est-ce que vous avez à nous communiquer des informations sur des Naville ou des Molinier ? Ces gens-là n'intéressent personne. Par contre, dites-nous si vous avez quelque chose sur ces gens-là ». Il sortit alors de sa poche une longue liste de noms. Y figuraient entre autres Ivan Nikititch Smirnov, Zinoviev et également, semble-t-il, Olberg³. Zborowski se souvient également du nom de Kurt Landau⁴ dont, jusqu'à ce moment-là, il ne savait rien. Le chef venu de Moscou ordonna à Zborowski de se mettre à chercher dans les papiers de Sedov ou dans l'entourage de Sedov des traces concernant les liens entre lui et ces gens-là, des traces qui pouvaient conduire à démasquer le complot. Il lui ordonna également de ne plus rencontrer « l'analphabète », mais en revanche de rencontrer le Caucasiens qui assistait au rendez-vous. Il lui fut ordonné de travailler rapidement et avec énergie et que le rendez-vous avec le Caucasiens serait fixé toutes les semaines.

Stalinien convaincu, croyant à tout ce que disait Moscou, Zborowski était persuadé qu'il y avait réellement un complot, que le pouvoir soviétique était menacé d'un grand danger, celui d'être renversé par les trotskystes, et il déploya beaucoup d'énergie à trouver les preuves nécessaires au N.K.V.D. Il ne parvint cependant pas à en trouver une. A cette époque, ses relations avec Sedov étaient les suivantes : ils se rencontraient d'habitude au café, mais un jour, alors que Sedov était malade, soit Naville, soit Molinier se trouva dans la nécessité de lui transmettre d'urgence quelque chose. Ayant reçu (de l'un ou de l'autre) l'adresse de Sedov qui vivait alors déjà au 26 rue Lacretelle à Paris, Zborowski se rendit chez lui. Quant il entra, Sedov fut tout à fait mécontent. Qui avait osé lui donner son adresse ? Zborowski répondit qu'il l'avait obtenue des trotskystes français qui lui avaient demandé de lui faire transmettre un document à Sedov. Au début, ses relations avec Sedov n'étaient pas bonnes : Sedov se moquait de lui, plaisantait sur son compte et celui de sa femme, ce qui l'énervait.

Bien que Sedov lui-même fut demi-juif et fils de Juif, Zborowski, dans la

3. I.N. Smirnov et Zinoviev, vieux bolcheviks, étaient les « vedettes » du premier procès de Moscou. Olberg, lui, était un comparse dont le témoignage servait à accabler les autres. Il avait fait partie de l'Opposition allemande en 1930. Tous ces hommes étaient en prison à l'époque, en U.R.S.S., et subissaient la « préparation » du procès.

4. Kurt Landau (1903-1937), ancien dirigeant du P.C. autrichien, leader de l'Opposition allemande en 1929-1930 avait scissionné en 1931 et Olberg avait suivi son groupe. Il était par ailleurs en contact avec le père d'Olberg et le prenait pour une victime du G.P.U. non pour son « agent ».

mesure où il le haïssait, était prêt à le considérer comme un « antisémite » capable de tout, y compris de s'allier à Hitler, à seule fin d'arriver à son but, le renversement du pouvoir soviétique. Il interprétait tout dans un sens défavorable à Sedov et, comme preuve, donna l'exemple suivant : alors qu'il se trouvait dans la rue avec Sedov et qu'ils apprirent, à la lecture d'un journal français, l'exécution de Zinoviev et de Kamenev, Sedov éclata en pleurs dans la rue. Zborowski raconte que, à l'époque, il avait interprété les larmes de Sedov comme s'il pleurait de dépit parce que ses plans s'étaient écroulés.

Progressivement, alors que Zborowski avait commencé à travailler avec Sedov pour dénoncer les procès soviétiques et qu'était apparue l'histoire de l'hôtel Bristol, lorsqu'il vit que les matériaux produits lors des procès étaient falsifiés et mensongers, c'est alors que, pour la première fois, des doutes apparurent dans son esprit et se transformèrent rapidement en la conviction que les procès de Moscou étaient un mensonge, ce qui fit s'écrouler toute sa conception des bolcheviks et des stalinien⁵. A partir de cette époque, Zborowski assure qu'il commença à donner au N.K.V.D. seulement des renseignements qui ne pouvaient pas nuire personnellement à Sedov et à ses amis, qu'il les transmettait avec du retard, une fois les faits accomplis et faisait tout pour être en mesure de sauver Sedov.

Sur les archives, Zborowski raconta qu'il avait parlé au N.K.V.D. des paquets qui avaient été transportés à l'Institut de la rue Michelet⁶, mais qu'il n'avait aucune idée que des paquets seraient par la suite volés, ni du moment où cela se ferait. Après le vol des archives, il alla même jusqu'à protester auprès de son chef. Comment avait-il pu faire une chose pareille. En faisant cela, ils l'avaient compromis. Les soupçons allaient se porter sur lui, Zborowski, puisqu'en fait il n'y avait que quatre personnes (à savoir Nikolaïevsky, Sedov, Zborowski et Lola) qui savaient que les archives avaient été transportées rue Michelet. Ce à quoi son chef lui répondit : « Nous n'informons jamais nos agents subalternes du moment et de la manière dont nous nous apprêtons à organiser le vol de papiers qui nous sont nécessaires. Ils peuvent s'énerver et par conséquent se trahir d'une façon ou d'une autre. Quant au vol proprement dit, nous voulions le commettre précisément cette nuit-là, la nuit du 7 novembre 1936, pour faire un cadeau à notre chef pour l'anniversaire de la révolution d'Octobre ».

Zborowski dit qu'il était obligé de fournir quelques matériaux au N.K.V.D. et que c'est pour cette raison qu'il avait préféré parler des paquets remis à l'Institut (qui n'avaient pas grande valeur) et se taire sur les autres documents des archives, beaucoup plus précieux, qui se trouvaient dans son appartement rue Agostini et chez d'autres. Ces documents avaient été sauvés et expédiés au Mexique. Il s'était chargé lui-même de l'expédition.

Au printemps 1937, alors que la femme de Zborowski était sur le point d'accoucher, on lui proposa de l'envoyer à Moscou. Là, lui dit-on, il y a de bons hôpitaux, l'enfant naîtrait citoyen soviétique et vivrait dans une bonne atmosphère. Quant à Zborowski, il pourrait visiter sa famille chaque fois qu'il le voudrait. On lui proposa même de s'y rendre en avion sur-le-champ. Comprenant

5. Hommage du vice à la vertu : ce sont les trotskystes que Zborowski appelle « bolcheviks ».

6. Il s'agissait de l'annexe parisienne de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam où Zborowski et Lola Estrine travaillaient (la seconde à mi-temps).

qu'on voulait faire de lui un témoin important dans les procès de Moscou pour se débarrasser de lui ensuite, il refusa catégoriquement d'envoyer sa femme à Moscou. Lui-même n'y alla pas. A la même époque, il reçut mission d'entraîner Sedov dans un restaurant de banlieue, de le saouler et ensuite... « Nous ferons le reste », c'est-à-dire nous l'enlèverons et nous l'enverrons à Moscou... avec Zborowski.

Zborowski cherchait tous les prétextes pour repousser cette échéance. Sedov était malade, il n'arrivait pas à l'entraîner au restaurant, etc. D'ailleurs, toujours d'après lui, il s'était pris d'amitié pour Sedov, se préoccupait beaucoup de son sort et s'efforçait de le protéger de son mieux.

Lola a déclaré qu'elle avait oublié de mentionner qu'au cours de l'automne 1936, alors que Sedov devait se rendre à un rendez-vous à Mulhouse où l'attendaient des agents du N.K.V.D. (comme l'établit par la suite la police française), c'est Zborowski qui le remplaça. La chose se passa de la façon suivante : Sedov était malade et avait demandé à Zborowski de lire une lettre dans laquelle était indiqué le rendez-vous de Mulhouse. Zborowski dissimula à Sedov le fait que, dans la lettre, il était indiqué que l'avocat chargé de discuter le projet de contre-procès en Suisse attendrait Sedov à Mulhouse (ce contre-procès devait examiner les accusations portées contre Trotsky et Sedov au premier procès de Moscou). Sedov n'alla pas à ce rendez-vous et, plus tard, fit de vifs reproches à Zborowski pour avoir lu la lettre avec tant de négligence et ne l'avoir pas informé du rendez-vous qui devait avoir lieu à Mulhouse. D'après Zborowski, il voulait sauver Léon, car il estimait que le voyage de Mulhouse était dangereux pour lui.

A la question de savoir si lui, Zborowski, avait donné des informations sur les mencheviks au N.K.V.D., il répondit négativement.

Lorsqu'on lui dit qu'il avait fait des rapports d'après les informations que possédait Lola, il a continué de nier, disant qu'il n'en avait aucun souvenir. A la question de savoir s'il avait été mêlé à l'enlèvement de Klement en 1938, il répondit catégoriquement que non. Il connaissait Klement, l'avait rencontré assez souvent dans la première période de sa liaison avec les trotskystes, mais ne l'avait pas rencontré au cours des dernières années et ignorait où il habitait.

A la question de savoir s'il avait transmis des informations sur le voyage de Erwin Wolf en Espagne (Wolf fut enlevé en Espagne et disparut), il déclara qu'il ne se souvenait pas avoir ou non transmis des informations.

A la question de savoir s'il avait transmis des informations au K.G.B. sur le voyage que devait entreprendre Held vers le Mexique en traversant l'U.R.S.S., il répondit par la négative. Il ignorait tout de ce voyage et n'apprit la disparition de Held que plusieurs années après.

Sur Krivitsky, il ne niait pas le fait qu'il avait transmis des informations à son sujet et en particulier qu'il avait passé la nuit chez Jacques ou qu'il était allé chez Paul ou Vaul, mais affirmait qu'il n'avait donné ces informations que bien plus tard, quand tout danger était écarté en ce qui concerne Krivitsky et quand ce dernier avait été placé sous la protection de la police française. Il aurait pu facilement trahir Krivitsky, mais ne l'a pas fait.

Il niait toute participation à l'affaire Reiss. Il ignorait tout de lui et n'a transmis aucune information. La rencontre avec Elsa a eu lieu par hasard. Serge lui avait

demandé de venir avec lui⁷, disant que ce serait très intéressant pour Sedov qui était absent à l'époque.

En ce qui concerne la mort de Sedov ou plus exactement sa maladie, il n'a transmis des informations que *post factum*, c'est-à-dire après la mort de Sedov, donnant tous les détails qu'il possédait sur le cours de la maladie de Léon. Tout ce qu'il savait, il le tenait de Lola, dans la mesure où il n'avait personnellement pas rencontré Sedov au cours de sa maladie.

Pendant toute cette période de 1936 à 1938, son chef était toujours le Caucasiens, avec lequel il avait fait connaissance en présence de Spiegelglass. Parfois, le Caucasiens disparaissait puis reparaisait, cette fois avec une barbe. Il arrivait que personne ne se présentât à ses rendez-vous pendant plusieurs mois. Puis se présentait un inconnu qui, après deux ou trois rencontres, était remplacé par un autre qui disparaissait à son tour rapidement. Quand le Caucasiens partit, il fut remplacé par un homme qui ressemblait à un boxeur, mais cela ne dura pas. Quand le Caucasiens partit définitivement, il fut remplacé par un Russe de haute taille, l'air sombre et les yeux tristes.

Zborowski a répété encore une fois qu'à partir de 1937 ou plus exactement de la fin de 1936, il ne donnait que peu d'informations, ne communiquait que ce qu'on savait et s'efforçait de ne pas nuire à Sedov et à ses amis.

A la question de savoir si ses chefs ne s'en étaient pas aperçus et quelle était sa valeur à lui, en tant qu'agent ne communiquant que des informations peu intéressantes et avec du retard, il répondit : « J'étais pour eux un agent très important. Ils me faisaient pleine confiance. Je leur communiquais des choses importantes. Le plus important pour eux était d'avoir la possibilité de faire à Moscou des rapports détaillés sur tout ce que je leur communiquais. A partir de chacune de mes informations, ils faisaient apparemment à Moscou des rapports très détaillés. C'est pour cette raison que, non seulement ils ne me soupçonnaient pas de les trahir, mais, au contraire, m'appréciaient énormément. Mes liens avec le N.K.V.D. se sont poursuivis après la mort de Sedov, jusqu'à la guerre ».

Les derniers temps cependant, les rendez-vous étaient rares. Des gens nouveaux apparaissaient presque à chaque rendez-vous et Zborowski n'arrivait pas à se souvenir de quoi que ce soit de particulièrement intéressant pour cette période. Avant l'occupation de Paris, Zborowski, avec sa famille, se réfugia dans le midi de la France, un petit village appelé Vic-en-Bigorre. Au début de la guerre, il s'inscrivit comme volontaire à l'armée espérant que s'il était mobilisé, cela lui donnerait la possibilité de rompre une fois pour toutes avec le N.K.V.D. Mais il ne fut pas mobilisé et, au cours de l'été 1940, il s'installa dans le Midi et personne ne vint l'y chercher.

En décembre 1941, il arriva aux Etats-Unis. Ce n'est que pendant l'été 1942, alors qu'il était sur une plage à Seagate, qu'un inconnu l'aborda et lui demanda en anglais comment il vivait, puis se mit à lui parler russe. L'inconnu lui dit : « Nous vous avons longuement cherché et nous avons fini par vous trouver ». Quand Zborowski lui dit qu'il travaillait comme ouvrier, qu'il était pris 70 heures par semaine, qu'il ne rencontrait personne, son interlocuteur lui fit comprendre que,

7. L'écrivain russe de langue française Victor L. Kibalitchitch dit Victor Serge (1890-1947) avait été autorisé à sortir d'U.R.S.S. au printemps de 1938. Dans ses *Carnets* p. 32, il a narré cette rencontre qu'Elsa Porestki raconte dans *Les Nôtres*, p. 265 sq.

s'il refusait d'obéir, les autorités américaines seraient informées de tout ce qui le concernait. Il lui intima l'ordre de se présenter à un rendez-vous à Coney-Island, dans un café qui semble s'appeler Side Boardwalk (?). Là, il fut accueilli aimablement. On lui proposa d'apprendre l'anglais et de renouer ses liens anciens avec Lola, les Dallin, les mencheviks, les trotskystes, etc. Puis on le laissa en paix quelque temps. Jusqu'en 1944, les rencontres furent très rares, puis s'interrompirent.

Sur une série de photos que lui avaient présentées les gens du F.B.I., il reconnut des individus qu'il avait rencontrés. On lui fit également faire la connaissance d'un autre agent du G.P.U. qui était beaucoup plus grossier et insistant, mais, selon ses dires, ses liens avec les N.K.V.D. aux Etats-Unis n'eurent pas de résultats.

En ce qui concerne Kravchenko⁸, il nous dit qu'il ne donna sur lui aucune information aux agents du N.K.V.D. et, de façon générale, s'efforça de rencontrer ces gens le moins possible, afin qu'ils n'exigent pas de lui des dénonciations.

En conclusion, Zborowski déclara que, pendant toute cette période, il avait attendu que toute cette affaire sorte en plein jour et qu'il avait en quelque sorte éprouvé un soulagement, que sa femme était informée de ses liens avec le N.K.V.D., qu'il avait tout raconté à son fils, aussi pénible que cela ait été pour lui, parce qu'il était possible qu'on le mette en prison, lui, Zborowski, qu'il devait répondre de ce qu'il avait fait et que, pour cette raison, son fils devait être au courant.

Il n'avait pas eu le courage d'aller voir Lola et de tout lui raconter, bien qu'il en ait eu la tentation. Il avait peur de rompre avec le N.K.V.D. dans la mesure où ils le faisaient chanter en le menaçant de le livrer.

Il comprenait qu'il avait été un agent provocateur, que son rôle avait été répugnant. Selon ses dires, il en avait beaucoup souffert et se déclarait prêt à répondre de ses actes, quelles qu'en soient les conséquences. La seule chose qui lui importait, disait-il, était d'être cru, que l'on croie qu'à partir du moment où il avait perdu ses illusions sur l'Union soviétique et les staliniens, il s'était efforcé de ne pas compromettre Sedov et les autres, mais au contraire de les sauver.

A une question d'Elsa qui lui demandait pourquoi, trois mois auparavant, quand elle l'avait rencontré à une soirée chez Margaret Mead⁹, il avait nié avoir des liens avec le N.K.V.D., pourquoi il avait dit que sa femme se savait rien, il ne sut pas répondre. Mais à partir de ce qu'il disait, l'impression qu'il donnait était très claire. Il n'avait pas encore été interrogé par le F.B.I. (par la suite il le fut à de nombreuses reprises et, selon ses propres paroles, raconta tout en détail au F.B.I.). Ce n'est qu'après son premier interrogatoire par le F.B.I. qu'il comprit que cela n'avait plus aucun sens de dissimuler. On lui remit un questionnaire à

8. Victor *Kravchenko* (1905-1966), ingénieur et haut fonctionnaire soviétique, avait fait défection aux Etats-Unis en avril 1946. Zborowski demanda et obtint de David Dallin d'être mis en contact avec lui et eut ainsi l'occasion de connaître le manuscrit de son livre paru en 1946, *J'ai choisi la liberté*. David Dallin a raconté cet épisode dans ses deux articles « Mark Zborowski, Soviet Agent », *The New Leader*, 19 et 26 mars 1956.

9. L'anthropologue Margaret *Mead* (1901-1978) avait pris Zborowski sous sa protection ; elle organisa, lors de son procès, des protestations de gens « de gauche » et lui trouva du travail à sa sortie de prison.

remplir en tant que « agent étranger ». Selon ses dires, il le remplit honnêtement. A une question de Dallin : « Quelle date avait-il indiqué pour la fin de ses relations avec le N.K.V.D. aux Etats-Unis ? », il refusa de répondre, puis, devant l'insistance de Dallin, dit : « Comme je vous l'ai déjà dit avant, en 1944-1945 ». Dallin, à partir de cette réponse, a eu le sentiment qu'en fait ce n'était pas en 1944-45 mais en 1953 que Zborowski avait rompu, dans la mesure où le N.K.V.D. lui avait donné comme mission de renouer ses relations avec les Dallin (lien qui, en fait, n'avait jamais été rompu), et ce n'est pas en 1944-1945 mais en 1953 qu'il rompit avec les D[allin]. A la question : « Pourquoi cette rupture ? Pourquoi n'avait-il plus appelé Lola après le coup de téléphone qu'elle lui avait donné le 8 novembre 1953 ? », il répondit de façon très peu convaincante : « J'étais occupé, j'ai oublié ».

A la fin de la discussion, Zborowski déclara avec émotion que personne ne détestait plus que lui le communisme.

P.-S. de Lola

J'ai oublié de rappeler les moments suivants :

1. Lorsque Zborowski a eu à rencontrer divers agents du N.K.V.D. dans différents cafés, il y avait des cas où il ne connaissait pas personnellement ceux qu'il rencontrait. Il ne les connaissait que par ouï-dire. C'étaient des agents du G.P.U. qui le reconnaissaient parfaitement sur la base d'une fiche qu'ils portaient sur eux.

2. A la question de Lola « Le N.K.V.D. lui avait-il fourni de faux papiers en France ? », il commença par nier catégoriquement avoir eu en France de faux papiers. Lorsque Lola lui rappela qu'à la suite du vol des archives, il avait supplié qu'on ne donne pas son nom aux autorités [françaises] pour éviter d'être convoqué à des interrogatoires parce que les autorités établiraient sans aucun doute qu'il avait une carte d'identité fausse, il affirma : « Tu te trompes. Je n'ai jamais eu de carte d'identité fausse. Simplement, mes papiers étaient périmés et j'ai réussi en payant à les faire prolonger »¹⁰. (Il faut noter que, quand Zborowski a reçu la citoyenneté américaine, il a dit à Lola : « Voilà, c'est la première fois de ma vie que j'ai des papiers authentiques, pas falsifiés. Il y a tant d'années que je vis sous de faux papiers ! »).

Vérité et mensonge dans les « aveux » de Zborowski

Pour tenter de se disculper d'une responsabilité de complicité dans les crimes staliniens perpétrés contre des trotskystes au cours des dernières années précédant la Deuxième Guerre mondiale, Zborowski a utilisé le procédé classique du montage de fragments de vérités, de silences et de mensonges.

10. Dans les dossiers des étrangers conservés aux archives départementales de l'Isère, il n'a pas été trouvé trace de la présence légale d'un étranger nommé Zborowski.

Ainsi, c'est une vérité probable qu'il ait été un « stalinien convaincu » quand il fut engagé comme agent par le G.P.U. ; du moins, si l'on entend par là, non une conviction politique fondée sur un choix dans les débats entre membres du mouvement communiste, mais une admiration pour la manière dont Staline réglait les problèmes de la succession de Lénine. Toutefois, il est à remarquer que ses fins sont d'abord d'aller faire des études en Russie alors que sa condition le voue à végéter en France, sa conviction étant donc fortement teintée d'intérêt.

On peut probablement le croire aussi quand il affirme avoir été convaincu du caractère de machination des procès de Moscou par le travail fait par Sedov avec sa collaboration. Ce qui prête à le croire, c'est qu'il comprend alors qu'il peut lui-même être impliqué dans ces procès. Son refus des invitations qui lui sont faites par ses chefs de se rendre à Moscou est clairement motivé par sa compréhension qu'il pourrait devenir un « témoin à charge » précieux pour les faussaires, être entre leurs mains, d'abord un « dirigeant trotskyste de haut rang, avouant les pires crimes », puis, en récompense de ses services, un cadavre à la nuque trouée dans les caves de la Loubianka.

Il est fort possible que cela ait surdéterminé les risques qu'il a pris pour que Sedov ne se rende pas, en janvier 1937, au rendez-vous que lui donnait à Mulhouse l'avocat suisse qui devait préparer avec lui un contre-procès de Moscou — précisément le contre-procès de Zinoviev-Kamenev — du type de celui que Trotsky réussit à organiser avec la commission Dewey¹. Staline ne voulait à aucun prix de ce contre-procès, d'où l'ordre donné à Zborowski d'empêcher Sedov de se rendre au rendez-vous. Mais, s'il avait échoué, l'enlèvement de Sedov aurait été réalisé par les hommes du G.P.U. Et probablement celui de Zborowski en même temps. En empêchant Sedov de se rendre à Mulhouse, il exécutait ses ordres, mais sauvait probablement du même coup sa propre vie. Dans un procès à Moscou, il aurait été le témoin à charge permettant la condamnation à mort de Sedov comme « agent des nazis » et, malgré ses propres repentirs quant à sa propre complicité dans cette trahison, il aurait sûrement été lui-même supprimé. Tous les agents staliniens commençaient alors à comprendre cette méthode du Père des Peuples.

Il est à remarquer que ce « service rendu » permet à Zborowski de soutenir son prétendu double jeu dans l'affaire du vol des archives de la rue Michelet. Il proteste de sa bonne foi en insistant sur le fait que les papiers les plus importants n'étaient pas rue Michelet, mais en partie chez lui et furent ainsi sauvés. Seulement il se coupe avec l'étalage de son indignation quant à la précipitation du vol. La cause de sa colère, c'est

1. Voir sur la commission Dewey, Alan Wald « La Commission Dewey : trente ans après », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3.

qu'il risquait d'être soupçonné. D'où l'on peut déduire que si le vol n'avait pas été effectué aussi rapidement et à son insu (pour « faire cadeau au chef du G.P.U. pour l'anniversaire de la Révolution d'Octobre » ! — on appréciera le côté ubuesque de ces sinistres canailles), le reste des archives aurait pris plus tard le chemin de la rue Michelet... et du Kremlin.

Zborowski, qui osa, plus tard, se plaindre à Elsa Reiss de n'avoir pas été « pardonné », alors que des agents secrets comme Reiss lui-même l'avaient été, ne semble pas capable, dans son ignominie, de prendre conscience que, si même on faisait crédit à son affirmation selon laquelle il s'était efforcé, à partir des procès de Moscou, de ne donner que des renseignements sans valeur au N.K.V.D., cela n'en soulignerait que mieux sa lâcheté, puisque sa prise de conscience aurait dû l'amener à se démasquer devant Sedov et les camarades avec lesquels il travaillait tous les jours.

Au mieux, pour lui, peut-on conclure qu'il n'a pensé qu'aux meilleures conditions pour sauver sa peau.

Ce comportement confirme que cet agent était bien de la plus médiocre espèce, dépourvu de toute motivation idéologique qui pouvait lui servir d'excuse minimum. Il n'est pas impossible de le croire quand il affirme, *in fine*, qu'il n'y a pas de plus déterminé anti-communiste que lui. Sa découverte du vrai visage contre-révolutionnaire du stalinisme l'aurait simplement mué de stalinien vulgaire en anticommuniste résolu.

Seule cette compréhension du personnage permet de comprendre qu'il se soit efforcé de limiter les informations qu'il fournissait à un équilibre entre ce qui lui permettait contradictoirement de satisfaire le N.K.V.D. et de ne pas être trop suspect dans l'organisation trotskyste.

Une autre contradiction de ses aveux doit être éclairée. Spiegelglass, assistant de Sloutsky, chef de la division internationale du N.K.V.D., aurait déclaré sans intérêt les informations données par lui sur le mouvement trotskyste français. Pourtant, après la mort de Sedov et jusqu'au moment où il a été démasqué aux Etats-Unis, Zborowski a fourni des renseignements dont il affirme lui-même qu'ils étaient tenus pour très importants par ses chefs. Pour la période des procès de Moscou, de 1936 à 1938, la préoccupation de Spiegelglass est logique : ce sont les rapports entre Trotsky et l'Opposition de gauche russe (en particulier le *Bulleten*) qui doivent être détruits et l'important est de trouver des matériaux pour fonder les amalgames des procès. Mais il serait à coup sûr naïf de croire que Staline et son N.K.V.D. ne se souciaient pas du mouvement pour la IV^e Internationale elle-même. Après la mort de Sedov, Zborowski se multiplie pour se hisser à la direction de la IV^e Internationale et en particulier lors du congrès de fondation de 1938². Sur ce point, la

2. Voir *Les Congrès de la IV^e Internationale*, op. cit. I, pp. 202, 251.

manière dont Zborowski minimise l'intérêt de ce qu'il pouvait communiquer tend visiblement à diminuer la charge de ses actes « répugnants ». Toutefois, il s'est contredit, moins sans doute par une sorte de vanité que pour justifier sa docilité à s'être soumis de nouveau au joug du N.K.V.D. aux Etats-Unis.

A ce sujet, on peut émettre quelques doutes quant à son affirmation selon laquelle il a tenté de se dérober au N.K.V.D.. Le mot prêté à l'agent qui le retrouve (« Nous avons eu du mal à vous retrouver ») est peu en rapport avec le nombre de mois qui séparent son départ de France de ces retrouvailles sur une plage américaine. La plus probable, c'est que c'est l'exode de 1940, voire l'absence ultérieure de possibilités de contacts avec ses chefs, qui ont isolé Zborowski.

A-t-il une responsabilité dans la mort de Sedov? cela suppose résolue la question préalable: Sedov a-t-il été assassiné? La « certitude morale » de Trotsky et de ses partisans tenait à deux groupes de faits: la multiplication des incontestables assassinats qui cernaient Sedov et Trotsky de plus en plus près, le repérage des tueurs dans la proximité immédiate de Sedov. A cela s'ajoutaient les circonstances apparemment étranges des suites d'une opération banale. Zborowski démasqué dix-sept ans plus tard, cela allait renforcer les probabilités d'un meurtre et par conséquent, les convictions. Pourtant l'enquête menée à l'occasion de notre film faisait apparaître que le premier diagnostic médical avait été erroné: Sedov n'avait pas une simple crise d'appendicite, mais une occlusion intestinale. Et puis il est avéré maintenant que la « sommité » qui fut appelée à l'opérer, le Dr Thalheimer, n'était pas à la hauteur de sa grande réputation. Pour certains, dont Elsa Poretzki, qui n'en démordit jamais, l'accident avait prévenu les assassins. L'élément le plus fort en ce sens était jusqu'à maintenant le témoignage d'Orlov selon lequel les gens du G.P.U. étaient fous de joie à l'annonce de la mort de Sedov, disant que « le boulot était fait sans eux »³.

En sens inverse, et pouvant confirmer l'accumulation de probabilités du crime mises en évidence par l'analyse des camarades de Sedov et par Trotsky lui-même, il y avait l'aveu de Mercader lors de son interrogatoire préliminaire par le juge Trujillo: « Oui, c'est le G.P.U. qui a tué Léon Sedov ». Pour succincte qu'elle soit, une telle affirmation pouvait paraître trancher la question. On s'est cependant demandé à l'époque si ce n'était pas le moyen pour Mercader, dont l'identité réelle n'était pas encore établie, de tenter de faire une « séparation totale » entre lui et le G.P.U. en impliquant: « le G.P.U. a fait ce travail et *pas celui-là* »⁴, en somme, à reprendre à son compte la thèse trotskyste sur la mort de Sedov pour valider sa non-appartenance au G.P.U. Le rôle de Zborowski peut en tout cas être déterminé en comparant les témoignages, dont le sien.

3. Orlov Hearing, p. 3431.

4. Joseph Hansen, « Avec Trotsky jusqu'au bout », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 2, pp. 43-44.

Quant aux faits, la chaîne de ceux qui sont établis ou douteux peut se résumer ainsi:

1. Ce n'est pas Zborowski qui a choisi la clinique de la rue Narcisse-Diaz dans le 16^e arrondissement. Le choix a été déterminé par le fait que la belle-sœur de Lola, qui était médecin, en connaissait la direction médicale (mais non la clinique elle-même). Ce choix, le fait que Sedov l'ait accepté, relèvent d'une inconséquence, voire d'une incompréhension du risque que constituait le milieu des Russes émigrés. Cette inconséquence a été analysée entre autres par Pierre Naville, dans notre film, comme une confiance instinctive de Russe pour tout ce qui était russe. En revanche, Jeanne Martin avait protesté contre le choix de la clinique par le « patron » de la belle-sœur de Lola, le Dr Leibovici, qu'elle considérait comme un agent stalinien. Mais ce soupçon devait sans doute quelque chose aux oppositions de fractions du mouvement trotskyste français qui la séparaient de l'entourage de Sedov et de Sedov lui-même.

2. C'est Zborowski qui a appelé l'ambulance qui a transporté Sedov à la clinique. Il est improbable que l'adresse de celle-ci n'ait pas été fournie au chauffeur au moment où il a chargé Sedov. Lola Dallin ne se souvenait plus du détail de cet épisode. Elle nous a écrit: « Je crois que j'ai donné à Etienne l'adresse de l'hôpital quand je lui ai demandé d'appeler une ambulance, mais il se pourrait que je n'aie fait que lui demander de commander l'ambulance et que l'adresse n'ait été donnée à l'ambulancier que rue Lacreteille, je ne sais plus exactement ». Mais elle précisait cependant qu'en tout cas, « Etienne connaissait l'adresse de la clinique dès le premier jour ». L'évidence logique est en effet qu'il avait intérêt à savoir où était Sedov qu'il était chargé de surveiller, et que, surtout dans le climat d'inquiétude causé par la maladie subite de ce dernier, ce devait être pour lui un jeu d'enfant que de découvrir où il se trouvait.

3. Aux questions précises sur le moment où il a informé le NKVD de l'hospitalisation de Sedov, Zborowski a d'abord répondu qu'il ne l'avait fait qu'après la mort de ce dernier. Plus tard, devant la sous-commission sénatoriale américaine, il s'est contenté de dire qu'il ne se souvenait plus, oubli invraisemblable sur une telle question. Il est impossible qu'un acte dont la mort de Sedov pouvait, de son propre point de vue, être la sanction, se soit effacé de sa mémoire alors que la mort est survenue si rapidement (même s'il était exact, psychanalytiquement, cet oubli indiquerait encore la culpabilité). Tout incline donc à penser que Zborowski a informé le NKVD à un moment où celui-ci pouvait intervenir dans la clinique. Pour sa part, Lola Dallin n'avait pas de doute: « Je suis sûre, m'écrivit-elle, qu'il a donné l'information immédiatement ».

4. La connaissance de l'adresse de la clinique, voire simplement de son nom, rend secondaire le fait de savoir si Zborowski s'y est rendu

et quand. Jeanne Martin se souvient de l'y avoir rencontré⁵, mais elle ne pouvait évidemment se souvenir avec précision du moment précis de cette rencontre, et Lola Dallin nous a écrit: « Etienne ne vit pas Ljova à l'hôpital, il était très désireux de le voir, mais nous — Ljova et moi-même — remîmes la visite de jour en jour, si bien qu'Etienne s'en formalisa. Finalement, Ljova donna son accord pour qu'il vînt lui rendre visite, un lundi, je crois, mais, à ce moment, Ljova était déjà dans un très mauvais état et Etienne et moi-même restâmes assis dans les escaliers de la réception. C'est là que Jeanne a dû le voir ».

Non seulement cette question est secondaire en fonction de la première, mais, pour un homme aussi soucieux de sa sécurité et insoupçonnable vis-à-vis de l'organisation trotskyste française, il est évident que Zborowski n'aurait pas eu intérêt à se rendre à la clinique avant l'action des agents du N.K.V.D.. Lola Dallin nous a écrit que, cependant, « il se montra profondément blessé quand il apprit par moi, sur la demande de Ljova, qu'il ne pourrait pas voir celui-ci. Il désirait beaucoup rendre visite à Ljova ». Déçu peut-être de n'être pas tenu comme le coup intime?

5. Toutefois, l'élément le plus récent est la révélation, faite par l'inspecteur de la D.S.T. Pierre Levergeois, dans son livre *J'ai choisi la D.S.T. Souvenirs d'un inspecteur*, paru en 1978, que le médecin propriétaire de la clinique où Sedov fut hospitalisé, le Dr Boris Girmounski, était un ancien médecin tchékiste, n'avait quitté l'U.R.S.S. qu'en 1929, avec un passeport régulier et assez d'argent pour acheter comptant la clinique en question pour six millions (de l'époque). Autant dire que Girmounski était un agent stalinien et qu'il n'avait pas besoin de Zborowski pour savoir qu'il « tenait » Léon Sedov, puisqu'on lui avait révélé l'identité du malade en lui demandant le secret. Cette révélation apporte un argument-massue à la thèse de l'assassinat. Sedov était en quelque sorte livré par accident à un homme capable de l'assassiner « médicalement ». De plus, par l'effet du cloisonnement entre agents des services secrets, les chiens qui le traquaient pouvaient même ignorer un tel crime et Orlov lui-même, renseigné de seconde main.

Ce n'est cependant pas sûr, ainsi qu'il ressort de l'enquête menée par les docteurs Jean-Michel Krivine et Marcel Francis Kahn sur le « dossier » de l'affaire. Selon les arguments — très forts — qu'ils avancent, l'incapacité du chirurgien a dispensé d'intervenir les assassins aux aguets.

6. Les « oublis » de Zborowski quant à l'information qu'il fournit au N.K.V.D. touchant l'hospitalisation de Sedov — et qui montrent bien que lui, en tout cas, ne se doutait pas de la possibilité d'une intervention criminelle à l'occasion de l'opération — suscitent un autre soupçon grave. On remarquera en effet qu'il répond nettement n'avoir jamais fourni

5. « Lettres de Jeanne Martin », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 4, p. 6.

aucune information sur Rudolf Klement (parce qu'il n'était pas en liaison avec lui, depuis qu'il s'était attaché à Léon Sedov, alors qu'il avait beaucoup à faire avec lui précédemment) ni sur le voyage de Held⁶; en revanche, il « ne se souvient pas s'il a informé le N.K.V.D. sur le voyage d'Erwin Wolf en Espagne ». Une telle sorte d'oubli a aussi sa valeur d'aveu, puisque, là encore, dès l'annonce de la disparition d'Erwin Wolf, il est invraisemblable qu'il n'ait pas établi un rapport entre elle et l'information qu'il aurait fournie immédiatement avant. A cette époque, Sedov était vivement préoccupé par la révolution espagnole, et l'on comprend que le N.K.V.D. l'était aussi de l'intervention trotskyste dans ce pays. Sedov lui-même projeta de se rendre en Espagne, et Zborowski l'y aurait accompagné...

En conclusion, notons qu'il n'y a pas contradiction entre le fait que Zborowski était un agent de renseignement, donc subalterne, et qu'il était aussi un agent « très important » de par le poste auquel il avait réussi à s'investir.

Après la mort de Sedov, il a, répétons-le, tout fait pour se maintenir au niveau de la direction de la IV^e Internationale et ses affirmations selon lesquelles il n'aurait plus donné de renseignements importants s'éclaircissent en cela que ses demi-aveux ne concernent que des faits dans lesquels il ne pouvait nier sa participation.

Entre les mains du F.B.I., il nia longtemps. Finalement, c'est Sénine qui l'accabla, accumulant les détails sur son activité d'agent, l'obligeant à « casser », d'où son inculpation de parjure. Mais il n'a jamais parlé que sur les points où il était déjà « démasqué » et pour tenter d'atténuer sa responsabilité. Il n'a rien ajouté à ce que l'on savait déjà en partie. Ce qui le prouve, c'est encore son hésitation à répondre à Dallin quand celui-ci lui demande la date de la fin de ses relations avec le N.K.V.D..

La conclusion de Dallin semble bien être la bonne: Zborowski n'a « rompu » avec le N.K.V.D. que parce qu'il a été démasqué: il devenait dès lors inutile. Il n'est pas impossible que son « anti-communisme » date de là, ainsi que son « repentir », voie vers une situation honorable aux Etats-Unis, après une peine de principe.

Après tout, ce criminel n'avait porté de coups qu'à des révolutionnaires. Du point de vue du F.B.I., ce n'était pas si grave.

6. Voir P. Broué, « Quelques proches collaborateurs de Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 1, notamment sur Klement et Held. Sur ce dernier, des éléments très importants sur son sort en U.R.S.S. — où il ne mourut qu'en décembre 1942 — ont été trouvés par R. Prager.

Jean-Michel Krivine
Marcel-Francis Kahn

La mort de Léon Sedov

Léon Sedov, fils et collaborateur le plus proche de Léon Trotsky est mort dans une clinique parisienne le 16 février 1938 des suites d'une opération pour appendicite.

Cette mort est parue suspecte aux yeux de beaucoup pour différentes raisons :

- la mort d'un homme de 32 ans après appendicectomie est très rare,
- depuis plus de deux ans Sedov était traqué par le G.P.U. et plusieurs tentatives d'assassinat ou d'enlèvement avaient été déjouées,
- aux deux procès de Moscou (1936—1937) il était avec son père le principal accusé,
- la clinique chirurgicale était tenue par des Russes blancs donc facilement pénétrée par les services secrets soviétiques,
- surtout les suites opératoires parurent inexplicables : après 4 jours sans problèmes survint une aggravation brutale avec confusion mentale et grand délire que personne ne comprenait,
- enfin, on apprit plus tard qu'Étienne, le secrétaire et ami de Sedov, l'un des rares intimes au courant de l'hospitalisation, était un agent du G.P.U.... de même que Girmounski le directeur de la clinique¹.

Malgré une autopsie et une contre-autopsie concluant à la mort naturelle par péritonite post opératoire, le doute persista. La plupart des auteurs qui parlent de Sedov disent qu'il est mort dans des circonstances mystérieuses, sans doute empoisonné par le G.P.U.

C'était là aussi notre conviction lorsque nous avons lu le bel ouvrage de Gérard Rosenthal *Avocat de Trotsky*². Bien entendu Rosenthal demeure globalement fidèle à la thèse de l'assassinat masqué qui était celle

1. Pierre Levergeois, *J'ai choisi la DST — Souvenirs d'un Inspecteur*, Flammarion, 1978.

2. Gérard Rosenthal, *Avocat de Trotsky*, Robert Laffont, 1975.

de Trotsky mais les détails qu'il est le premier à livrer publiquement ont semé le doute dans notre esprit.

D'abord le nom du chirurgien. Sans vouloir attenter à sa mémoire, il faut dire que, pendant des décades, le Dr Thalheimer a été célèbre dans les salles de garde des hôpitaux parisiens. On lui attribuait généreusement les pires malfaçons opératoires et catastrophes. Notre premier « patron » qui avait été son collègue direct n'appelait-il pas son décapsulateur de bouteilles un « Thalheimer ». Quand on lui en demandait la raison, il répondait laconiquement « ouvre-bière » ! Il avait la réputation d'être un homme affable, travailleur, très cultivé, bon organisateur mais fourvoyé dans la chirurgie.

Lors de son éloge funèbre devant l'Académie de Chirurgie de 10 janvier 1974, le Président de cette docte assemblée, homme courtois et respecté, détailla les nombreuses qualités du défunt.... mais il n'eut pas un seul mot pour souligner les mérites de l'opérateur, son habileté ou ses succès chirurgicaux.

Bien entendu la personnalité du chirurgien ne suffit pas à expliquer la mort d'un opéré. Nous avons donc voulu en savoir plus.

Rosenthal précise que ses dossiers ont été saisis par la Gestapo. Ceux de l'instruction ont également disparu pendant la guerre. Heureusement Gérard Rosenthal avait adressé à Trotsky des photocopies des rapports d'autopsie qui ont pu être consultés lors de l'ouverture des archives de Trotsky à Harvard.

Nous devons à l'obligeance de Pierre Broué d'avoir pu en prendre connaissance.

Pour nous faire une opinion plus précise il nous manque les deux compte-rendus opératoires et la feuille de température.

Néanmoins nous pensons avoir suffisamment d'éléments pour émettre une opinion se rapprochant de la réalité.

Étant donné que les faits ne sont peut-être plus connus de beaucoup de lecteurs nous commencerons par les résumer.

À la mi-janvier 1937, Sedov fut pris d'une violente crise de douleurs abdominales qui se calmèrent en une nuit.

Le médecin appelé diagnostiqua « une légère atteinte d'appendicite » et tout s'arrangea après quelques jours de diète.

Une nouvelle crise plus violente et plus prolongée survint le 8 février. La Doctoresse Tranchenka (ou Trachtenberg) amie de la famille, estima que le transfert dans une clinique s'imposait. Elle choisit la Clinique Mirabeau dans le 16^e arrondissement, dont le directeur était le Dr Girmounski. Elle choisit également le Dr Simkov comme chirurgien. Étienne s'occupa de quérir l'ambulance et Sedov fut admis à 17 heures sous le nom de Martin, ingénieur français.

Le Dr Simkov fit aussitôt appliquer de la glace sur le ventre et hésitant sur le diagnostic demanda l'avis du Dr. Thalheimer « chirurgien

des hôpitaux réputé ». Celui-ci fut d'avis d'opérer immédiatement. L'intervention eut lieu vers 22 heures. Thalheimer opère avec le Dr Simkov en présence de la doctoresse amie et du directeur de la clinique qui donne l'anesthésie.

Ce qu'a trouvé et fait le Dr Thalheimer est assez flou. D'après Rosenthal « l'opération est jugée favorable : une bride intestinale est décelée — l'inflammation de l'appendice est « banale ». D'après les renseignements fournis par Thalheimer aux trois médecins chargés de la contre-autopsie il s'agissait d'une « opération pratiquée pour appendicite aiguë réfractaire au refroidissement avec aggravation ». L'opérateur a retiré un « appendicite enflammé » et sectionné « une bride comprimant la fin de l'iléon avec dilatation au-dessus ». D'après le compte rendu de l'autopsie l'incision iliaque droite avait 11 cm de long ce qui témoigne de difficultés majeures pour retirer l'appendice.

Pendant les quatre jours qui suivirent « la température n'excède pas la normale de plus de quelques dixièmes ». L'état général s'améliore rapidement. Le dimanche 13, Sedov reçoit sa secrétaire et décide de travailler avec Etienne le lendemain.

Et brusquement dans la nuit c'est le drame. D'après sa compagne Jeanne Martin des Pallières « Sedov s'était, paraît-il, brusquement levé, demi-nu, vêtu seulement d'un veston de pyjama, était allé dans une chambre de malade voisine (chambre n° 10 à trois lits) avait mangé l'une des oranges placées dans cette chambre, s'était couché sur l'un des lits de cette chambre qui était libre, puis était ressorti, se promenant dans les couloirs, dans sa chambre n° 15, revenant ensuite dans la chambre n° 10, puis allant pour finir, s'allonger sur le divan de nuit situé dans un office contigu à sa chambre ».

Dans une autre note, la compagne de Sedov précise qu'il avait trouvé « nu et délirant et dans des conditions sur lesquelles la lumière n'a pas été faite, dans une pièce voisine, qu'il aurait, paraît-il, souillée alors d'excréments ».

Le lundi 7, Jeanne Martin arrive à la clinique à midi 45 et apprend que la nuit a été mauvaise. Elle remarque sur la paroi abdominale de l'opéré un large « bleu » de 100 cm² environ et dont le bord le plus rapproché de la cicatrice était de 10 ou 15 cm de celle-ci, la tache s'étendant ensuite en direction de la hanche droite.

Le Dr Thalheimer appelé d'urgence ne comprend rien à la situation. D'après Rosenthal il interroge Jeanne Martin. « Il semble s'être produit un accident post opératoire que je ne m'explique pas. Lui a-t-on administré des barbituriques ? » « Cet homme n'a-t-il jamais manifesté l'intention de se suicider ? » « Il demandera encore si le malade n'est pas accoutumé à l'usage de toxiques dont la privation aurait pu provoquer la crise. Réponse négative ».

L'état général s'aggrave alors que la température devient irrégulière,

passant de 36° à 41°⁵ et que le ballonnement abdominal s'accroît. Malgré le « traitement » (on ignore lequel) la situation empire. Le lendemain Sedov est pris d'étouffements. C'est alors que, bravant les consignes, Etienne avertit Jean Rous (dirigeant de l'organisation trotskyste française) et Gérard Rosenthal. Une consultation est organisée entre le Dr Georges Rosenthal (père de Gérard), les médecins et chirurgiens traitant et le Dr Guttman « éminent spécialiste des voies intestinales ».

Le diagnostic d'occlusion post opératoire est porté et il est décidé de réintervenir rapidement.

Là encore il est difficile de savoir avec précision ce que le Dr Thalheimer a trouvé et ce qu'il a fait. Nous n'avons pas le compte rendu opératoire et les rapports d'autopsie sont peu précis. Néanmoins on peut affirmer que l'opérateur est réintervenu par incision iliaque gauche et qu'une iléostomie a été pratiquée (c'est-à-dire un abouchement à la peau de la partie terminale de l'intestin grêle). L'autopsie retrouve également sur l'iléon « juste au-dessus du coecum, les traces d'un infarctus sur une longueur de près de 11 centimètres ».

Le mercredi 14 février 1938 à l'aube, Sedov perdait conscience. Il mourrait à 11h40.

Nous arrêtons ici la relation des faits dont la connaissance est nécessaire pour comprendre notre argumentation.

Devant le caractère inexplicable de ce décès brutal, à la demande des avocats de Trotsky, une instruction fut ouverte par le Parquet « sur la recherche des causes de la mort de Léon Sedov » ; elle devait comprendre deux autopsies avec examen toxicologique des viscères.

De nombreuses questions ont été posées aux experts et au juge d'instruction. On les trouve dans la note des deux avocats (Gérard Rosenthal et Jean Rous) au Juge d'Instruction et aux experts, dans les notes de Jeanne Martin au Juge d'Instruction et dans les deux longues notes adressées par Trotsky au Juge d'Instruction Pagenel (et publiées dans le livre de Rosenthal).

Elles abordent 4 thèmes qui concernent notre sujet :

1. l'« énigme de la nuit critique » (Trotsky).
2. les silences du Dr Thalheimer.
3. la virtuosité du G.P.U. pour aider la maladie à précipiter la mort ainsi que cela fut révélé « avec une franchise cynique » lors du procès de Moscou Boukharine-Rykov en mars 1938.
4. l'avertissement de Sedov en février 1937 que Staline serait responsable si « un jour la mort le surprenait brusquement » alors qu'il jouissait « d'une excellente santé ».

L'énigme de la nuit critique n'en est plus une. On a beaucoup progressé depuis 1938 dans la connaissance et le traitement des péritonites post opératoires. Les symptômes présentés par Sedov sont typiques de la grave péritonite qui peut survenir quelques jours après une banale appen-

dicectomie et qui a reçu pour cette raison le nom de « syndrome du 5ème jour ». Les premiers cas ont été rapportés par Calvet et Fellus dans un article de la Semaine des Hôpitaux d'Avril 1961 et par Pellerin et Boulard devant l'Académie de chirurgie le 24 mai 1961.

Tous les auteurs insistent sur le fait que les suites immédiates de l'appendicectomie ont toujours été simples, sans fièvre, avec reprise rapide et normale du transit intestinal. Rien ne distingue les premiers jours des appendicectomies qui se compliquent d'un syndrome du 5ème jour, des suites de l'appendicectomie simple et banale. Soudain, alors qu'on envisage la sortie, survient brusquement de la fièvre, des signes de péritonite et d'occlusion. L'état général de l'opéré s'altère rapidement. La réintervention chirurgicale précoce permettra de trouver du pus et des fausses membranes dans la région opérée. La pathogénie en demeure encore discutée.

Pellerin et Boulard terminent ainsi leur communication « puisse-t-elle (la description du syndrome péritonéal du 5ème jour) éventuellement aider la décision thérapeutique de ceux qui se trouveront un jour devant l'une de ces appendicites banales, devenues péritonite un matin du cinquième jour ».

Les péritonites post opératoires sont toujours d'actualité. Elles ont encore fait l'objet d'un rapport au 84^e Congrès français de chirurgie (sept. 1982). On peut y lire que malgré les énormes progrès de la réanimation la mortalité globale de ces péritonites est de 50% (17,3% s'il s'agit d'une péritonite après appendicectomie).

Il est vrai qu'il s'agit d'une complication rare (0,19% des appendicectomies) mais suffisamment dramatique pour que récemment encore l'Académie de chirurgie ait entendu plusieurs communications sur « les appendicectomies meurtrières ».

Cependant comment expliquer le grand délire nocturne de Sedov errant nu dans les couloirs de la Clinique ?

On connaît bien maintenant les manifestations neuropsychiques des péritonites. Pour étayer notre propos nous nous bornerons à reproduire le paragraphe du même rapport au 84^e Congrès français de chirurgie concernant ce problème :

« Chez un opéré récent fébrile, indemne de tares antérieures psychiatriques ou toxiques (éthylisme), la survenue brusque de signes isolés ou associés de psychose aiguë confusionnelle ou délirante, agitation psychomotrice incohérente ou stupeur, alternance d'anxiété ou d'euphorie, obnubilation de la conscience, délire onirique, amnésie de fixation, fabulation, désorientation temporo-spatiale, fausse reconnaissance, reflète 9 fois sur 10 un processus de suppuration intrapéritonéale.

Ces troubles seraient dus à l'anoxie cérébrale ».

Si maintenant on considère le traitement qui a été proposé pour sauver Sedov, il faut bien constater que, s'il correspondait en gros aux

possibilités de l'époque, il était totalement dénué d'efficacité :

- la réanimation fut notoirement insuffisante
- la réintervention fut trop tardive et incomplète.

Grâce au rapport d'expertise toxicologique nous avons la liste « des médicaments délivrés à Sedov pendant son séjour à la Clinique Mira-beau ». Si l'on considère la période d'aggravation qui part du dimanche 13 dans la nuit on peut faire les constatations suivantes :

- rien n'est noté pour la journée critique du 14
- le 15 : 750 cm³ de sérum physiologique et diverses drogues dont on connaît actuellement l'inefficacité (huile camphrée, gouttes d'adrénaline)
- le 16 : 1 litre de sérum physiologique accompagné de spartéine, eucalyptine, ouabaine, prostigmine...

D'après le rapport de police trois transfusions ont également été pratiquées.

Or on sait actuellement que pour réanimer une péritonite (pour ne parler que des drogues connues à l'époque) plusieurs litres de sérum et d'électrolytes quotidiens sont nécessaires sans compter le sang et le plasma. La précocité de la réintervention est également primordiale or il s'est passé près de 48 heures entre la crise nocturne et la 2^e intervention.

L'incision iliaque gauche de 15 cm ne permettait pas d'explorer toute la cavité péritonéale et de tout nettoyer. Ce n'est donc pas étonnant qu'à l'autopsie on ait retrouvé « dans le petit bassin un liquide séro-purulent en assez abondante quantité » avec « une teinte rougeâtre généralisée de tout le tube intestinal » et surtout « dans la région rétro-coecale une large collection purulente ayant la dimension de près de deux paumes de main et qui avait fusé vers le péritoine ».

Il existe une certaine contradiction entre ce que le Docteur Thalheimer a déclaré aux médecins légistes lors des deux autopsies.

La première fois il dit (d'après le rapport du Dr Paul, médecin expert) que la seconde intervention a permis « d'évacuer une collection purulente assez importante ».

La deuxième fois il ne parle plus de collection purulente mais il affirme avoir pratiqué « une fistule du grêle qui donne issue à une grande quantité de liquide intestinal ». Le chirurgien estime que le malade est mort d'« occlusion post opératoire » ce qui même à cette époque est une explication bien courte.

L'iléostomie de décharge ne pouvait qu'aggraver les déséquilibres hydro-électrolytiques de l'opéré dans la mesure où l'on ne savait pas qu'il fallait largement compenser les pertes en eau et en sels (sodium et potassium) massives chez ce type de malades.

En résumé, Sedov est mort d'une complication péritonéale d'une appendicectomie sans d'ailleurs que l'on ait la certitude que l'appendice était très malade.

Les chirurgiens ne disent jamais qu'ils ont retiré un appendice appa-

remment sain et la « bride qui comprimait l'iléon » n'a vraisemblablement aucun rapport avec cette appendicite « banale » et sans aucun doute aucun rôle dans la maladie de Sedov.

Tout ce qui paraissait incompréhensible aux médecins (y compris au Dr Guttman qui était un médecin renommé de l'estomac mais ne connaissait rigoureusement rien aux problèmes des suites opératoires) est limpide pour un chirurgien ou un réanimateur de 1982.

Il en va de même pour la large ecchymose autour de la cicatrice qui avait alarmé Jeanne Martin cinq jours après l'opération et qui permet à un auteur³ (dont le livre est par ailleurs fort sympathique) de se livrer à un véritable délire d'interprétation: « l'ecchymose, remarquée par Jeanne Martin sur l'abdomen de son compagnon, peut indiquer une méthode sophistiquée (sommifère, coup porté près de la cicatrice pour déclencher une hémorragie, administration au réveil d'un excitant pour accélérer l'hémorragie, en association avec un anticoagulant pour éviter qu'elle ne s'arrête). Mais il s'agit là d'une manœuvre bien compliquée dont les risques d'échec sont élevés »...!!

Or cette ecchymose n'est que la traduction souvent retardée d'un hématome de paroi due à un défaut d'hémostase de l'opérateur ou encore aux troubles de la crase sanguine que peut entraîner une péritonite.

Pourquoi le Docteur Thalheimer s'est-il, aux dires de Trotsky, « refusé à donner des explications en invoquant le secret professionnel » ?

Devant cette attitude effectivement incompréhensible pour un profane, Trotsky se livre à une dissection brillante des états d'âme du chirurgien qui lui permet de frôler la vérité. Si tout c'était passé normalement il n'y aurait aucune raison pour qu'il se taise, donc il s'est passé quelque chose d'anormal dans le déroulement de la maladie et dans les causes de la mort de Sedov. Trotsky envisage trois cas :

- ou bien le Dr Thalheimer veut couvrir son propre crime
- ou bien il veut couvrir sa propre négligence
- ou bien il veut couvrir le crime ou la négligence de ses collègues, collaborateurs...

Pour Trotsky il est clair que c'est la troisième hypothèse qui doit être envisagée dans une clinique probablement infiltrée par le G.P.U.

Or le silence de l'« éminent chirurgien » s'explique pour une raison bien plus triviale qui explique d'ailleurs toujours les discours embrouillés de bien des chirurgiens quand un de leurs opérés va mal : le refus d'accepter que son acte opératoire soit à l'origine des complications. Certains craignent des poursuites judiciaires de la part des proches, d'autres ont peur pour leur réputation, la plupart ont beaucoup de mal à se remettre

3. René Dazy *Fusillez ces chiens enragés!... Le génocide des trotskystes* (page 168), Olivier Orban.

en cause et à accepter qu'ils furent maladroits ou négligents ou encore qu'ils n'ont pas eu de chance (car un être vivant n'est pas une machine et un acte opératoire même bien conduit peut se compliquer).

Lors d'une discussion à l'Académie de Chirurgie sur le syndrome du 5^e jour, le Dr Soupault rappelait avec pertinence « le tableau clinique est banal c'est celui d'un péritonisme inquiétant et le chirurgien, principe immuable, doit toujours, lors de suites opératoires troublées, soupçonner avant tout la responsabilité de son opération ».

Ce principe n'était à l'évidence pas celui du Dr Thalheimer qui préféra invoquer d'abord la drogue ou un éventuel suicide...

Cette explication trop simple ne pouvait être retenue par Trotsky qui avait une haute idée des médecins en général et à qui l'on avait vanté les mérites du Dr Thalheimer assistant du plus célèbre chirurgien français de l'époque Antonin Gosset. Il ne pouvait envisager qu'un personnage aussi éminent puisse être motivé par des préoccupations mesquines.

La référence que font au procès du Moscou Trotsky et ses avocats est pour le moins surprenante. Que le G.P.U. dispose de moyens puissants et sophistiqués pour se débarrasser de ses adversaires nul mieux que Trotsky ne le savait mais arguer du réquisitoire et des aveux des accusés pour étayer la démonstration est assez inattendu.

« Lors du procès de Boukharine-Rykov à Moscou en mars de cette année, il fut révélé avec une franchise cynique que l'une des méthodes du G.P.U. était d'aider la maladie à précipiter le moment de la mort. L'ancien chef du G.P.U. Menjinski et l'écrivain Gorky n'étaient plus jeunes. C'étaient des gens malades, leur mort par conséquent, pouvait facilement s'expliquer par des « causes naturelles ». C'est ce qu'avait fait en son temps la conclusion officielle des médecins. Cependant, par le procès de Moscou, l'humanité apprit que les lumières de la médecine russe, sous la direction de l'ancien chef de la police secrète Iagoda, avaient précipité la mort des malades à l'aide de méthodes impossibles ou difficiles à contrôler après coup. Pour la question qui nous intéresse il est presque indifférent de savoir si, dans ces cas concrets, les dépositions des accusés étaient vraies ou fausses. Il suffit de savoir que des méthodes secrètes consistant à empoisonner à infecter, à provoquer des refroidissements et en général à précipiter la mort faisaient officiellement partie de l'arsenal du G.P.U. Sans entrer dans de plus amples détails, je me permets d'attirer votre attention sur le compte rendu sténographique du procès Boukharine-Rykov publié par le Commissariat du Peuple à la Justice de l'U.R.S.S. »

Ce compte rendu est à peu près introuvable en France mais heureusement pour l'Histoire la revue stalinienne *La Nouvelle Critique* dans son numéro de mars 53 consacré à la mort de Staline en a publié de larges extraits (p. 58 à 66) à côté d'articles dont leurs auteurs préféreraient actuellement ne pas les avoir écrits.

Or, c'est justement pour essayer de convaincre les intellectuels français que des médecins bardés de titres universitaires pouvaient assassiner

à petit feu leurs malades que *La Nouvelle Critique* rappelait les procès de Moscou. Dans ce même numéro se trouve le fameux communiqué qui devait provoquer une crise majeure parmi les médecins communistes français :

« Le 18 janvier 1953, la *Pravda* publiait le communiqué suivant : « Il y a un certain temps, les organes de la Sécurité d'Etat ont démasqué un groupe de médecins terroristes qui avaient pour but d'abrégé la vie des militants actifs de l'Union Soviétique. Ce groupe terroriste comprend le professeur Vovsi, le professeur Vinogradov, le professeur M. Kogan, le professeur B. Kogan, le professeur Iegorov, le professeur A. Feldman (oto-rhino), le professeur Etinguer, le professeur A. Grinstein (neurologue) le médecin G. Mayarov. Par les documents, les recherches scientifiques, les conclusions des experts médicaux et par les aveux des inculpés, il est établi que les criminels, ennemis cachés du peuple, ont, par de mauvais traitements, abrégé la vie de leurs malades. L'enquête a établi que les participants du groupe terroriste, profitant de leur situation de médecins et de la pleine confiance des malades, ont détruit consciemment, d'une manière scélérate, la santé de ces derniers, ignoré volontairement les données de l'examen objectif des malades, établi de faux diagnostics ne correspondant nullement au caractère des maladies et, par un traitement contre-indiqué, les ont assassinés. » »

Heureusement pour les professeurs « terroristes » (et juifs pour la plupart) Staline devait décéder peu après (sans leur aide) et le « complot des assassins en blouse blanche » devait être dégonflé. Les médecins avaient avoué à l'instruction tout ce qu'on avait voulu sous la torture. S'il y avait eu procès public ils auraient également avoué comme leurs confrères de 1936.

La référence de Trotsky à la mort de Gorky et de Menjinsky est donc pour le moins ambiguë. Il n'y a actuellement aucune preuve qu'en dehors de l'enpoisonnement (connu depuis l'antiquité et ne nécessitant pas de médecins) le G.P.U. ait jamais pu liquider ses adversaires en les « infectant » ou en « provoquant des refroidissements ».

Les « aveux » de 1938 des Drs Pletnev, Kazakhov, Levine, sont tout simplement ridicules de telle sorte que par moment ils semblent chercher à piéger les juges incompetents et à ouvrir les yeux de leurs collègues à l'étranger.

Ainsi Levine insistant sur le rôle du refroidissement pour affaiblir l'organisme : « Mais moi je tiens pour indubitable que si nous ouvrons ici les fenêtres des deux côtés, demain il manquerait beaucoup de monde » ... ou encore l'« affaiblissement » de Gorky en le poussant à faire des grandes promenades, à couper du bois et à se réchauffer devant un grand feu. Pour ne pas parler de l'estocade finale qui lui fut donnée en le faisant rentrer à Moscou « dans un appartement contaminé par la grippe »...

Sans exclure l'hypothèse qu'en 1936 le G.P.U. disposait de poisons super sophistiqués indiscouvrables par les procédés courants il faut bien reconnaître que s'il mettait des mois et parfois des années à préparer

minutieusement ses liquidations celles-ci étaient exécutées par des procédés d'un classicisme éprouvé : Reiss fut criblé de balles, Klement fut dépecé, les poumistes espagnols furent fusillés, Wolf fut enlevé et disparut, et si des chocolats à la strychnine (poison bien banal) furent préparés pour la famille Poretzki, Trotsky eut le crâne brisé à coups de piolet.

On comprend certes que la mort dramatique de Sedov paraissant incompréhensible avec les connaissances médicales de l'époque on ait soupçonné une action criminelle du G.P.U. qui le suivait à la trace depuis deux ans.

Les découvertes récentes n'ont fait que confirmer la présence du G.P.U. dans l'entourage immédiat de Sedov à la clinique mais médicalement sa mort n'apparaît plus mystérieuse. On pourrait presque dire qu'il s'agit d'un cas clinique exemplaire.

Reste l'avertissement « prophétique » de Sedov :

Le 4 janvier 1937, Léon Sedov avait écrit dans un article intitulé « Accusé, j'accuse » : « Je veux prévenir l'opinion publique que malgré tout ce que j'ai vécu ces derniers temps, je n'ai nullement perdu mon équilibre moral et ma confiance dans la vie, je ne suis donc nullement enclin à me suicider, à disparaître. Si quelque chose m'arrivait, c'est du côté de Staline et non ailleurs qu'il faudrait rechercher la cause ».

Sedov était traqué par le G.P.U., il avait été condamné à mort par contumace aux procès de Moscou, il était légitime qu'il prenne ses précautions et avertisse que son état physique et mental l'incitaient à continuer la lutte et à ne pas capituler (notamment sous forme de suicide). Bien évidemment il ne pouvait pas prévoir une affection mortelle.

Quant à son état de santé on peut douter qu'il fut excellent. Victor Serge nous trace le portrait d'un révolutionnaire énergique mais sur les nerfs : « il menait une vie infernale » ... surmené, sans le sou, anxieux pour son père, il ne vivait que dans ce labyrinthe. Il était complètement cerné, il souffrait de fièvre tous les soirs ». ⁴

Il est possible que la vie du clandestin mangeant et dormant quand il le pouvait ait plus ou moins affaibli la capacité de résistance de son organisme et qu'ainsi Staline ait une responsabilité indirecte dans sa mort. Mais il est maintenant bien connu que la péritonite du 5^e jour peut survenir chez un individu en pleine santé (elle atteint électivement les enfants).

Finalement l'agent du G.P.U. Zborowski (alias Etienne) a probablement dit la vérité lorsqu'il déclara en 1956 à la veuve du Reiss qui essayait de le faire parler sur la mort de Sedov :

« Sa mort fut le jour le plus heureux de ma vie... »

— Comment ? le jour le plus heureux ?

4. Victor Serge *Mémoires* — (chapitre « La défaite de l'Occident » (1936-1941)

— Oui, le jour le plus heureux. Je n'avais plus à l'espionner, à le dénoncer. Mon travail était achevé. Du moins je le croyais⁵ ».

La maladie avait devancé les desseins de Staline.

Nous nous permettons une remarque pour conclure. Pourquoi remettre maintenant en cause la thèse « classique » sur la mort de Sedov alors qu'il est plus que probable que tôt ou tard le G.P.U. serait parvenu à l'assassiner ?

C'est pour nous une question de principe. Depuis des décennies les staliniens et post-staliniens refont l'Histoire selon les impératifs politiques du moment. Il nous paraît simplement salubre de dire ce que nous croyons vrai même si cela n'ajoute rien à nos démonstrations politiques.

Sedov et Trotsky nous sont très chers mais la vérité nous est encore plus chère.

Nous remercions Gérard Rosenthal qui nous a reçus fraternellement lorsque nous sommes allés lui présenter notre article. Nous l'avons légèrement modifié après cette entrevue.

Il nous a demandé de le faire suivre de la mise au point suivante.

Gérard Rosenthal

Mise au point

1. La thèse de la péritonite du cinquième jour est proposée quarante-cinq ans après les faits, personne ne l'avait encore formulée.
 2. Cette éventualité est très rare.
 3. Il est très difficile de discuter de symptômes cliniques quarante-cinq ans plus tard, sans voir le cadavre.
 4. D'autres faits existent qui sont des charges très graves :
 - Sedov avait été condamné à mort par Staline.
 - Sedov a été filé implacablement pendant plusieurs années.
 - La clinique était restée entre les mains d'exilés russes dont le milieu était infesté par le G.P.U.
 - Il s'est avéré que Zborowski a tenu fidèlement au courant le G.P.U. de la présence de Sedov dans la clinique.
- Les assassinats de Reiss et de Trotsky ont montré que les machinations du G.P.U. sont complexes, raffinées et peuvent s'étendre sur plusieurs années.
- Plus que la démonstration scientifique, obligatoirement hasardeuse de Krivine et Kahn, des éclaircissements doivent être apportés par la production, quarante-cinq ans après les faits, des rapports remis à ses chefs (y compris Staline) par Zborowski.

5. Elisabeth Poretski *Les nôtres*, p. 291. Denoël.

L. Yakovlev¹

Léon Sedov²

Au cours de l'été 1934, un de mes amis Boris Nikolaïevsky³, me présenta à Paris à Léon Sedov qui cherchait une dactylo russe. Son père, Léon Trotsky, travaillait à un livre sur Lénine et avait besoin de citations de différents livres. Nous nous sommes rencontrés dans un café boulevard Saint-Michel, Sedov a pris un gros paquet de livres et l'a emporté chez lui.

Pendant pas mal de temps nous nous sommes rencontrés boulevard Saint-Michel, loin de chez moi. Ce n'est que quand j'ai découvert que Sedov vivait dans mon voisinage que je lui ai demandé de rapporter les livres chez moi. Pendant deux mois, j'ai continué à travailler pour lui.

Un jour il me demanda si je pouvais travailler pour son père qui vivait à cette époque pas loin de Paris⁴. J'acceptai, je laissai

1. L. Yakovlev fut, après Paulsen, l'un des pseudonymes de Lilia Ia. Ginzberg (1898-1981), plus connue sous le surnom affectueux de Lola et ses noms de femme, Estrine, puis Dallin. Née dans l'empire tsariste, elle fit des études de droit, devenant avocate, pratiquant quatre langues. Mariée jeune à Samuel Estrine, elle émigra avec lui en Allemagne en 1922 et travailla notamment à Berlin auprès de l'historien Nikolaïevsky. C'est là qu'elle connut Sedov. Elle se réfugia en France en 1933 et c'est là qu'elle devint l'une des principales collaboratrices du fils de Trotsky. Nous regrettons d'avoir commis plusieurs erreurs - dont quelques-unes ont été corrigées dans le N° 10 - concernant sa biographie et en particulier de lui avoir attribué sur le témoignage d'un de ses proches le prénom d'Eliona qu'elle ne porta jamais. Nous remercions ici le professeur Sapir de ses indications utiles.

2. Cet article a été écrit en mai 1975 par Lola qui était devenue Madame David Dallin et vivait à New York. Il lui avait été demandé par les éditions Pathfinder qui projetaient la publication d'un livre d'écrits de Sedov. Il nous a été obligeamment communiqué par George Weissman. Traduit de l'anglais, il est publié ici avec la permission de Pathfinder press.

3. Il s'agit de l'historien menchevique pour lequel Lola travaillait.

4. Cette phrase permet de souligner l'erreur de date commise par Lola depuis le début de son texte. En effet, Trotsky n'a vécu « près de Paris », à Barbizon, qu'entre octobre 1933 et avril 1934.) Il faut donc comprendre que, quand Lola parle de l'été 1934, c'est de l'été 1933 qu'il s'agit. De plus, Lola et Sedov s'étaient déjà rencontrés à Berlin ainsi qu'elle nous l'a confirmé dans une entrevue à New York en février 1980.

mes emplois à temps partiel et pris mes dispositions pour partir quand Sedov me dit tout d'un coup que l'affaire ne se ferait pas. J'étais furieuse et ce n'est que bien plus tard que j'en découvris la véritable raison. Ljova (c'était ainsi qu'on l'appelait d'habitude) avait décidé que je n'étais pas suffisamment sérieuse: je lui avais demandé un jour s'il y avait des cinémas dans le voisinage de la maison de son père.

Peu à peu, nous en vîmes à nous connaître mieux l'un l'autre et une amitié se développa entre nous trois: Ljova, moi et « Etienne ». Etienne était le nom de parti de Mark Zborowski dans le groupe trotskyste français. Ce n'est qu'en 1954 que je découvris qu'il était agent du N.K.V.D.

Tous deux — Etienne et moi — aidions Sedov dans son travail, Etienne travaillait avec Sedov le matin et moi l'après-midi. C'est vraiment étonnant à quel point on peut être aveugle. Quand je demandai à Etienne quels étaient ses moyens d'existence, comment il arrivait à passer toutes ses matinées avec Sedov, il me racontait toutes sortes d'histoires louches et je le croyais. J'étais même préoccupée qu'il n'ait pas suffisamment d'argent et je le payais de ma poche (j'avais à l'époque à Paris un travail bien payé).

Une fois que Sedov était malade, il laissa Etienne ouvrir son courrier et lui lire ses lettres. Entre autres, il y avait une lettre d'un avocat suisse qui demandait à Ljova d'être à Mulhouse, à la frontière suisse, à une certaine date pour discuter avec lui des préparatifs d'un contre-procès en Suisse. Trotsky travaillait dur pour organiser un contre-procès au procès Zinoviev-Kamenev d'août 1936, le premier grand procès-spectacle des vieux-bolcheviks. Aucun pays d'Europe n'autorisa un tel contre-procès. La Tchécoslovaquie refusa, presque tous les cantons de Suisse refusèrent, un seul accepta. L'avocat devait rencontrer Sedov et organisa une rencontre à Mulhouse, puisque Sedov ne pouvait pas quitter la France (sous peine de ne pas pouvoir y revenir).

Etienne indiqua à Sedov le contenu de la lettre mais escamota le passage sur la rencontre de Mulhouse. Quand l'avocat arriva à Mulhouse, Sedov n'y était pas, il fut offensé, refusa de continuer à traiter avec lui à l'avenir et toute l'affaire fut abandonnée.

Quand toute l'affaire se dévoila, Sedov était furieux. Il demanda une explication à Etienne, et celui-ci prétendit qu'il était fatigué par les longues lettres, regardait le début et la fin, et voilà. Ce n'est que plus tard qu'il devint clair pour moi comment cela avait pu se produire: Etienne obéissait aux ordres de ses patrons, le N.K.V.D. Staline ne voulait aucun contre-procès et avait donné l'ordre de les empêcher à tout prix⁵. Là, ce

5. L'explication donnée ici par Lola est plutôt curieuse et relèverait de la reconstruction *a posteriori* si elle ne coïncidait par ailleurs avec les « demi-aveux » de l'agent du G.P.U. Zborowski. C'est en effet au cours de l'enquête sur l'assassinat d'Ignace Reiss en septembre

fut facile.

Beaucoup, beaucoup d'autres choses devinrent claires plus tard, mais il était, hélas, trop tard! Le mystère du vol des archives de Trotsky à Paris en novembre 1936 fut également éclairci en 1954. C'était Etienne qui avait informé le N.K.V.D. que les archives étaient confiées à un institut scientifique à Paris. Selon sa propre version, il fut saisi en découvrant qu'elles avaient été volées. Il se précipita chez son « contact » et se plaignit amèrement: « Qu'avez-vous fait? Pourquoi ne m'avez-vous rien dit? Maintenant on va me soupçonner, il n'y a pas d'autre suspect ». Mais on lui répondit que le N.K.V.D. ne prévient jamais ses agents quand une opération va se dérouler. L'agent pourrait devenir nerveux et trahir par inadvertance le N.K.V.D.

Pour citer un exemple supplémentaire: Etienne fut désigné comme garde du corps de Krivitsky quand il quitta le N.K.V.D. à Paris. Un vrai garde du corps, comme cela fut prouvé plus tard.

Quand Krivitsky décida de rompre, une réunion fut organisée avec la veuve d'Ignace Reiss, un ami de Krivitsky qui avait rompu auparavant et qui avait été tué à Lausanne, en Suisse, le 4 septembre 1937. Mme Reiss ne voulait pas rencontrer Krivitsky, parce qu'elle le considérait comme responsable à sa façon de la mort de son mari. Mais il n'existait pas d'autre moyen de savoir si Krivitsky était sincère dans sa rupture avec le N.K.V.D. et Sedov la persuada finalement de venir à une rencontre dans l'appartement de l'avocat. Ce fut une entrevue très tragique et, comme dit plus tard Sedov, il faudrait un Dostoïevsky pour décrire une telle entrevue.

Au début de l'été 1936, à ma grande surprise, Sedov et Etienne m'annoncèrent qu'ils avaient tous deux décidé d'aller en Espagne. Tous deux paraissaient très enthousiastes. Bien entendu nous n'avions pas à cette époque l'idée qu'Etienne avait ordre de ses patrons d'attirer Sedov en Espagne. A cette époque, la vague des enlèvements et l'extermination des antistaliniens n'étaient pas encore connues. Heureusement, ce plan fut vite abandonné⁶.

Quand le premier procès-spectacle de Moscou commença en août 1936 à Moscou, Ljova et Jeanne, sa femme, étaient à Antibes dans le sud

1937, que l'on découvrit le guet-apens tendu en janvier de la même année, à Mulhouse, à L. Sedov. L'enjeu n'était pas, semble-t-il, le contre-procès, mais Sedov lui-même, que les hommes de main de Staline voulaient enlever. Michel Lequenne discute cette question p. 38. Relevons en outre que l'avocat Strobel, qui refusa finalement de porter la plainte de Trotsky devant la Justice, invoqua, non la défection de Sedov à son rendez-vous, mais des raisons d'opportunité politique, le désir de ne pas « diviser » les antifascistes en attaquant le gouvernement de Staline, etc.

6. L'Italien Nicola Di Bartolomeo, dit Fosco, qui se trouvait à Barcelone, conseilla à Andrés Nin de ne pas accepter que Sedov soit autorisé à s'engager dans les milices du P.O.U.M.

de la France. Et nous découvrièmes plus tard que tout un réseau d'agents du N.K.V.D. avait été envoyé à Antibes pour surveiller Ljova et Jeanne. Le chef de ce groupe du N.K.V.D. était Sergei Efron, un ancien officier blanc, qui était devenu communiste. Parmi ses agents, une jeune femme suisse, Renata Steiner, qui vivait dans le même hôtel que les Sedov. Elle prétendait être si démunie, inexpérimentée et naïve que les Sedov la protégèrent même.

Tous deux — Etienne et moi — nous pensions que Sedov devait revenir tout de suite à Paris. Nous lui avons téléphoné à Antibes et il est revenu tout de suite. Il était assiégé par les journalistes, donnait des interviews, écrivait des articles, et était très actif. Il produisit une grande sensation quand il put prouver que la prétendue rencontre à Copenhague entre lui et l'accusé de Moscou E.S.Holzman (l'un des pierres angulaires sur lesquelles l'accusation avait bâti l'affaire) n'avait jamais eu lieu. Sedov n'était pas à Copenhague où il n'y avait plus d'hôtel Bristol, où ils s'étaient prétendument rencontrés.

Quand Sedov apprit l'exécution des accusés de Moscou, il eut les larmes aux yeux. Etienne me le raconta: il ne pouvait le comprendre, disait-il.

Quand le procès fut terminé, Sedov commença à travailler à son *Livre rouge*. Il voulait donner une analyse détaillée du procès et démontrer avec des faits tous les mensonges sur lesquels était bâti le procès de Moscou. C'était pour lui un dur travail et j'essayais de l'aider de mon mieux. Etienne ne prit pas part à ce travail et je me souviens combien il était en colère. Ce ne fut clair que bien plus tard qu'il était furieux de ne pouvoir rendre compte au N.K.V.D. de l'avancement du *Livre rouge*. Le *Livre rouge* fut d'abord publié dans le *Bulleten Oppositsii* N° 52/53, en octobre 1936, sous le titre « Le procès de Moscou est un procès contre Octobre ». Plus tard on l'appela *Krasnaia Kniga* (Livre rouge) et il fut traduit dans de nombreuses langues.

Après le premier procès, la police française décida de « protéger » Sedov. Un policier le suivait partout et il s'avéra rapidement que la police ne s'intéressait pas à protéger Sedov mais à découvrir ses contacts. Il ne savait comment se débarrasser de ce genre de protection mais finalement y parvint.

Pendant les années où je l'ai connu, la vie de Sedov était épuisante. Il travaillait très dur, sa situation financière était mauvaise. Très souvent il manquait d'argent et il leur fallait vivre sur le salaire plutôt mince de Jeanne, et Trotsky ne pouvait que rarement l'aider. Le temps était loin où on lui avait payé des droits importants pour ses articles et interviews.

Il est intéressant que la seule détente de Ljova ait été les mathématiques supérieures. Il n'avait pu continuer ses études en Sorbonne, mais après une dure journée de travail, quand il était épuisé, il se détendait en résolvant des problèmes mathématiques très complexes.

Il était très attaché à ses parents, mais accusait vivement le coup quand on l'appelait « le fils ». Un jour il me demanda : « Si quelqu'un m'appelle devant vous "le fils", je vous prie de l'arrêter et de lui dire : "vous voulez dire Lev Lvovitch Sedov, il a un nom à lui" ». Il parlait souvent de sa mère avec une tendresse et une douceur particulières. Un jour que nous étions passés à Paris devant un magasin de chaussures, il s'arrêta et dit : « Ma mère porte des chaussures comme celles-là ». C'est vraiment rare qu'un homme se souvienne du type de chaussures que portait sa mère.

Il regardait souvent le portrait de son fils Lulia (une abréviation de Lev; c'était une tradition dans la famille Trotsky que d'appeler Lev les aînés des garçons). Lulia était un très beau jeune garçon et Liova disait tristement : « Ils lui ont certainement appris à me haïr et il ne saura jamais la vérité ».

Bien que cela soit arrivé il y a trente-sept ans, je n'oublierai jamais l'horreur de sa maladie et de sa mort. Le 9 février 1938 il a ressenti une vive douleur dans l'abdomen. Le lendemain c'était pire encore. Supposant qu'il s'agissait d'une appendicite, les médecins décidèrent qu'une opération chirurgicale était immédiatement nécessaire et que Sedov devait être hospitalisé d'urgence. L'hôpital suggéré fut abandonné sur l'insistance de Jeanne qui disait que le médecin était pro-stalinien. On le transporta d'urgence dans l'hôpital le plus proche. Malheureusement il se révéla ensuite que cet hôpital employait du personnel russe⁷ et malheureusement l'ambulance fut appelée par Zborowski : il n'est pas douteux que le N.K.V.D. fut au courant dès la première minute.

Sedov fut inscrit à l'hôpital sous le nom de M. Martin et fut opéré par le professeur Thalheimer. Les trois premiers jours, tout allait bien. Puis les complications commencèrent et son état s'aggrava très vite : il commença à délirer, se sauva de son lit et courut en panique à travers l'hôpital. On convoqua un conseil des meilleurs spécialistes. On décida une nouvelle opération. Du fait de son mauvais état général, on ne pouvait pas l'anesthésier. Sedov était très courageux. Mais il était trop tard.

Il mourut le 16 février 1938, huit jours avant son 32^e anniversaire.

7. Dans la version que Lola nous a donnée de vive voix en 1980, c'était sa belle-sœur, Fanny Trachtenberg, diplômée de médecine en Russie, mais sans droit d'exercer en France, qui examina Ljova et décida de son hospitalisation dans la clinique Mirabeau de la rue Narcisse-Diaz, dont elle savait qu'elle avait du personnel russe, mais qui acceptait d'accueillir ses patients sans la dénoncer pour « exercice illégal » de la médecine.

Documents

Nous présentons ci-dessous de larges extraits des importantes dépositions faites devant la commission sénatoriale des Etats-Unis par Alexandre Orlov concernant Zborowski et par Zborowski lui-même.

Le compte-rendu sténographique de ces dépositions a été reproduit dans plusieurs fascicules des *Hearing before the Subcommittee to investigate the Administration of the Internal Security Act and Other Internal Security Laws of the Committee on the Judiciary United States Senate*, édités par le gouvernement des Etats-Unis.

Déposition d'A. Orlov *

(28 septembre 1955)

[...] J'ai occupé des postes élevés au N.K.V.D., dont celui de chef adjoint du département économique du N.K.V.D., chef des troupes frontières de Transcaucasie, chef du département économique, en qualité de quoi je contrôlais le commerce extérieur de l'Union soviétique avec les autres pays. Mon dernier poste a été celui de conseiller du gouvernement républicain espagnol pendant la guerre civile. [...] J'ai rompu avec le communisme avant d'entrer aux Etats-Unis : j'y suis entré en août 1938. [...] Pendant que j'étais en France, j'ai appris qu'un homme du nom de Mark — son prénom, je ne connaissais pas alors son nom, je viens de découvrir que c'était Zborowski — était un agent secret de Staline en France et qu'il avait été infiltré dans une relation d'étroite amitié avec le fils de Trotsky, Léon Sedov. [...] J'ai été envoyé en Espagne par le Politburo en septembre 1936. Avant ça, disons environ en août, pendant le fameux procès de Moscou de Zinoviev et Kamenev, j'avais appris qu'il y avait un agent secret et de grande valeur en France implanté chez les trotskystes et devenu le plus proche ami du fils de Trotsky, Lev Sedov.

Il était en si haute estime que même Staline était informé à son sujet. Sa valeur, telle que je l'avais comprise à l'époque, venait de ce qu'il serait l'organisateur de l'assassinat de Trotsky ou du fils de Trotsky à tout moment, parce que, du fait de la grande confiance que Trotsky et son fils

* *Hearing...* 87^e congrès, 28 septembre 1955, « Témoignage d'Alexandre Orlov », pp. 1-4.

avaient en lui, ce Mark pourrait toujours recommander des secrétaires à Trotsky, des gardes à Trotsky et aider ainsi à infiltrer un assassin dans la maison de Trotsky au Mexique.

Quand j'appris cela à Moscou, je ne demandai pas son nom, ni son prénom parce que j'ai immédiatement pensé qu'à la prochaine occasion où j'irai à l'étranger, je mettrai Trotsky en garde contre cet espion et je n'ai pas demandé son nom, parce que, si plus tard il était démasqué, il y aurait une enquête sérieuse, peu de gens étaient au courant et il serait facile de situer les quelques-uns qui savaient et pouvaient l'avoir dénoncé. Mais je décidai de tout faire en Espagne et en France, où j'allais souvent, pour découvrir qui il était. Je pensais que ce ne serait pas trop difficile pour moi puisque le résident N.K.V.D. en France était un ami très proche [...].

Un jour que je sortais de l'ambassade avec Alexeiev, il me dit : « J'ai un homme qu'on a implanté à côté du fils de Trotsky, comme son ombre, et si cet homme tombait à cause d'une négligence de ma part, il a dit qu'on me couperait la tête ». Je commençais à être intéressé. J'ai posé une ou deux questions et appris que son prénom était Mark, je n'ai pas demandé son nom. Il travaillait à l'Institut de Boris Nikolaievsky. [...] J'ai aussi appris que cet homme, Mark, écrivait dans le bulletin de l'opposition de Trotsky. Il écrivait sous le nom de plume d'Etienne. [...] Je pense que c'était vers la fin d'août 1937.

Plus tard, j'ai appris qu'en novembre 1936 ou 1937, Mark avait volé les archives de Trotsky à l'Institut de Boris Nikolaievsky.

Il était après Trotsky et tout ce qu'il écrivait et essayait de voler tout ce qu'il pouvait. Trotsky avait divisé ses archives en trois parties dont l'une était déposée chez Boris Nikolaievsky. Je sais exactement comment cela s'est fait. Le monde entier apprit que pendant la nuit quelqu'un avait pénétré par effraction, découpé un trou au chalumeau dans la porte et volé les archives. En réalité tout fut organisé par Mark, par cet homme, Mark, mais pour que les soupçons ne tombent pas sur lui à l'époque de ce vol, Mark n'y a pas participé physiquement.

Au contraire on lui a soigneusement préparé un alibi. Cette même nuit, il était dans l'appartement du fils de Trotsky avec d'autres camarades, buvant en l'honneur de la révolution d'Octobre. C'était le 7 novembre, anniversaire de la révolution d'Octobre. Il avait donné aux agents du N.K.V.D. qui pénétrèrent dans l'Institut le plan et la place exacte où se trouvaient les papiers de Trotsky [...].

Déposition de M. Zborowski* (29 février 1956)

Je suis arrivé aux Etats-Unis en décembre 1941. [...] Je venais de Paris. [...] Directement de Vic-en-Bigorre dans les Pyrénées. [...] J'ai habité Paris depuis 1930 — à diverses reprises. Le plus longtemps, ce fut entre 1934 et 1940, 1940, c'est ça. [...] Je suis né en Russie, à Uman. [...] En 1921, je suis parti en Pologne. [...] J'y suis resté de 1921 à 1928. [...] En 1928, je suis allé à Rouen, en France, pour étudier la médecine. [...] Je suis resté en France de 1928 à 1929, puis je suis parti pour les vacances d'été et je suis revenu : je suis resté un an et demi et je suis revenu en France [...].

M. Morris: Avez-vous été communiste ?

— Je n'ai jamais été communiste.

M. Morris: Etiez-vous communiste quand vous étiez en Pologne ?

— Je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais été membre du parti communiste en Pologne. J'avais des idées communistes.

M. Morris: Etiez-vous membre des jeunesses communistes ?

— Non, mais j'étais membre d'une organisation étudiante qui était dominée par les communistes. [...]

M. Morris: Avez-vous dit un jour à Mme David Dallin que vous étiez communiste en Pologne et que vous aviez été arrêté à cause de vos activités au parti communiste ?

— Je l'ai dit.

M. Morris: Etait-ce vrai ?

— En un sens, c'était vrai. [...] Dans l'été 1929-1930, je travaillais comme comptable dans un syndicat ouvrier et ce syndicat, alors que j'étais étudiant et que j'y travaillais, s'est mis en grève et à un moment, tous ceux qui se trouvaient dans le bureau du syndicat ont été arrêtés et j'ai été arrêté aussi, mais relâché ensuite.

M. Morris: Bien, alors pourquoi avez-vous dit à Mme Dallin que vous aviez été communiste et qu'on vous avait arrêté pour vos activités communistes ?

— Parce que c'était dans l'intérêt de mon travail à cette époque. [...]

M. Morris: Maintenant, avez-vous travaillé pour la police secrète soviétique ?

— Oui monsieur.

M. Morris: Cette police secrète était connue comme la N.K.V.D. ?

— Oui monsieur.

M. Morris: Pouvez-vous nous indiquer de façon détaillée votre premier lien avec le N.K.V.D., le terme que nous utilisons pour désigner la police secrète soviétique ?

** Hearing... 87^e congrès, 2^e session, 29 février 1956, 4^e partie, pp. 77-100.

— Vous voulez que je commence depuis le début ?

M. Morris: Oui monsieur.

— Quand j'étais étudiant en France et que j'habitais Grenoble, travaillant, en tant qu'étudiant, travaillant comme portier dans une pension de famille [...] et c'est là que j'ai rencontré un monsieur, un ami de la propriétaire de la pension à l'époque, et cet homme, qui était d'origine russe, m'a suggéré de demander à être rapatrié en Russie soviétique, sur la base de ma naissance là-bas.

M. Morris: Avec quels papiers travailliez-vous, quels papiers aviez-vous ?

— J'avais le passeport français — ce n'est pas un passeport, la carte d'identité, un papier qu'on donne à tous les étrangers qui vivent dans ce pays. [...] C'était un papier tout à fait légal. [...] J'avais obtenu mes papiers à Paris, au registraire de la Préfecture de police. [...] Je les ai obtenus sur la base des miens, je les ai changés plusieurs fois, je ne sais plus combien, mais j'en avais quand j'étais étudiant, puis j'en ai changé, prouvant mon identité par mon passeport polonais, que j'avais.

M. Morris: N'avez-vous jamais dit à Mme Dallin que vous viviez sous de faux papiers ?

— Je ne crois pas que je lui aie dit que je vivais sous de faux papiers, je lui ai dit, je crois, que je redoutais une enquête de police. J'étais inquiet à cause de mon statut d'étranger et du problème des papiers en général. Je ne pense pas lui avoir dit que je vivais avec de faux papiers, parce que ce n'était pas vrai.

M. Morris: Bien, M. Zborowski, comment les communistes vous ont-ils aidé d'une façon quelconque à sortir de Pologne ?

— J'ai quitté la Pologne tout à fait librement, sans aucune difficulté. [...] Il peut y avoir eu des communistes parmi les gens qui m'ont aidé à sortir, mais je n'en sais rien, je n'ai en tout cas pas eu conscience d'être aidé par les communistes.

M. Morris: Voulez-vous continuer à nous parler de votre premier contact avec la police secrète soviétique ?

— Quand j'étais à Grenoble, quand j'ai rencontré ce Russe, il m'a suggéré de demander mon rapatriement en Russie soviétique sur la base du fait que j'étais né dans ce pays. Je travaillais dur à l'époque, une des raisons de son intérêt, c'est que je travaillais dur à cet endroit, que je pourrais réellement consacrer tout mon temps à étudier autant que je le voudrais, et il me suggéra que, si j'allais en Russie, je pourrais y étudier sans être obligé de travailler aussi dur que là. J'ai accepté cette idée. [...] Je ne savais pas à cette époque qu'il travaillait pour la police politique et il m'amena —

M. Morris: Comment s'appelait-il ?

— Son nom est Afanassiev. [...] Il me suggéra de demander mon rapatriement et me rapporta les formulaires que je devais remplir pour

retourner en Russie soviétique, et je les ai remplis. [...] C'était en 1933. [...] Il m'a dit qu'en retournant à Paris, il les emporterait avec lui et les déposerait à l'ambassade soviétique ou au bureau soviétique qui règle ce genre d'affaires. [...] Et il m'a dit qu'au bout d'un certain temps j'aurais de ses nouvelles, ce sur quoi j'étais sceptique à cause de ma situation, [...] parce que mes parents n'étaient pas bien vus en Russie, parce que c'étaient des gens riches et que c'était la difficulté avec les gens d'ascendance dite bourgeoise. [...] Il passa du temps et il disait — je lui demandais — qu'il n'avait pas de nouvelles d'eux, de l'ambassade soviétique. Je l'ai vu plusieurs fois à Grenoble et il ne m'a jamais donné aucune nouvelle. En... je crois que c'est en 1932, non en 1934, il vint me voir et me dit que si je voulais, je pouvais aller à Paris et que là un homme [...] de l'ambassade ou du consulat, aimerait me parler au sujet de ma demande, et il me proposa d'aller à Paris avec lui, j'y allai et je rencontrai cet homme. [...] Je l'ai rencontré dans un café. [...] Je ne sais pas son nom. J'avais une description, mais lui ne m'a pas présenté, il a dit, Afanassiev: «Cet homme veut parler avec vous». Je ne pense pas qu'il se soit présenté. [...] Je suis allé avec l'autre, Afanassiev. [...] Il m'a présenté. [...] Il a employé un pseudonyme et m'a dit «C'est lui», je pense, mais je n'en suis pas sûr, je crois qu'il a donné un nom russe, je ne sais pas exactement. [...] J'ai revu cet homme plusieurs fois. [...] Je l'appelais par un prénom russe et celui de son père. Vous savez, il s'appelait Ivan Pétrovitch ou Nikolai Ivanovitch, quelque chose comme ça. [...] C'était un homme fort, gris, portant des lunettes. [...]

M. Morris: Quelle a été alors votre conversation ?

— Des questions générales: qui j'étais, ce que je faisais, quels étaient mes projets, où j'étais né — juste des renseignements. [...] Il a dit qu'il allait s'occuper de mon rapatriement et m'a dit qu'il m'informerait par M. Afanassiev. [...] Je suis resté à Paris [...] parce que j'attendais leur réponse, celle de l'ambassade. [...] J'ai été convoqué plusieurs autres fois par cet homme qui me parlait de choses et d'autres. [...] Cet Afanassiev venait et me disait que l'homme de l'ambassade voulait me voir encore [...] et on se rencontrait au café, [...] j'ai oublié son nom, c'était dans le coin de la porte d'Orléans à Paris. [...] Je ne me souviens pas exactement de ce qui s'est passé à la seconde rencontre. mais je sais qu'il est arrivé, à un certain moment, un nouveau développement.

M. Morris: Autant que vous vous souveniez, quand vous suggéra-t-il de travailler pour le N.K.V.D. ?

— Et bien, à notre troisième ou quatrième rencontre, cet homme que j'identifiais par ces deux prénoms russes, je ne sais plus lesquels, m'a dit que si je voulais aller en Union soviétique, je devais prouver ma loyauté, être un citoyen loyal de la Russie soviétique. [...] Il n'a pas posé cela en termes de travail d'enquête ou de force de police. [...]

M. Morris: quelle a été votre première affectation ?

— Il m'a dit que les ennemis de la Russie soviétique étaient les trotskystes et ma mission était de découvrir ce qu'ils faisaient, quelles étaient leurs activités, et j'ai dit à l'homme que je ne savais pas comment m'y prendre, que je ne savais pas comment le faire, et il m'a dit d'aller seulement visiter leur local et voir les gens qui s'y trouvaient. [...] A leur bureau, à Paris, les trotskystes de Paris, il avaient là un bureau, les gens pouvaient venir et lire leurs journaux. [...] J'y suis allé et j'ai vu les journaux, je les ai lus et pendant un temps c'était toute mon activité. [...] Il y avait là un certain nombre de trotskystes. [...] Un homme nommé Naville. [...] Un homme nommé Molinier. [...] Un homme nommé Rosenthal. [...] M. Sedov n'était pas là [...].

M. Morris: Et vous rendiez compte de ce que vous appreniez? [...] A qui rendiez-vous compte?

— Au commencement, je rendais compte au premier que j'avais rencontré, le vieux, l'homme assez fort. [...] Je lui disais oralement ce que je — ce qui se passait. [...] Il me disait: «Revenez dans deux semaines», par exemple «à trois heures et on se verra». Les rendez-vous étaient toujours dans les cafés. [...] Puis cet homme m'en présenta un autre, grand sombre, le visage pâle, les yeux noirs [...] Je l'appelais par une sorte de patronyme russe. [...] Je l'ai rencontré peut-être cinq, six, sept fois, je ne me souviens pas exactement. [...] Je ne l'ai jamais appelé au téléphone. J'avais la possibilité de l'appeler si nécessaire. [...] Je devais demander un Arménien — quelque chose comme Barmidjan. [...]

M. Morris: Et ce troisième homme, celui qui avait un nom arménien, son numéro de téléphone, c'était à l'ambassade russe?

— Oui monsieur.

M. Morris: C'était le numéro du N.K.V.D. à l'ambassade?

— J'ignore si c'était celui du N.K.V.D., c'était le numéro officiel de l'ambassade et je devais demander cet homme. [...] Chaque fois que nous nous séparions, avec le premier, le second et le troisième, nous prenions un lieu de rendez-vous dans un café [...].

M. Morris: Après ces renseignements sur les trotskystes français, quelle a été votre seconde affectation?

— J'avais à prendre contact, à entrer en contact avec Sedov.

M. Morris: Quand l'avez-vous rencontré la première fois?

— Je crois que c'était en 1935. Je l'ai rencontré, si je ne me trompe pas, à la Sorbonne, dans le hall de l'université de Paris. [...] Je lui ai été présenté par sa femme. [...] Je l'avais rencontrée dans l'organisation trotskyste de Paris [...].

Le Président: Savez-vous que Staline était personnellement informé de votre infiltration dans l'organisation de Trotsky?

— Je savais que Staline était informé...

Le Président: En cela, vous étiez l'un des hommes les plus importants, n'est-ce pas?

— Je ne le pense pas.

Le Président: Vous saviez que Staline vous considérait comme un homme important?

— Je ne le savais pas.

Le Président: On vous avait assigné une mission très importante, n'est-ce pas, qui avait à voir avec l'assassinat?

— Je ne sais pas ce qu'elle avait à voir avec l'assassinat. Ma mission était de découvrir les relations de Sedov avec le mouvement hitlérien, c'est ce qu'ils m'avaient dit, que Trotsky complotait avec les Allemands contre l'Union soviétique et c'était ça ma mission. [...] On ne m'avait pas donné mission de l'assassiner — on ne m'a jamais donné aucune mission de ce genre.

Le Président: On vous donna mission de l'attirer dans un endroit où les agents soviétiques pourraient l'assassiner, n'est-ce pas?

— Bien plus tard, on m'a confié semblable mission [...] et je ne l'ai pas exécutée.

Sénateur Walker: M. Zborowski, vous reconnaissez qu'on vous a donné mission d'attirer Trotsky dans un endroit où il trouverait la mort...

M. Morris: Pas Trotsky; Sedov [...]

— Puis-je indiquer, Monsieur le Sénateur, que je n'ai jamais reçu mission d'attirer Sedov dans un endroit où on devait l'assassiner. A ce moment-là l'idée était, on m'a dit que l'idée était de l'attirer dans un endroit où nous serions tous les deux enlevés et emmenés en Russie soviétique; c'est l'idée qu'on m'a expliquée. [...] C'était une mission qui était contraire à mes convictions du moment. [...] A l'époque où on me l'a confiée, je n'exécutais plus les ordres; je jouais à cette époque un rôle anti-soviétique. [...] Sans le leur dire, bien sûr, depuis déjà pas mal de temps, je sabotais leurs ordres. [...] Ma mission était de rendre compte des déplacements des trotskystes, de Sedov, ou de leur procurer des documents importants pour le N.K.V.D., et c'est exactement ce que je ne faisais pas. [...] Je leur donnais des informations si déformées, si modifiées, si tardives qu'ils ne pouvaient pas les utiliser. [...] A partir de 1937, après le premier procès, j'ai entièrement changé d'attitude vis-à-vis de la N.K.V.D., des staliniens, de la politique stalinienne et, depuis ce temps, m'étant convaincu que tous les procès étaient des faux, que Sedov ne complotait nullement contre Staline, j'ai entièrement changé d'attitude vis-à-vis de la politique stalinienne et depuis lors j'ai commencé à mal exécuter mes ordres [...].

M. Morris: Avez-vous rendu compte au N.K.V.D. de l'arrivée des archives Trotsky à l'institut Nikolaïevsky? [...]

— Oui monsieur. [...] J'en ai rendu compte à l'homme avec qui j'étais en contact alors. [...] Je crois qu'il était d'origine géorgienne. Un petit visage sombre, un homme de petite taille.

M. Morris: Combien de temps après votre rapport ces archives

ont-elles été volées ?

— Je ne m'en souviens plus.

M. Morris: Ont-elles été volées la nuit du 7 novembre ?

— Peut-être. Je ne sais plus quand il les a apportées, je sais qu'on m'a dit...

M. Morris: Vous souvenez-vous où vous étiez quand ces archives ont été volées ?

— Autant que je me souviens, j'étais chez moi.

M. Morris: Monsieur le Président, nous avons reçu une information selon laquelle ce témoin a rendu compte de l'arrivée des archives de Trotsky à l'institut Nikolaïevsky et qu'il s'est ensuite assuré un alibi en allant à un meeting de commémoration de la révolution d'Octobre, le 7 novembre. Vous vous en souvenez ?

— Non monsieur. Je ne m'en souviens pas. Il y a vingt ans de cela et je n'ai pas eu d'alibi à mettre sur pied...

Le Président: Vous souvenez-vous de ce qu'était votre alibi ?

— Ce n'était pas un alibi, monsieur.

Le Président: Voyons, vous saviez bien qu'on allait les voler ?

— Non monsieur

Le Président: Allons, nous savons que vous le saviez; nous avons des informations de... [...] d'hommes qui avaient un rang élevé dans l'espionnage soviétique [...] Vous êtes sous serment maintenant.

— C'est exact et je répète sous serment que j'ignorais qu'on allait voler ces dossiers et que je n'ai préparé aucun alibi parce que j'ignorais qu'on allait les voler cette nuit-là, et, troisièmement, ces dossiers dont je savais quelque chose, n'étaient pas les plus importants; les dossiers vraiment importants avaient été envoyés par moi et par quelqu'un d'autre — Mme Dallin, je crois — à Trotsky... [...]

M. Morris: Peut-être que d'autres dossiers étaient considérés par vous comme plus importants, mais nous parlions du fait que certains dossiers ont été déposés à l'institut. [...] Et vous en avez rendu compte et ils ont été volés ?

— Eh bien, je ne me souviens pas d'avoir rendu compte le jour même, mais je sais que j'ai parlé de l'arrivée de ces dossiers à l'institut Nikolaïevsky. Je sais qu'ils ont été volés plus tard. Je n'ai pas participé à ce vol et je n'ai rien su de sa préparation.

M. Morris: Avez-vous protesté auprès du N.K.V.D. ?

— Oui monsieur.

M. Morris: Ils n'auraient pas dû voler ces dossiers parce qu'ils vous dénonçaient presque puisque deux personnes seulement étaient au courant ?

— Exactement, monsieur et ceci prouve que j'ai raison, j'étais tout à fait furieux que ces dossiers soient volés dans ces archives parce que deux personnes seulement étaient au courant et le fait qu'ils aient été volés me

plaçait dans une situation précaire.

M. Morris: Auprès de qui avez-vous protesté ? [...] Qu'a-t-il dit ?

— Il a éclaté de rire et a dit que ce n'était rien, rien ne vous arrivera, ils ne font pas ça.

M. Morris: Avez-vous continué à faire des rapports au sujet de Sedov, de ses activités, au N.K.V.D. ?

— Oui.

M. Morris: Vous souvenez-vous de sa mort ? [...] Avez-vous appelé une ambulance ? [...]

— Je m'en souviens pas, mais j'ai pu le faire. J'étais très ému, je ne me souviens pas d'avoir appelé une ambulance. Je pense pourtant — je n'en suis pas sûr du tout — que c'est moi qui ai trouvé le moyen de le faire transporter, je n'en suis pas sûr, mais il se peut que ce soit moi qui ai appelé l'ambulance. [...] Je ne me souviens pas du nom de cet hôpital. [...] Après un moment, je me suis rendu compte qu'il était dirigé par des Russes blancs.

M. Morris: Avez-vous rendu compte au N.K.V.D. qu'il était à l'hôpital ?

— J'ai rapporté qu'il était à l'hôpital.

M. Morris: Et avez-vous indiqué le nom de l'hôpital ?

— Probablement.

M. Morris: Et vous avez rendu visite à cet hôpital ?

— Oui monsieur

M. Morris: Et vous avez rendu compte de votre visite à l'hôpital au N.K.V.D. ?

— Et bien ça, je ne m'en souviens pas, si j'ai rendu compte de ma visite à l'hôpital, je ne m'en souviens pas, c'est possible, mais je ne m'en souviens pas. Je me souviens avoir informé de la mort de Sedov dans cet hôpital-là.

M. Morris: Car Sedov est mort, n'est-ce pas ?

— Oui, il est mort.

M. Morris: N'y avait-il pas des circonstances mystérieuses ?

— Il y en avait, il y en avait — il y avait la supposition qu'il y avait des circonstances mystérieuses, mais, autant que je sache, selon l'autopsie, il est mort de péritonite. [...] C'était une mort tout à fait normale. [...]

M. Morris: Avez-vous également rendu compte au N.K.V.D. des déplacements d'Ignaz Reiss ?

— Je ne savais rien des déplacements d'Ignaz Reiss.

M. Morris: Sedov avait-il un rendez-vous prévu à Reims avec Reiss ?

— Je ne pense pas que Sedov ait jamais eu à faire quitter Reims par Reiss. Je sais que Sedov avait un rendez-vous avec un avocat de Suisse.

M. Morris: Un avocat de Suisse ?

— Je pense, mais je ne crois pas qu'il ait rencontré Reiss à Reims.

M. Morris: Où a eu lieu cette rencontre où il devait rencontrer un avocat de Suisse?

— Je crois que c'était à Reims¹ [...]

M. Morris: Qui devait être là?

— Je pense que Sedov devait y être. Je ne sais rien des déplacements de Reiss.

M. Morris: Avez-vous informé le N.K.V.D. que Sedov devait rencontrer quelqu'un à Reims le lendemain?

— Non, autant que je me souviens, je n'ai rien de dit de tel au N.K.V.D.

M. Morris: Savez-vous que, quand Reiss fut assassiné, il avait déjà acheté son billet pour Reims?

— Je ne savais pas; je n'ai rien su d'un projet de rencontre. Je pense qu'il y avait une rencontre avec Sedov quelque part, je pense que c'était arrangé et j'ai empêché Sedov d'y aller parce que j'avais peur que ce soit un piège pour lui et j'ai oublié de lire une phrase dans une lettre, j'ai sauté le passage en lisant la lettre, je peux me tromper, c'est ce que je pense.²

M. Morris: Vous souvenez-vous d'une réunion du mouvement de l'Internationale des trotskystes à Paris?

— Oui monsieur.

M. Morris: Avez-vous reçu une mission pour cette réunion³?

— Sedov m'avait chargé d'attendre les gens et de les mener au lieu de la réunion. [...] J'en ai rencontré quelques-uns dans le métro.

M. Morris: Avez-vous informé le N.K.V.D. de l'arrivée de ces gens?

— Non, parce que je l'ai informé de la réunion après sa tenue.

M. Morris: Et vous témoignez que vous n'avez pas informé le N.K.V.D. avant la fin de cette réunion? Ni que ces gens étaient arrivés?

M. Morris: Receviez-vous de l'argent? [...]

— J'ai pu recevoir des sommes comme 500 francs, de 200 à 500 francs, quelque chose comme ça, je ne me souviens pas exactement combien j'ai eu, j'essayais d'éviter de recevoir de l'argent de ces gens-là [...].

1. Il est évident que Zborowski entretient ici une confusion entre Mulhouse où Sedov devait rencontrer en 1936 un avocat de Bâle, et Reims, où il devait rencontrer l'année suivante Ignace Reiss. On comprend l'intérêt de Zborowski à brouiller les pistes. Peut-on croire à ce point ignorants les commissaires du Sénat?

2. Voir ci-dessus, pp. 5 et 38. Il est évident qu'à cette date, informé de ce qu'avait été le sort des agents provocateurs impliqués dans le procès de Zinoviev et autres, Zborowski n'était pas très chaud pour une entreprise qui cherchait à enlever et conduire en U.R.S.S. non seulement Sedov, mais lui-même.

3. Il s'agit de la conférence dite «de Genève» qui s'était tenue à Paris, à la salle Pleyel, à la fin de 1936. Lors de la conférence dite «de Lausanne» le 5 septembre 1938, qui se tint chez Alfred Rosmer à Périgny, Pierre Naville avait obtenu que Zborowski ne fût informé d'aucune des dispositions matérielles et ce dernier avait été conduit directement au lieu de la conférence sans avoir été prévenu et sans avoir pu prévenir qui que ce soit.

M. Morris: Nierez-vous formellement que vous receviez régulièrement 4000 francs par mois régulièrement du N.K.V.D. pour vos activités?

— Je le nie parce que —

M. Morris: Dites-nous comment vous êtes venu aux Etats-Unis.

— Je suis venu aux Etats-Unis avec un visa d'immigrant [...] en 1941. [...] J'avais rompu avec le N.K.V.D. en 1938 et, depuis 1938, je n'étais plus agent du N.K.V.D. [...]

M. Morris: Quand le F.B.I. a découvert que vous aviez été agent du N.K.V.D., fin 1954, on vous a interrogé et vous avez nié, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas nié précisément, je leur ai dit mes activités avec les trotskystes, mais je n'ai pas dit ouvertement que j'étais un agent du N.K.V.D. [...] Par la suite j'ai coopéré à fond avec le F.B.I. et je leur ai tout dit de mes activités depuis le début jusqu'à mon ultime refus de coopérer avec les agents du N.K.V.D. [...]

Deuxième déposition de Zborowski*

(2 mars 1956)

M. Morris: M. Zborowski, voudriez-vous dire la dernière fois que vous avez informé le N.K.V.D. au sujet d'une des personnes sur lesquelles nous vous avons interrogé jusqu'à présent, Sedov, M. Barmine, M. Krivitsky?

— [...] L'information la plus importante, dans mon souvenir, c'est la mort de Sedov qui s'est produite en 1937⁴. [...] J'ai informé le N.K.V.D. de la mort de Sedov. [...] Après la mort de Sedov, je n'ai vu que très rarement les gens du N.K.V.D. Finalement, après 1938, je ne les ai plus vus [...].

M. Morris: Quand avez-vous su pour la première fois que quelqu'un d'autre que vous connaissait ces détails sur votre passé?

— Je crois que j'ai vu Mme Elsa Bernaut. Ja l'ai vue, je crois, à l'été 1954 et elle m'a dit qu'on me soupçonnait d'être un agent du N.K.V.D., en fait de très lourds soupçons [...] que j'avais été en France un agent du N.K.V.D. Elle m'a demandé si c'était vrai et j'ai dit non. [...] Elle ne m'a pas donné sa source d'information, mais m'a dit que Mme Dallin le savait aussi [...].

M. Morris: Quand avez-vous entendu ensuite l'accusation ou la supposition que vous aviez été agent du N.K.V.D.?

— La première fois, c'est quand j'ai rencontré Mme Bernaut. [...] Ensuite, j'ai reçu un appel du F.B.I. [...]

*Hearing 87^e congrès, 2^e session, 2 mars 1956, 4^e partie, pp. 103-104 et 113

4. Cette erreur, évidente, est-elle volontaire? Vraisemblablement. La thèse de Zborowski est qu'il a rompu avec le N.K.V.D. en 1938. En faisant mourir Sedov un an plus tôt, il permet de réduire d'une année sa participation à l'activité du N.K.V.D. Pourquoi se gêner devant des «commissaires» si peu curieux ou si bienveillants?

ECRITS DE LEON SEDOV

(1930-1937)

(Première partie)

Désireux de donner la parole à Léon Sedov lui-même dans ce numéro spécial qui lui est consacré, nous avons divisé en deux parties ceux de ses écrits que nous avons décidé de remettre à la disposition du lecteur. Une première partie dans laquelle un seul article concerne les procès de Moscou de manière générale et qui comporte des textes couvrant la période de son activité en exil, est reproduite dans le présent numéro. D'autres textes, traitant des deux premiers procès de Moscou, du procès de Novosibirsk et de celui des communistes géorgiens feront suite dans le numéro 14 au célèbre Livre rouge sur le Procès de Moscou.

Dans le choix pour le présent numéro, nous nous sommes efforcés de donner une idée de la diversité et du champ d'intérêt couvert par Sedov. L'article de polémique contre Vorochilov (« Staline et l'Armée rouge ») est un article d'historien, connaissant parfaitement les archives de l'ancien commissaire du peuple à la Guerre et les utilisant à bon escient. L'article sur la persécution de l'Opposition qui date, comme le premier, de 1930, est tout entier construit au contraire sur la correspondance venue d'U.R.S.S. en Europe, les cartes postales envoyées des lieux de déportations, les correspondances écrites au crin sur des feuilles de papier format cigarette qui passent la frontière cousues dans une doublure. L'article sur l'assassinat de Kirov, c'est la politique à chaud, l'analyse de l'événement au jour le jour. Nous l'avons fait suivre de l'étude sur le mouvement Stakhanov, première description honnête sans aucun doute, en même temps que tentative d'explication d'un phénomène que l'auteur ne connaît qu'à travers la presse de l'U.R.S.S. — mais il la connaît bien. La polémique de Sedov contre Gabriel Péri, dans Marianne, qu'il dut rédiger en moins de quarante-huit heures, révèle, sur un sujet dont il n'ignorait aucun aspect, des qualités de polémiste. Enfin, son analyse des « défections » à propos de Barmine et de Krivitsky n'a été égalée par personne à son époque.

Nous souhaitons qu'il soit un jour possible de publier la correspondance de Sedov.

I.L.T.

« Staline et l'Armée rouge » ou Comment on écrit l'histoire*

Sous le titre « Staline et l'Armée rouge », la *Pravda* a publié un article d'anniversaire de Vorochilov¹ dont le but avoué est de « rafraîchir les souvenirs des camarades » sur le passé. L'article a été reproduit en brochure, diffusée à cent mille exemplaires. Il vaut la peine d'examiner un peu en détail ce chef d'œuvre de création littéraire. Il établit un record pour la quantité de fictions et d'inexactitudes qu'il contient, même par rapport aux articles de tous les Iaroslavsky². On peut dire sans exagération que cet article ne contient pas une ligne de vraie — *pas même une seule*. Nous allons nous efforcer aussi brièvement que possible de rétablir la vérité en citant les faits réels et les documents authentiques, dont certains n'ont jamais été publiés (nous avons utilisé une partie des archives du camarade Trotsky).

Dans son autobiographie, le camarade Trotsky a traité avec beaucoup de détails l'histoire et les origines de l'« opposition de Tsaritsyne »³. L'une de ses racines était dans une haine de paysans — et pas de prolétaires — contre les *spetzy*, une haine qui n'empêchait nullement chaque Tsaritsynien d'avoir à portée de la main « son propre *spetz*, mais à un

* *Bulleten Oppositsii* n° 12/13, juin/juillet 1930, pp. 36-44. Signé N. Markine. Traduit du russe.

1. Klementi E. *Vorochilov* (1881-1969), métallo, vieux-bolchevik lié à Staline pendant la guerre civile, était devenu commissaire du peuple à la Guerre en 1925. Son incapacité et son ignorance étaient connues: il exerça cependant le commandement suprême jusqu'aux premières semaines de l'invasion allemande en 1941.

2. Minei I. Gubelman, dit Emelian *Iaroslavsky* (1878-1943) ouvrier d'origine et vieux-bolchevik, était devenu sous Staline le responsable de la lutte « idéologique » contre l'Opposition de gauche et le responsable direct de la falsification de l'histoire révolutionnaire.

3. Chefs et commissaires de l'Armée rouge devant la ville de Tsaritsyne (Stalingrad) pendant la guerre civile, les Staline et Vorochilov, animèrent une opposition contre la politique militaire de Trotsky, notamment l'emploi de spécialistes (*spetzy*) c'est-à-dire d'officiers de carrière.

grade inférieur ». Les télégrammes de Staline cités par Vorochilov illuminent parfaitement cette « spetzophobie » des Tsaritsyniens et de leur « idéologue » Staline. Après le VIII^e congrès du parti (mars 1919), la question des *spetzy* était en principe réglée. Dix ans après, nous apprenons « officiellement », avec l'aide de Vorochilov, que Staline faisait partie de ces éléments qui ne parvinrent à comprendre la question des spécialistes militaires qu'après un temps et au prix de difficultés considérables. Ces éléments tenaient pour la manifestation suprême du révolutionnarisme le « stupide mépris pour les spécialistes militaires » (Trotsky). Vorochilov, qui en est resté aujourd'hui au niveau de Tsaritsyne, au lieu de chercher à mieux dissimuler les défaillances mentales de Staline en 1919, nous fournit des exemplaires de ce « mépris stupide » :

« Si nos « spécialistes » (bottiers) militaires n'avaient pas été en train de dormir et de traîner, la ligne n'aurait pas été enfoncée ; et si elle est rétablie, ce ne sera pas grâce à la noblesse militaire, mais malgré elle ».

Et encore bien d'autres, dans le même esprit de mépris global et d'insulte médiocre. Là réside toute leur sagesse. Ces télégrammes — aujourd'hui — à la lumière de l'expérience de la guerre civile, compromettent leur auteur à ce point que nous nous bornerons à les confronter aux remarques faites par le camarade Trotsky sur un autre sujet, mais qui s'appliquent ici directement :

« ... C'est là le pire type de commandants. Ils restent ignorants, mais ils refusent toujours d'apprendre. Pour leurs échecs — et comment remporteraient-ils des succès ? — ils cherchent toujours des explications dans la trahison de quelqu'un... Cramponnés avec ténacité à leurs postes, ils réagissent haineusement à la seule mention de la science militaire. Pour eux, cette dernière est synonyme de trahison » (L. Trotsky, *Comment la révolution s'est armée*, vol. I, pp. 172 sq).

Plus loin dans le cours de son article, Vorochilov, avec une approbation non déguisée, presque en extase, cite ce qui suit du transfuge Garde-blanc Nossovitch⁴ :

« Ce qui caractérisait en particulier cette coupure, était l'attitude prise par Staline à l'égard des télégrammes comportant des instructions du centre. Quand Trotsky, inquiet des difficultés dans les régions qu'il avait organisées avec tant de difficultés, envoyait un télégramme soulignant la nécessité de laisser Etat-major et Commissariat dans l'état où ils étaient et de leur donner la possibilité de fonctionner, Staline portait sur le télégramme cette note catégorique et significative : « Ne pas en tenir compte ». Ainsi il ne fut pas tenu compte du télégramme et tout l'état-major de l'artillerie, avec une partie de l'état-major, resta assis dans une barque à Tsaritsyne ».

4. Leonid L. *Nossovitch* était un ancien officier tsariste, commandant d'un régiment de la Garde qui avait été nommé chef d'état-major du front de Tsaritsyne dans l'Armée rouge et passa aux Blancs en novembre 1918.

Vorochilov met sa signature après ces mots; il les adopte. Nous devons avouer que jusqu'à présent il ne nous était jamais venu à l'esprit d'accorder quelque crédit à Nossovitch. Mais il nous faut accepter les paroles des deux, Vorochilov comme Nossovitch. « Ce qui caractérisait en particulier » l'attitude de Staline vis-à-vis des télégrammes et des instructions du centre, c'était « ne pas en tenir compte ». Le pire ennemi de Staline ne lui aurait pas fait plus de mal que Vorochilov en apposant le sceau de son approbation à cette caractérisation du Garde-blanc Nossovitch.

Il n'est pas difficile de juger quelle sorte de discipline prévalait dans la 10^e Armée dans ces conditions. Les ordres du Conseil militaire révolutionnaire étaient violés de manière délibérée et avec ostentation. La « décision » de Staline était partie de ce que savait couramment un Nossovitch, l'armée elle-même, tandis que seul le centre était gardé dans l'ignorance. Remarquez, messieurs, qu'il y a ici un exemple de la façon de se couvrir. Si les instructions du centre n'étaient pas justes du point de vue des conditions locales, il y avait toujours la possibilité de les révoquer ou de les faire changer par les canaux normaux. Le conseil militaire maintenait une discipline pratique, mais pas obséquieuse. Spécialement caractéristique de Staline, cette façon de ne pas exécuter les ordres, sans que le conseil militaire soit informé, dans son dos, et avec une manifestation particulière d'« indépendance ». On doit bien reconnaître que si un cinquième ou même un dixième des chefs de l'armée avaient manifesté ce genre de « traits caractéristiques » de Staline, l'Armée rouge n'aurait pas remporté ses victoires et la révolution aurait été écrasée. Et c'est précisément à cause de ce « trait caractéristique » et pour aucune autre raison, que Staline d'abord et Vorochilov ensuite furent écartés de Tsaritsyne par décision du bureau politique.

L'indiscipline et la déloyauté de Staline parurent également évidentes dans ses rapports directs avec le conseil militaire lui-même. Il était évidemment impossible dans ce cas de répondre « Je n'en tiens pas compte », mais il existait d'autres méthodes d'exprimer ce fameux « trait caractéristique ». Nous allons donner quelques exemples et la position de Lénine à leur égard. En transmettant à Trotsky l'un des télégrammes de Staline (n° 02583, 29 mai 1920), Lénine qui connaissait parfaitement la déloyauté de Staline, ajouta de sa main la note suivante :

« Camarade Trotsky, si vous n'avez pas reçu ce télégramme, ainsi que tous les télégrammes décodés au secrétariat du vice-président, alors vous devez immédiatement envoyer à Staline le télégramme codé suivant avec ma signature : « Envoyez toutes dépêches militaires à Trotsky aussi, autrement dangereux retards. Lénine. » (C'est Lénine qui souligne. Le secrétariat du vice-président est une référence à Skliansky, suppléant de Trotsky au conseil militaire) ».

Le nœud de la question est clair et se passe de commentaires.

Autre exemple. Transmettant (au cours d'une session) un télégramme

de Staline — n° 4620, 4 juin 1920 — à Trotsky, Vladimir Illitch ajoutait la note suivante :

« Camarade Trotsky, il faut garder le contact avec le commandant en chef et exiger ses conclusions. Après avoir reçu leur opinion, envoyez-moi vos propres conclusions à la session du conseil de défense. Nous parlerons (si ce n'est pas trop tard) au téléphone » (La note est de la main de Lénine).

« Je ne comprends pas ce système : pourquoi Egorev (commandant du front sud) ne rend-il pas compte directement au commandant en chef comme il en avait reçu l'ordre — cette ronde perturbe toute stabilité des communications » (La note est écrite de la main de Trotsky).

« Quelque caprice par là, sans doute », répond Lénine toujours sur la même note.

En conclusion de ses souvenirs de Tsaritsyne, Vorochilov écrit : « Staline travaillait avec une énergie colossale ». Mais il passe sous silence l'objectif en vue duquel toute cette énergie était dépensée — et aussi la fin de l'épopée de Tsaritsyne — qui eut ses séquelles en Ukraine. La raison de ce silence peut être facilement tirée des documents que nous reproduisons ci-dessous :

Télégramme

« Moscou. Au président du C.E.C. des soviets; copie, Moscou; à Lénine, président du conseil des commissaires du peuple. De Tambov.

J'insiste catégoriquement sur le rappel de Staline. Front Tsaritsyne sur mauvaise pente en dépit d'abondance de troupes. Vorochilov qualifié pour commander un régiment, mais pas une armée de cinquante mille. Néanmoins, je le laisserai au commandement de la 10^e armée de Tsaritsyne à condition d'obéissance à Sytine, commandant de l'Armée du Sud. Les Tsaritsyniens jusqu'à maintenant n'ont même pas transmis à Kozlov des comptes rendus d'opérations. Je leur avais ordonné d'envoyer deux fois par jour rapports sur opérations et reconnaissances. Si ce n'est pas fait demain, je traduirai Vorochilov et Minine devant un tribunal et annoncerai que c'est un ordre de l'Armée. Si Staline et Minine restent à Tsaritsyne, conformément au règlement du conseil militaire, ils n'y ont que les droits de membres du conseil militaire de la 10^e armée. Reste très peu de temps pour une offensive avant que les routes deviennent impraticables à pied ou à cheval. Sans coordination activités avec Tsaritsyne, mesures sérieuses impossibles. Reste pas de temps pour négociations diplomatiques. Tsaritsyne doit se soumettre ou se démettre. Nous avons une supériorité colossale de forces, mais il y a anarchie totale au sommet. Cela peut être surmonté en 24 heures si votre soutien est ferme et décisif. En tout cas, c'est l'unique issue que je voie personnellement.

4 octobre 1918. N° 552

Trotsky »

Le lendemain, Trotsky envoyait un autre télégramme :

« Moscou. Au président du C.E.C. Copie au président du conseil des commissaires du peuple, Lénine.

J'ai reçu le télégramme suivant : « L'ordre militaire n° 118 de Staline doit être

annulé. J'ai donné toutes les instructions nécessaires au commandant du Front Sud, Sytine. Les actions de Staline anéantissent tous mes plans... » N° 01258, Commandant en chef Vatssetis, membre du conseil militaire Danichevsky. Trotsky, Kozlov 5 octobre 1918 ».

Staline fut retiré de Tsaritsyne. Il fut plus facile d'« administrer » Vorochilov sans Staline. Trotsky accepta également de laisser rester Vorochilov afin d'arranger la situation. Il fallut pourtant rapidement déplacer aussi Vorochilov, car Staline continuait à le diriger de Moscou dans le même esprit. En Ukraine, où Vorochilov fut ensuite affecté, il chercha à continuer la « ligne de Tsaritsyne » ce qui provoqua les télégrammes suivants de Trotsky :

« Moscou. Au président du C.E.C., Sverdlov. Pas trouvé les Ukrainiens à Koursk. En conséquence, pas mené de négociations. Dois dire nettement que la ligne de Tsaritsyne, qui a abouti à la désintégration complète de l'armée de Tsaritsyne, ne peut pas être tolérée en Ukraine... Les Ukrainiens sont en plein chaos. Il y a un combat de cliques, dû à l'absence de dirigeants responsables ayant de l'autorité. Okoulov part pour Moscou. Je propose que vous et le camarade Lénine accordiez la plus grande attention à son rapport sur le travail de Vorochilov. La ligne de Staline, Vorochilov et Roukhimovitch⁵ signifie la ruine de notre cause. Président du conseil militaire, Trotsky. 10 janvier 1919, Gryaz. »

Le lendemain, en réponse à un télégramme de Lénine que nous n'avons pas, Trotsky transmettait, par fil direct :

« Au camarade Lénine.

Bien sûr un compromis est nécessaire, mais pas un compromis pourri. En fait, tous les Tsaritsyniens sont maintenant concentrés à Kharkov. Ce qu'ils sont, vous pouvez le tirer du rapport d'Okoulov qui ne contient que des faits et des rapports de commissaires. Je considère le patronage de Staline à la tendance de Tsaritsyne comme un ulcère très dangereux, pire que toute trahison par des spécialistes militaires. S'il n'y avait pas la perspective du front anglo-français en Ukraine, on pourrait rester indifférent à la question de l'état-major de commandement. Mais nous allons devoir mener là des opérations sérieuses. Roukhimovitch n'est qu'un pseudonyme de Vorochilov. Dans un mois, il va falloir venir à bout de la pagaie de Tsaritsyne, avec contre nous cette fois non les Cosaques, mais les Anglo-Français. Roukhimovitch n'est pas seul. Ils se cramponnent solidement les uns aux autres, élevant l'ignorance à la hauteur d'un principe. Vorochilov plus les méthodes des partisans ukrainiens plus le bas niveau culturel de la population, plus la démagogie, c'est inacceptable, sous aucune conditions. Qu'ils nomment Artem, mais ni Vorochilov, ni Roukhimovitch.

Pars immédiatement pour Balachov, à cause de certains développements alarmants là. Si vous ne pouvez régler la question avec les Ukrainiens par correspondance, je les convoquerai à Voronej. Salutations.

5. Moïseï L. Roukhimovitch (1889-1939), ancien du Bund, mobilisé en 1914, avait commandé en 1917 un « détachement prolétarien » et combattu en Ukraine.

Une fois de plus j'insiste pour une lecture attentive du rapport d'Okoulov⁶ sur l'armée de Tsaritsyne et la façon dont Vorochilov l'a démoralisée avec l'aide de Staline. Trotsky. 11 janvier 1919, Balachov ».

A cette époque, Lénine inclinait encore à un compromis avec les Tsaritsyniens. Mais la situation ne cessait d'empirer. Il est bien possible que, sous l'influence des coups de fouet de Lénine, Vorochilov se soit un peu mieux tenu au début. C'est ainsi que nous avons tendance à expliquer le fait que, pendant une période de presque cinq mois, Trotsky n'ait plus soulevé la « question » de Vorochilov. Mais en juin, tout recommença. Cette fois Lénine n'escomptait plus un compromis mais désavoua sévèrement Vorochilov et compagnie.

Nous reproduisons un télégramme de Trotsky et deux télégrammes de Lénine en réponse.

« De Kantemirowka. A Moscou. A Skliansky. A Lénine.

Revendications instantes de certains Ukrainiens pour fusion seconde, treizième et huitième armée ukrainienne sous Vorochilov complètement indéfendables. Ce dont nous avons besoin ce n'est pas unité opérationnelle à l'échelle du Donetz mais unité générale contre Denikine. La situation lamentable du ravitaillement dans le bassin du Donetz résulte en premier lieu de livraisons insuffisantes et en second de l'absence d'un appareil civil de ravitaillement. L'idée de la dictature militaire et alimentaire, de Vorochilov, est le résultat du « séparatisme » du Donetz, dirigé contre Kiev et le front Sud. Melnitchansky⁷ n'a pas réussi à prendre cela en considération. Je ne doute pas que la réalisation de ce plan ne pourrait qu'aggraver le chaos et achever de tuer toute direction militaire. Je vous prie d'exiger du C.C. que Vorochilov et Mejlouk effectuent toute la tâche qui leur a été confiée : la création d'une Deuxième Armée Ukrainienne forte. Attend demain ou après-demain pour convoquer à Izyum, point central, les commandants des Huitième, Treizième et Deuxième Armée, c'est-à-dire Vorochikov (avec Mejlouk et Podvoisky⁸) et les gens du ravitaillement pour unifier tout ce qui doit l'être sans créer d'aucune façon une république militaire du Donetz. 1^{er} juin 1919. N°79/C. président du conseil militaire, Trotsky ».

Le même jour, Lénine envoyait sa réponse aux « Ukrainiens » :

« Kharkov. A Mejlouk. A Vorochilov. A Melnitchansky. A Artem⁹. A Kaminsky¹⁰.

6. Aleksei I. Okoulov (1880-1939), écrivain, bolchevik en 1903, était membre du comité militaire révolutionnaire du front sud.

7. Grigori N. Melnitchansky (1886-1937), ancien ouvrier, bolchevik en 1917, avait pris la décision en question à Kharkov.

8. Valeri I. Mejlouk (1893-1938) avait commencé une brillante carrière sous Kazan, avant de se lier aux « tsaritsyniens ». Nikolai I. Podvoisky (1880-1948) avait dirigé les étudiants bolcheviques en 1905 et fait partie du comité militaire révolutionnaire qui avait dirigé l'insurrection de Pétrograd. Il avait été chef de l'Inspection générale de l'Armée.

9. Fedor A. Sergeiev dit Artem (1895-1921) était membre du parti depuis 1921 et commandait les forces armées du bassin du Donetz.

10. Grigori N. Kaminsky (1892-1939), bolchevik depuis 1913, avait présidé en 17 le soviet de Toula.

Il est absolument impératif que toute agitation soit immédiatement arrêtée et que tout le travail soit effectué sur une base militaire. Vous devez nommer sans faute des individus qui seront responsables de l'exécution des tâches strictement spécifiques. Après tout, il nous faut une discipline militaire. Le commandant de la Deuxième armée et le conseil militaire de cette armée doivent consulter sur toutes les questions leur supérieur immédiat, c'est-à-dire Gittis. Abandonnez tous les plans de groupes séparés ou toutes tentatives de rétablir un front ukrainien de façon déguisée. Les équipements et les armes en Ukraine et à la disposition de Gittis suffiront. Si le chaos, l'agitation et les querelles en priorité finissent, vous pourrez obtenir quelque chose. Envoyez information détaillée sur l'exécution des ordres spécifiques, comme l'arrivée de détachements militaires à l'endroit prévu, la collecte d'armes, etc.

1er juin 1919. N° 350. Lénine ».

« Kharkov. A Mejlaouk. A Vorochilov. Copie à Melnitchansky, Artem et Kaminsky.

Le bureau politique du C.C. s'est réuni le 1er juin et, en complet accord avec Trotsky a rejeté catégoriquement le plan des Ukrainiens d'unifier les deuxième, huitième et treizième Armées et de créer une unité séparée du Donetz. Nous exigeons que Vorochilov et Mejlaouk exécutent leur tâche qui est de créer une forte armée ukrainienne. Demain ou après demain Trotsky vous convoquera à Izyoum et vous donnera des ordres plus détaillés. Envoyez des rapports plus précis, plus adéquats et strictement factuels sur la quantité de matériel que Vorochilov a pris à Grigoriev et ailleurs. Par instruction du bureau du C.C. Lénine »

Nous relevons à travers ces deux télégrammes que l'expérience de Tsaritsyne n'a pas passé sans laisser de trace et que Lénine était très préoccupé par la situation. Le second de ses deux télégrammes, envoyé quelques heures après le premier, est « consolidé » par les mots « par instruction du bureau du C.C. ». Voilà ce qu'était la situation réelle pour « Tsaritsyniens » et « tsaritsynisme », pour Staline et Vorochilov!

Perm

D'abord, nous allons démontrer que la façon de Vorochilov de citer les documents (malheureusement nous ne les avons pas tous à notre disposition et donc n'avons pas pu dénoncer textuellement tous ses « rafraîchissements »). Voici ce qu'écrivait Vorochilov :

« Lénine télégraphia au président du conseil militaire d'alors : Reçu un certain nombre de rapports du parti de Perm concernant les conditions catastrophiques de l'armée, et l'ivrognerie. J'ai pensé à envoyer Staline — je crains que Smilga¹¹ ne soit trop doux..., qui, selon les rumeurs boit lui-même et n'est pas en mesure de rétablir l'ordre ».

Citons maintenant le véritable texte du télégramme qui révèle ce que Vorochilov a fait du texte de Lénine :

11. Ivar T. Smilga (1892-1939), un Letton, président du Centrobalt, benjamin du C.C. en 1917 et « allié » de Lénine dans la préparation de l'insurrection, était à l'époque membre du comité militaire révolutionnaire. Il périt en prison lors de la grande purge.

« A Kozlov. Transmettre au président du conseil militaire, Trotsky. Moscou, 31 décembre 1918. N° 6684.

Reçu un certain nombre de rapports du parti de Perm concernant les conditions catastrophiques de l'armée, et l'ivrognerie. Vous les envoyez. Ils demandent que vous y alliez. J'ai pensé à envoyer Staline, je crains que Smilga ne soit trop doux..., qui, selon les rumeurs, boit lui-même et n'est pas en mesure de rétablir l'ordre. Télégraphiez votre opinion. Lénine ».

Les mots en italique ont été supprimés par Vorochilov qui a fait cela sans problèmes et sans se soucier de placer les nécessaires guillemets. La psychologie et les raisons derrière cela sont claires.

Trotsky répondit à Vladimir Illitch, de Voronej, le 1er janvier 1919 :

« Des rapports d'opérations de la troisième Armée, j'ai conclu qu'il y a un commandement ici la plus complète confusion et j'ai proposé de changer ce commandement. La décision a été remise. Considère maintenant que le changement ne peut être reporté. Partage entièrement vos craintes quant à la douceur du camarade nommé ici. Accord pour que Staline y aille avec pleins pouvoirs du parti et du conseil militaire.

Président du conseil militaire, Trotsky »

Vorochilov évidemment ne mentionne pas intégralement ces deux télégrammes ainsi que des dizaines d'autres, parce qu'ils ne révèlent qu'avec trop d'éclat la nature de la collaboration entre Lénine et Trotsky.

Maintenant, le voyage lui-même. La nomination de Staline et Dzerjinsky¹² à Viatka avait seulement pour objet une inspection. C'est très clair d'après la décision du C.C. (« de nommer une commission d'enquête du parti composée des membres du C.C. suivants, Staline et Dzerjinsky afin de faire une enquête détaillée sur les raisons de la reddition de Perm et des défaites ultérieures sur le front de l'Oural, et d'élucider également toutes les circonstances des faits ci-dessus », etc.). Dans les télégrammes de Viatka de Staline et Dzerjinsky, cités par Vorochilov, ils exigent toujours des renforts, faute desquels, disent-ils, « Viatka est perdue ». Et Vorochilov de se mettre à « rafraîchir » un peu pour son compte — ce qu'il fait d'une façon délibérément si équivoque qu'il donne l'impression de seulement reproduire des documents officiels. Il apparaît que l'une des raisons de la reddition de Perm a été « les méthodes criminelles d'administration du front par le conseil militaire de la république ». Admettons un instant que Vorochilov ait raison. La question se pose : pourquoi le parti a-t-il toléré Trotsky et tout le conseil militaire de l'époque ? Pourquoi Trotsky n'a-t-il pas été remplacé pendant la guerre civile ? Plus encore :

12. Feliks E. Dzerjinsky (1877-1926), vieux militant polonais, chef de la Tcheka, puis, du G.P.U. Ancien communiste de gauche, lié à Staline lors de la mort de Lénine.

pourquoi des victoires militaires ont-elles été remportées sur tous les fronts sous la direction du comité militaire « d'alors » ? Après tout, les conseils militaires sont prévus pour la guerre, non pour la paix ! Pourquoi ni Staline ni Vorochilov n'ont-ils été appelés à diriger l'armée, mais, au contraire, relevé encore et encore de secteurs difficiles ? Par leurs déclarations, les staliniens atteignent seulement le parti, le comité central et Lénine. Si les mythes qu'ils rapportent étaient vrais, cela voudrait dire que le C.C. s'est rendu coupable des crimes les plus graves à l'égard de la révolution. Car il ne faut jamais oublier que tout cela s'est produit dans une époque de cruelle guerre civile et pas en un temps de paix où tous les Vorochilov peuvent librement « rafraîchir ».

Mais ce n'est pas tout. Résumant le voyage « historique » de Staline à Viatka, Vorochilov écrit : « En conséquence de ces (?) mesures (de Staline-Dzerjinsky) non seulement l'offensive ultérieure de l'ennemi fut arrêtée, mais, en janvier 1919... Ouralsk fut enlevée ». Le zèle, ici, est vraiment excessif ! « En conséquence » de ce que Staline avait en tout sécurité visité Viatka en janvier 1919, à un millier de kilomètres — un millier ! — de Viatka, Ouralsk fut prise ! Au mois de janvier, c'est-à-dire au moment même où Staline-Dzerjinsky arrivaient à Viatka, il n'aurait pu y avoir encore de résultats même pour Viatka même (« résultats », plus facile à écrire qu'à faire). Ou bien est-ce précisément pour cette raison que Vorochilov a dû aller jusqu'à Ouralsk pour en déterrer ?

Nous ne traiterons pas en détail du chapitre suivant de Vorochilov intitulé « Pétrograd » et nous bornerons à ces trois points seulement :

1. Nous n'allons pas entreprendre de juger dans quelle mesure le rôle de Staline fut décisif pour la reprise de Krasnaïa Gorka (elle avait été évacuée sans raison et fut « reprise » quelques jours après sans difficulté). Vorochilov s'en tient à de vagues généralités, mais cet épisode particulier est très significatif.

2. L'épisode de Krasnaïa Gorka remonte à juin 1919. A cette époque, selon son apologiste, Staline « liquidait une situation très dangereuse sous Pétrograd ». Et pourtant l'avance de Ioudénitch et l'effondrement de la VII^e armée (au sein de laquelle Staline opérait) commença précisément après la « liquidation » indiquée ci-dessus, atteignant son point critique en octobre 1919. De juin à octobre, la situation de l'Armée rouge sous Pétrograd ne cessa de s'aggraver. Dans ces conditions, dire que Staline avait « liquidé » le danger, est, pour rester modéré, « risqué ». Staline fit très peu sous Pétrograd et sans doute aurait-il eu peu à faire : ce front était à l'époque temporairement négligé. Mais en ce cas pourquoi Staline est-il dépeint avec l'auréole du sauveur ?

3. La question est cependant que Vorochilov ici recourt au jeu avec les mots. Le truquage le plus total et le plus clair réside dans l'emploi du mot « Pétrograd ». Dans l'histoire de la guerre civile, il n'y a qu'une décisive « liquidation de la situation très dangereuse sous Pétrograd la

rouge » — et c'est la victoire sur Ioudénitch en octobre 1919, quatre mois après l'excursion de Staline à Pétrograd. Tout le monde ne le sait pas, mais, par ailleurs, tout le monde sait que Ioudénitch a été liquidé. C'est précisément la base sur laquelle repose le truquage de Vorochilov : « attribuer » à Staline la réelle liquidation du danger, avec quoi Staline n'eut aucun rapport.

Soit dit en passant, Staline, à l'époque, appréciait ses propres voyages avec moins d'assurance — et il n'y a guère lieu de s'en étonner, puisque c'était il y a dix ans. Ainsi, par exemple, ce qu'il télégraphiait en réponse à une proposition du C.C. d'aller au front du Sud-Ouest : « 4 février 1919. Au C.C. du parti. Aux camarades Lénine et Trotsky. Ma propre conviction profonde : aucun changement de la situation ne peut être obtenu par mon voyage »...

Ou devons-nous peut-être chercher les causes dans un autre « trait caractéristique » de Staline — son caractère « capricieux » (Lénine) ? En tout cas, ce sont les faits. Et ils sont têtus.

Le Front Sud

Sur les pas de Vorochilov, passons maintenant à la question centrale, la plus importante, celle du front Sud. Là, outre un entassement considérable de toutes sortes de petites insinuations, on trouve deux falsifications « générales » (bien que, peut-être, le terme de « falsification » soit une expression beaucoup modérée).

La première falsification « générale ». C'est la façon dont Vorochilov décrit l'automne 1919, c'est-à-dire la période cruciale de la guerre civile (Denikine menace Toula ; Ioudénitch menace Pétrograd) « Il fallait sauver la situation ; aussi le C.C. envoya-t-il sur le front Sud le camarade Staline en sa qualité de membre du conseil militaire. Il n'est maintenant (!) plus nécessaire de cacher (!) qu'avant cette nomination, le camarade Staline avait posé au C.C. trois conditions : 1. Trotsky ne doit pas s'ingérer dans les affaires du front Sud et ne doit pas dépasser les lignes de démarcation établies... Ces conditions furent acceptées ». *C'est un mensonge du début à la fin.* Il ne contient même pas ce grain de vérité que contient d'habitude un mensonge. Pourquoi le moment de cette dernière révélation est-il arrivé « maintenant » ? Après tout, depuis 1924, tout a été « révélé » de ce qui pouvait avoir été « révélé ». Pourquoi a-t-il fallu attendre avant de faire cette ultime révélation qui est de loin moins sensationnelle que des dizaines d'autres faites en 1929 ? Ce n'est pas pour rien que Vorochilov a une fois de plus recours à une interprétation libre, « dans ses mots à lui ». S'il existe une telle décision du C.C., pourquoi n'est-elle pas citée ?

Pourquoi, de façon générale, s'abstenir d'indiquer des références précises pour les faits et les documents ? La raison est bien claire. Tous les faits et tous les documents contredisent cette invention. Il faut en outre relever

ici que ce n'est pas Vorochilov qui a inventé cette histoire. Il rapporte seulement ce que Staline lui-même assura à l'une des sessions du bureau politique en 1927. Des rumeurs à ce sujet pénétrèrent dans le parti, soulevant l'indignation de quelques camarades (ceux qui étaient bien informés) et l'ahurissement chez les autres. Il nous faut ajouter également que, pendant la réunion du bureau politique à laquelle Staline parla, on prit un compte rendu pour la publication comme toujours en ce cas. A cette réunion, Mouralov¹³, présent en sa qualité de membre de la commission centrale de contrôle, fit un démenti écrasant à Staline. Le compte rendu fut alors mis sous clé et n'a jamais été rendu public dans le parti, malgré l'insistance de l'Opposition. Le camarade Trotsky à cette époque (dans sa lettre à l'Istpart et depuis dans son autobiographie) a réfuté cette fiction absurde documents en main. Ni Staline ni un autre ni maintenant ni alors n'a apporté un semblant d'élément ou de preuve. Ni Staline ni un autre ni alors ni depuis n'a pu trouver un mot pour réfuter le document irréfutable cité par Trotsky. Plus encore, ils ont été obligés de se taire. Aujourd'hui, trois ans après, Vorochilov ressort ce ridicule ragot. Laissons la parole aux documents.

« Moscou 5 juillet 1919. Le Parti communiste de Russie (b). Comité central. Kremlin.

« Le bureau d'organisation et le bureau politique du comité central, après avoir étudié la déclaration du camarade Trotsky et l'avoir discutée à fond, en sont venus à la conclusion unanime que sa démission ne peut être acceptée et qu'elle est absolument hors de question.

Le bureau d'organisation et le bureau politique du comité central feront tout leur possible pour faciliter au camarade Trotsky et rendre fructueux pour la République ce travail sur le front Sud que le camarade Trotsky a lui-même choisi et qui est le plus difficile, le plus dangereux et le plus important au moment présent. En sa qualité de commissaire du peuple à la guerre et de président du conseil militaire révolutionnaire, le camarade Trotsky a les pleins pouvoirs pour agir en tant que membre du conseil militaire révolutionnaire du front Sud avec le commissaire du front sud (Egorev¹⁴) qu'il a proposé et que le comité central a confirmé.

Le bureau d'organisation et le bureau politique du comité central donnent au camarade Trotsky pleine autorité, par tous les moyens, quels qu'ils soient, pour réaliser ce qu'il considère comme une correction nécessaire de la politique dans la question militaire et, s'il le désire, pour accélérer le congrès du parti.

Fermement convaincus que le retrait du camarade Trotsky à l'heure actuelle est totalement impossible et qu'il causerait à la République le plus grand préjudice, le bureau d'organisation et le bureau politique du comité central suggèrent avec force que le camarade Trotsky ne pose plus cette question et remplisse ses fonctions à l'avenir, s'il le désire, en les concentrant au maximum dans son travail sur le front Sud.

13. Nikolai I. Mouralov (1877-1937), vieux bolchevik, dirigeant de l'insurrection de Moscou en 1917, était inspecteur général de l'Armée rouge. Membre de l'Opposition de gauche à partir de 1923, il fut condamné à mort et exécuté au second procès de Moscou.

14. Vladimir N. Egorev (1869-1948), général sous le tsar, rallié à l'Armée rouge commandait sur le front Sud décembre 1918.

En considération de cela, le bureau d'organisation et le bureau politique du comité central refusent et la démission du camarade Trotsky du bureau politique et son retrait du poste de président du conseil militaire de la République.

(Signé) Lénine, Kamenev, Krestinsky, Kalinine, Sérébrakov, Staline, Stassova.
Vérifié par la secrétaire du comité central : Helena Stassova.

Ce document n'exige aucun commentaire et ne permet aucune interprétation erronée. Le camarade Trotsky a traité dans son autobiographie des raisons qui l'avaient poussé à prendre cette grave initiative. Nous nous permettrons en passant d'indiquer comment le comité central réagit quand Staline chercha à « menacer » de démissionner. Nous citons un extrait de la réunion du bureau politique du 14 novembre 1919 :

« (Présents : Lénine, Trotsky, Kamenev, Krestinsky). Informer le camarade Staline que le bureau politique considère comme absolument inadmissible toute tentative de renforcer des revendications pratiques par des ultimatums et des déclarations de démission ».

Ainsi le comité central tout entier a-t-il soutenu la décision du camarade Trotsky de concentrer son travail sur le front Sud en tant que front décisif. Ce document à lui seul réduit en poussières toute la construction de Vorochilov. Mais on pourrait ajouter bien d'autres preuves que Trotsky passa la plus grande partie de son temps sur le front Sud. Par exemple, il suffit d'examiner les ordres à l'Armée rouge pour l'année 1919 pour se convaincre que l'écrasante majorité d'entre eux non seulement s'appliquent au front Sud mais ont été lancés de ce front même (en liaison avec une autre question dont nous parlerons plus loin plus longuement). En particulier, toute l'étape préparatoire décisive qui précéda l'avance contre Denikine¹⁵, Trotsky la passa sur le front Sud, à l'exception d'octobre et du début novembre où il dirigea la défense de Pétrograd.

Il nous semble avoir amplement traité de cette question. Mais quelle mollesse, quel manque de respect pour le parti faut-il pour mettre en circulation le bavardage d'un Vorochilov !

La seconde falsification « générale ». Il semble cette fois que l'on ait une invention indépendante (et vraiment exprimée pour la première fois) du « rafraîchisseur » lui-même. Nous pensons à la question des deux plans stratégiques pour le front Sud. Conformément au plan du commandement en chef, il fallait porter le coup décisif à Denikine à partir du front Balachof-Kamichine, à Nijni Don. Ce plan reposait sur l'idée de la destruction de la base Cosaque de Denikine, même au prix de notre propre retraite vers Moscou. Trotsky considéra dès le début (juillet) que ce plan était faux et combattit pour que le comité central ne le confirme

15. Anton I. Denikine (1872-1947), général de division en 1914, avait rallié en 1918 dans le Caucase l'« armée des Volontaires » et commandait après mars 1918 l'ensemble des troupes blanches du Sud.

pas. Il considérait que ce plan n'aboutirait qu'à favoriser l'unification de deux formations sociales absolument hétérogènes, l'armée des Volontaires et les Cosaques. Au contraire, en portant ses coups le long de la ligne Voronej-Kharkov-Donbass, l'Armée rouge avancerait dans un milieu socialement amical (le prolétariat et la paysannerie de Kharkov et du Donetz), les Cosaques seraient coupés de Denikine sur lequel retomberait toute la force des coups. Le plan du commandant-en-chef fut cependant retenu, avec l'aide directe de Staline et contre l'opposition résolue de Trotsky (l'épisode de la démission de Trotsky est intimement lié à la question du plan stratégique au Sud). Il en suivit de sérieux échecs au front (on peut facilement vérifier tout cela chronologiquement). Trotsky caractérisa la situation en septembre 1919 (et non dix ans plus tard comme le fait Vorochilov) dans une lettre au comité central du parti, de la façon suivante :

« Le plan d'opérations sur le front Sud qui a été élaboré *a priori* s'est révélé faux jusqu'au cœur. Les échecs du front Sud doivent être expliqués d'abord et avant tout par le caractère erroné du plan de base... C'est pourquoi il faut chercher les raisons des échecs entièrement dans le plan des opérations ».

Et Trotsky poursuit, expliquant le comment et le pourquoi de l'apparition de ce plan :

« Le caractère erroné de ce plan va tellement de soi maintenant que la question se pose : comment a-t-il pu seulement apparaître ? Il faut expliquer historiquement son origine. Quand Koltchak menaçait la Volga, la principale menace était dans la jonction entre Denikine et Koltchak. Dans une lettre à Koltchak¹⁶, Denikine plaçait à Saratov le lieu de leur rencontre. Ainsi la tâche telle que la proposait même le vieux commandement était-elle la création d'un puissant coin dans la zone Tsaritsyne-Saratov... » (*Comment la Révolution s'est armée*, vol 1, pp. 300 sq. Ce document a été publié il y a plus de six ans. Vorochilov, c'est évident — et non sans justification — compte sur le fait que tous les livres de Trotsky ont été retirés de la circulation).

Peu avant d'écrire ce document, le camarade Trotsky avait réussi au front à convaincre Lachévitch et Sérébriakov¹⁷ de la justesse de son plan. Le résultat de leur accord fut leur télégramme commun en code que je cite intégralement :

« Moscou, au commandant en chef. Copie au C.C.

Considérons nécessaire d'attirer votre attention sur les questions suivantes :

16. Aleksandr V. Koltchak (1870-1920), amiral, commandait la flotte russe de la Baltique pendant la guerre. Organisateur de la lutte armée en Sibérie, il fut même un temps reconnu par les Alliés. La jonction de ses troupes avec celles de Denikine aurait complété l'encercllement des territoires contrôlés par les bolcheviks.

17. Mikhail M. Lachévitch (1884-1928), bolchevik en 1903 fut successivement membre du C.M.R. des 3^e, 7^e et 15^e armées, ainsi que du front sud. Leonid P. Sérébriakov (1888-1937) était aussi un vieux-bolchevik qui allait être secrétaire du parti, commissaire du peuple, avant d'être condamné et exécuté en 1937.

les efforts pour liquider Mamontov¹⁸ n'ont eu jusqu'à présent presque aucun résultat. On n'a pas créé de détachements motorisés de mitrailleurs parce qu'on n'a pas reçu de mitrailleuses même pour le petit nombre d'automobiles disponibles. Mamontov, c'est clair, avance à travers le front de Koursk pour effectuer sa jonction avec ses alliés. Nos détachements d'infanterie faibles et dispersés ne peuvent guère le harceler. Le commandement de Lachévitch est paralysé par le manque d'un appareil de contact. La réussite de l'opération unification de Mamontov peut être tenue pour assurée. Le danger d'une rupture du front dans la région Koursk-Voronej est évident. La tâche la plus urgente de Lachévitch devient donc de suivre l'ennemi afin de colmater la brèche qu'il ouvrira. On essaiera de harceler Mamontov avec des actions de partisans. *Le centre de gravité de la lutte sur le front Sud est entièrement passé vers Koursk-Voronej où nous ne disposons pas de réserves.* La destruction de la route nous interdit de transférer des troupes du secteur de Tsaritsyne à Koursk. Pourtant la situation exige impérieusement le transfert de réserves à l'Ouest. Peut-être le corps de cavalerie de Boudienny pourrait-il effectuer cette marche. Il faut aussi ajouter que la situation a été extrêmement aggravée par l'effondrement complet de l'appareil de la ligne du front. Les tâches pratiques nous semblent être les suivantes :

1. Nomination immédiate de Selivatchev¹⁹ comme commandant du Front Sud.
2. Le poste de Selivatchev doit être tenu par Egorev, commandant-adjoint du Front Sud.
3. Lancer des réserves, y compris la 21^e division vers Koursk, sur les traces de Mamontov.
4. Déployer la IX^e armée du secteur de Novorossisk vers Starobelsk.
5. Si possible, transférer le corps de Boudienny²⁰ vers le centre droit.
6. Assurer très vite relève et revêtement pour les VIII^e et XIII^e armées.

Numéro 364. 6 septembre 1919
Trotsky, Sérébriakov, Lachévitch ».

En d'autres termes, Trotsky essayait de faire accepter son plan, non plus *a priori*, mais sur la base de l'expérience des deux ou trois mois de combat.

Voici la réponse du bureau politique, signée Lénine :

« Orel. A Trotsky, Sérébriakov, Lachévitch. Le bureau politique, ayant étudié le télégramme de Trotsky, Sérébriakov, Lachévitch, a confirmé la réponse du commandant en chef et exprime sa surprise de tentatives de réexaminer le plan stratégique de base adopté.

6 septembre 1919; Par instructions du bureau politique, Lénine. »

18. Konstantin K. Mamontov (1869-1920), colonel dans l'armée du tsar, commandait les corps de Cosaques et effectua en août-septembre 1919 un « raid célèbre et destructeur.

19. V. I. Selivatchev était un général tsariste, qui mourut peu après cette nomination.

20. Semion M. Boudienny (1883-1973), ancien sous-officier de cavalerie, commandant d'un des plus célèbres Corps de cavalerie rouge, lié à Vorochilov et Staline.

Comme on voit, le C.C. — et où était Staline à l'époque? — même à cette période, soutenait encore le plan opérationnel de l'Etat-major. Ce furent les défaites ultérieures (la reddition d'Orel, la menace sur Toula) qui obligèrent à revoir le plan et à transférer les principaux coups dans la direction du Donetz. A ce moment, c'est-à-dire, *quand l'expérience avait déjà démontré le caractère erroné du plan primitif*, auquel l'état-major lui-même renonçait, Staline également, se cramponnait à l'erreur qu'il avait commise.

Vorochilov cite la lettre de Staline, mais oublie la date d'envoi. C'est bien entendu délibéré. S'il avait donné la date, il n'aurait pas pu attribuer le plan à Staline. Comme nous allons le prouver, la lettre de Staline a été écrite plusieurs mois après que la question des deux plans ait été posée pour la première fois. Vorochilov écrit: « En ce qui concerne les directives opérationnelles, il (Staline) se voyait offrir *le plan ancien* (celui de *septembre*), consistant à porter le coup principal, etc. ». Cette déclaration le trahit complètement. En premier lieu, si, pendant la période du travail créateur de Staline sur la « préparation des plans » sur le Front Sud le plan de « septembre » (?) était déjà un plan « ancien », alors il va de soi que tout cela se produisit après septembre, c'est-à-dire déjà après que Trotsky ait posé la question de reconsidérer ce plan, et ce pour la seconde fois. Deuxièmement, le plan erroné ne fut pas adopté en septembre, mais deux mois avant, de sorte qu'il n'exista jamais de plan de « septembre ». En septembre, il n'y eut qu'une *réaffirmation* du plan auparavant adopté du commandant en chef (voir la réponse de Lénine au télégramme de Trotsky, Lachévitch et Sérébriakov). Comme nous l'avons déjà indiqué, Trotsky combattit contre l'adoption du plan commandant en chef dès juillet et août, à un moment où Staline était avec la majorité du bureau politique. Mieux encore, au début de septembre, Trotsky essaya de nouveau — cette fois sur la base d'un certain nombre de conclusions tirées de l'expérience — d'obtenir la reconsidération de ce plan. Comme jusque là, Staline resta favorable au plan erroné. Et ce n'est que plus tard qu'il procéda à une « révision des valeurs ». Il existe une preuve indirecte que la date de la lettre de Staline doit être située en *octobre* ou *novembre* 1919, puisque Staline conclut cette lettre, qui a fait l'objet de nombreuses publications, par des « menaces » de démission. Nous avons déjà cité ci-dessus la réponse du C.C. sur ce point (« absolument inacceptable », etc.) Cette réponse porte la date du *14 novembre*: on en déduit donc que Staline doit avoir écrit sa lettre de critique un peu plus tôt en novembre ou un peu avant, c'est-à-dire avec un retard de trois ou quatre mois. Vorochilov, par ailleurs, avec un retard de dix ans, affirme sur la base de cette lettre que « le plan de Staline (?) fut accepté par le comité central ». Voilà comment on rafraîchit l'histoire!

Ayant réglé le compte des deux falsifications « générales », nous passons aux petites falsifications de Vorochilov.

Citant le télégramme du conseil militaire du front Sud, pour le 11 novembre 1919, au conseil militaire suprême de la république avec la demande d'approuver l'organisation de la première armée de cavalerie, Vorochilov ajoute le commentaire suivant: « L'Armée de cavalerie fut créée en dépit du centre et contre lui ». En premier lieu, qu'est-ce que c'est que le « centre »? Toujours des équivoques! Est-ce le bureau politique? Ou le commandant en chef? Ou Lénine? Ou Trotsky? En second lieu, si le « centre » était contre l'organisation de la 1ère armée de cavalerie pourquoi dut-il confirmer la décision du conseil militaire du front Sud? En ce qui concerne Trotsky personnellement, si on prend la question dans son aspect le plus large, c'est-à-dire la compréhension à temps du rôle de la cavalerie dans les opérations de manœuvre d'une guerre civile, il suffira de faire référence à un mot d'ordre, populaire à l'époque, lancé par le camarade Trotsky (soit dit en passant, bien avant le télégramme apporté par Vorochilov): « Prolétaires, à cheval! » Sous ce même titre, Trotsky a publié un article qui posait également la question des grands corps de cavalerie. L'une des principales tâches du « train blindé » du président du conseil militaire, dans cette période, était la création d'une cavalerie. Il ne serait pas déplacé de rappeler que le plus proche collaborateur du secrétaire de Trotsky, I. M. Poznansky²¹, constitua des détachements de combattants montés à cette époque. Mais Poznansky lui-même ne peut rien dire, car il est gardé, fermé à clef par Staline-Vorochilov.

En outre, comme l'un des exemples des expéditions de « secours » de Staline aux « endroits les plus dangereux », Vorochilov nous informe d'un voyage de Staline sur le front caucasien qui *n'a jamais eu lieu*. Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est ainsi. Staline, voyez-vous, n'a pas fait ce voyage pour cause de « maladie ». La maladie est une raison de poids, mais nous sommes plutôt enclins à penser que la « caractère capricieux » avait quelque chose à faire dans cet incident et ce pour la raison suivante: une semaine après le voyage de Staline qui, « secourait » même s'il n'avait pas eu lieu, Staline envoyait le télégramme suivant en réponse à l'exigence de Lénine pour qu'il prenne des mesures d'urgence pour accélérer le transfert de deux divisions sur le front du Caucase:

« Moscou. Kremlin. A Lénine; copie au C.C. du parti.

Je ne comprends pas bien pourquoi la responsabilité de ce qui concerne le front caucasien retombe d'abord sur moi. Le renforcement du front caucasien incombe entièrement au conseil militaire de la République dont les membres, selon mes informations, sont en bonne santé; c'est leur affaire et pas celle de

21. Igor M. Poznansky (1898?-1938), étudiant en 1917, s'était spontanément mis au service de Trotsky dont il fut le secrétaire jusqu'à sa déportation, dans laquelle il tenta de la suivre. Déporté, puis condamné à la prison, une peine qu'il purgea en partie à l'isolateur de Verkhnéouralsk, il fut transféré à Vorkouta où il fut l'un des dirigeants de la grève de la faim des trotskystes et fut exécuté en avril 1938.

Staline qui est surchargé de travail. Numéro 970. 20 février 1920, Staline ».

Voici ce que Lénine lui répondit :

« La responsabilité d'accélérer l'arrivée de renforts du front du Sud-Ouest au front caucasien vous a été confiée. Il est nécessaire de façon générale de donner toute l'aide possible et ne pas chercher des querelles à propos des juridictions des départements. Numéro 37/3. Lénine ».

Comme il est caractéristique de Staline, ce ton de petite intrigue et de grief personnel ! Comme il est caractéristique de Lénine, ce ton d'indignation contenue ! Les documents parlent d'eux-mêmes. Et l'on voit combien leur langage est éloquent.

Il va sans dire que l'homme que le parti envoyait en réalité *toujours* dans les secteurs les plus difficiles (en fait c'était réellement son travail) n'était nullement Staline. Voici quelques extraits de télégrammes de Lénine :

« 22 août 1918, Svajsk. A Trotsky. Trahison sur le front de Saratov, quoique découverte à temps, a néanmoins produit des vacillations très dangereuses. Nous considérons votre venue immédiate là comme absolument indispensable parce que votre apparition sur le front a un effet immédiat sur les soldats et l'armée toute entière... Lénine, Sverdlov... »

« 10 avril 1919. A Trotsky. Nijni-Novogorod. Du fait de l'extrême gravité de la situation sur le front oriental, je pense qu'il est préférable pour vous que vous restiez. Lénine ».

« 7 mai 1919. Chikhrana. A Trotsky. Je viens de consulter le bureau politique et, avec son accord, je suis pour votre départ immédiat et le plus rapide possible pour Kharkov où il faut mettre un terme à la désorganisation et aider immédiatement le bassin du Donetz. Lénine ».

« 15 mai 1919. Koupjansk. A Trotsky. Extrêmement satisfait des mesures énergiques grâce auxquelles le soulèvement a été écrasé... Lénine ».

« 21 mai 1919... J'insiste personnellement pour que vous alliez tout de suite à Bogoutchar afin d'achever l'écrasement de l'insurrection, autrement il n'y a pas d'espoir de victoire. Lénine ».

(24 heures plus tard), « 22 mai 1919... J'insiste de nouveau pour que vous alliez sans faute une seconde fois à Bogoutchar et mettiez fin à cette affaire, car il est évident que Sokolnikov ne maîtrise pas la situation. Lénine. ».

Et voici la réponse de Trotsky :

« Kharkov-Lugansk (*en route*). A Moscou. A Skliansky pour Lénine. Je pars pour Bogoutchar et essaierai d'y mettre fin à cette affaire. Trotsky. 22 mai 1919 ».

Tels sont les faits. On peut apporter autant de *faits* semblables quel'on veut. Le fait que Vorochilov aujourd'hui ait à « rafraîchir » des inventions ne fait que prouver qu'en dépit de tout ces faits sont encore trop frais dans la mémoire du parti.

La persécution de l'opposition bolchevique russe* (juillet 1930)

Depuis le printemps de cette année, la direction stalinienne a été de nouveau obligée de se fixer pour tâche immédiate la question de l'« anéantissement de l'Opposition ». Cette tâche lui est imposée par le fait qu'en dépit des rodontades des chefs de l'appareil, *l'Opposition vit, travaille et continuera à travailler*. Il suffit de parcourir les journaux soviétiques pour se convaincre qu'il ne se tient pas de réunion de cellule ou de conférence du parti sans que des oppositionnels ou semi-oppositionnels y prennent la parole. La lutte de l'appareil contre l'Opposition de gauche est menée exclusivement au moyen de la répression. En liaison avec le congrès, cette répression s'est terriblement aggravée. Le monolithisme pourri du sommet est garanti par la force, les arrestations, les exils. Les isolateurs remplacent la discussion qui aurait dû précéder le congrès. Voilà comment on prépare le congrès !

Le but de cet article est une information exacte surtout sur la « préparation du congrès ». En janvier-février, il y a eu encore une importante vague d'arrestations d'oppositionalistes et de sympathisants et même simplement de camarades suspects de sympathiser avec eux. Suivant une évaluation sommaire, il y a eu quelques 300 arrestations à Moscou seulement. Un grand nombre de camarades arrêtés en province sont passés par Moscou et la prison Butyrki, venant spécialement d'Ukraine et surtout du Donbass.

Arrestations d'ouvriers sans-parti

Il y avait à Butyrki plusieurs dizaines d'ouvriers sans-parti de Moscou, arrêtés pour avoir exprimé leur sympathie pour l'Opposition et qui sont aujourd'hui déportés en Sibérie. Parmi les détenus, il y a un certain

* *Biulleten Oppositsii*, n° 14, août 1930, pp. 17-20. Article signé N. Markine, traduit du russe par Katia Perraudin.

pourcentage de « capitulards », surtout de ceux qui se sont repentis sous l'influence d'une faiblesse temporaire et ont ensuite déclaré presque ouvertement qu'ils avaient commis une erreur. Nombre d'entre eux ne sont plus seulement déportés, mais envoyés en isolateur. On exige maintenant des capitulards non seulement le désaveu total et absolu de leurs convictions, mais la *dénonciation de toutes leurs liaisons. Pour ceux qui refusent, c'est l'isolateur* (Zabrovskaia, Blumenfeld et des dizaines d'autres).

Ce qui prouve qu'on en arrive bien à une « bacchanale » d'arrestations et de déportations, c'est le fait que, parmi les personnes arrêtées, il y a un pourcentage élevé de gens qui l'ont été par hasard, « pris » parce qu'ils ont des rapports de parenté avec un oppositionnel, ou parce qu'ils le connaissent vaguement. C'est ainsi que des dizaines de personnes qui n'avaient aucun lien avec l'Opposition ont été arrêtées (il arrive souvent qu'ils deviennent vraiment oppositionnels en prison ou en déportation!). Pendant cette période, les camarades de Moscou ont distribué un tract et assumé la responsabilité de toute une série de grèves qui ont été provoquées par la politique de la bureaucratie (à Serpoukhov à Moscou, quatre usines de « Masticotaj » et encore ailleurs). Cela a irrité plus encore la bureaucratie.

La vague d'arrestations qui a commencé à la fin de l'hiver a continué d'enfler pendant le mois de mai. 500 personnes au moins ont été arrêtées, sans compter ici celles qui ont été envoyées en isolateur et qui sont bien plus de cent. Ce chiffre a augmenté depuis.

Ici, il nous faut faire une remarque: la répression stalinienne contre les B.L. diffère profondément de celle qui frappe les mencheviks et les S.R. Tandis que ces derniers sont simplement isolés de la vie sociale du pays afin de les empêcher de se livrer à leur activité contre-révolutionnaire contre la dictature du prolétariat, pour les oppositionnels qui combattent le centrisme parce qu'il ébranle cette dictature, la politique stalinienne est de *les étrangler moralement* ou bien *de les exterminer physiquement*.

Parmi les oppositionnels arrêtés pendant l'hiver, il y avait les camarades Silov et Rabinovitch qui avaient déchaîné la colère de l'appareil débridé de la bureaucratie¹. *Ils ont été fusillés*. Comme le camarade Blumkine² l'avait été avant eux — ce crime est connu du monde entier.

1. L'affaire Silov et Rabinovitch est vraisemblablement à relier à l'affaire Blumkine (cf. note 2). Il semble que Rabinovitch, officier du G.P.U. sympathisant de l'Opposition de gauche, avait transmis au journaliste sans-parti Silov les informations touchant le sort de Blumkine. Tous deux furent fusillés, sans doute parce qu'ils étaient responsables de la transmission des informations en question aux trotskystes de Moscou puis à Trotsky. Un écho dans la presse parla à leur sujet de « sabotage dans les chemins de fer ».

2. Iakov G. Blumkine (1899-1929), ancien terroriste S.R. rallié au bolchevisme, ancien membre du secrétariat de Trotsky et « agent secret », était en fonctions au G.P.U. et avait rendu visite à Trotsky, en rapportant un message pour Moscou. Dénoncé, il fut arrêté et exécuté. Les trotskystes menèrent campagne sur cette question dans le monde entier.

Le renforcement s'est appliqué aussi aux déportés. Un régime atroce a été établi: ils ont perdu le droit de travailler, c'est-à-dire celui d'avoir une activité sociale et ont ainsi acquis celui d'avoir faim. Il y a longtemps que le secours aux déportés a été réduit à 15 roubles par mois ce qui signifie faim et froid en hiver. Comme ils n'ont pas le droit d'appartenir à des coopératives, ils ne peuvent souvent rien acheter, même avec ces 15 roubles; ils vivent dans des logements sans feu, restant des semaines entières sans pouvoir manger chaud et souvent sans lumière. Particulièrement douloureuse est la situation des déportés de Narym, un des lieux les plus effroyables de déportation en Sibérie. Les déportés de Narym sont condamnés littéralement à mourir de faim. Et par-dessus le marché, c'est à Narym où les conditions de vie sont celle de isolateurs qu'on transfère les bolcheviks primitivement déportés ailleurs en nombre grandissant. *C'est là une politique systématique d'extermination physique de l'Opposition*.

Outre ces privations matérielles, les déportés ont à subir d'innombrables « petites » vexations, fruit de l'arbitraire total et de l'impunité des fonctionnaires locaux du G.P.U. On retient leur secours déjà maigre: on cite un cas où il a été retenu pendant quatre mois et où la seule réponse, quand on demandait qu'il soit payé était une plaisanterie du genre « Allez à Moscou ». Dans une situation identique, un camarade réduit au désespoir a demandé à être conduit en isolateur et ce n'est pas un exemple isolé. On arrête des gens que l'on soupçonne seulement de connaître un oppositionnel déporté: cela terrorise la population locale et permet d'isoler complètement les déportés.

On organise chez eux des descentes systématiques au cours desquelles on ne se contente pas de saisir les documents politiques (on a pris au camarade Sosnovsky³ son étude sur la politique agraire du centrisme, au camarade Rakovsky sa déclaration au parti, etc.) mais aussi des citations des œuvres de Marx et de Lénine. Cela va de pair avec un blocus du courrier destiné à isoler politiquement les déportés. Pendant le congrès, le G.P.U. n'a pas laissé passer une seule lettre: il fallait empêcher l'élaboration d'une déclaration collective de l'opposition. Mais cela n'a pas empêché que soit présentée une déclaration qui portait les signatures des camarades Rakovsky, Mouralov, Kasparova et Kossior⁴ — et à laquelle

3. Lev S. Sosnovsky (1886-1938), vieux bolchevik, était l'un des journalistes soviétiques les plus populaires du vivant de Lénine notamment à cause de sa critique de la bureaucratie. Déporté, puis emprisonné dans des conditions épouvantables, il capitula finalement en 1934 et fut exécuté sans jugement en prison.

4. Khristian G. Rakovsky (1873-1941), ancien militant du parti social-démocrate bulgare, fondateur du parti roumain, délégué à maintes reprises aux congrès et membre, à partir de 1907 du bureau de la II^e Internationale avant d'être l'un des fondateurs de l'Internationale communiste, avait été ensuite chef de l'administration politique de l'Armée rouge et prési-

se sont joints tous les déportés. En déportation, l'arrivée d'une lettre est un événement. Et nous parlons ici des lettres familiales, même pas des lettres politiques.

Tous les déportés vivent sous la menace constante d'un transfert en isolateur (et cette menace est concrète à propos du détail le plus infime, par exemple un retard de cinq minutes à l'enregistrement obligatoire au G.P.U.). Souvent on ne donne même pas de raison formelle. L'objectif réel est de briser l'intransigeance révolutionnaire des oppositionnels. En même temps qu'il y a une tendance nette à transférer les lieux de déportation vers les régions les plus dures du nord, les isolateurs ne cessent de se remplir. Leur nombre augmente parce que ceux qui existent déjà sont pleins. Le régime dans les prisons et les isolateurs est bien pire qu'en déportation; en prison il n'y a que rarement de la lumière (les fenêtres sont couvertes d'un panneau opaque), les cellules humides sont occupées par deux ou trois fois plus de personnes que le règlement ne le prévoit; on manque de place pour dormir non seulement sur les chalits, mais par terre.

Dans les isolateurs

Il n'est pas difficile d'apprécier les conditions sanitaires. Dans les cellules, les oppositionnels, séparés les uns des autres, sont mêlés à des contre-révolutionnaires et à des criminels qui non seulement haïssent nos camarades en tant que représentants du bolchevisme, mais encore leur font subir tourments et avanies, projetant sur eux toute la haine qu'ils nourrissent contre le pouvoir soviétique. Ce système du G.P.U. qui consiste à détenir des oppositionnels dans les mêmes cellules que des criminels de droit commun n'était pas employé même dans les prisons tsaristes. Il n'est appliqué qu'aux oppositionnels. Par exemple, à Butyrki, les mencheviks jouissent de tous les droits des prisonniers politiques, ils sont séparés des criminels, leurs cellules restent ouvertes, ils ont une

dent du conseil des commissaires du peuple d'Ukraine. Staline en avait fait un diplomate de 1923 à 1927. Déporté à Astrakhan, puis à Saratov, il avait publié en août 1929 une première déclaration au nom de l'Opposition de gauche, avec Okoudjava et V. V. Kossior (cf. *Cahiers Léon Trotsky* n° 6, pp. 78-86). La seconde déclaration, en avril 1930, avec Kossior, Mouralov et Kasparova (*Cahiers Léon Trotsky* n° 6, pp. 90-103), lui valut d'être déporté à Barnaoul dans des conditions très dures. Brisé après une tentative d'évasion en 1932 ou 1933, il capitula en février 1934, fut condamné à la prison au procès de mars 1938 et exécuté en 1941. M. N. Okoudjava avait été secrétaire du P.C. géorgien. Vassili V. Kossior (1889-1939), métallo, déporté en 1928, fut fusillé après avoir refusé de figurer dans un procès. Nikolai I. Mouralov (1877-1937), bolchevik en 1903, héros de l'insurrection à Moscou et de la guerre civile, ancien inspecteur général de l'Armée rouge, devait comparaître en 1937 devant les « juges » du second procès, et fut exécuté. Varsenika S. Kasparova, membre du parti en 1903, organisatrice du corps des commissaires politiques, spécialiste de la question féminine en Extrême-Orient pour l'I.C., déportée en 1928, a disparu dans les années 30.

petite bibliothèque à leur disposition.

Les cellules des oppositionnels sont fermées. Ils n'ont nulle part le droit de recevoir des visites et n'ont pas celui d'envoyer quoi que ce soit à l'extérieur. Ils sont en outre férocement brimés et humiliés. Sous un tel régime éclatent des grèves de la faim, sans limites, allant souvent jusqu'à la mort (souvenons nous de la mort héroïque du camarade Boutov⁵). Aux grèves de la faim, aux revendications minimum des prisonniers, les geôliers répondent par des passages à tabac et en les arrosant d'eau dans le terrible froid de l'hiver, etc. Les passages à tabac sont un système bien connu à la prison de Kharkov, à l'isolateur de Verkhneouralsk, à la prison de Leningrad et bien d'autres. C'est à la suite des coups qu'il a reçus que le camarade Heinrichsohn⁶ a été tué à la prison de Leningrad.

La colonie des oppositionnels déportés à Tomsk a rassemblé un matériel abondant sur les crimes monstrueux perpétrés par Staline contre nos camarades. Elle a rédigé un texte de protestation⁷ auquel se sont ralliées toutes les autres colonies de déportés. On y apprend que la faim règne dans tous les lieux où il y a des oppositionnels déportés. Il est établi que, pour les bolcheviks, les conditions de la déportation stalinienne sont incomparablement pires que celles du tsarisme. De nombreux déportés sont devenus invalides — il y en a des dizaines — faute de soins médicaux, à Narym et ailleurs. On ne transporte même pas les grands malades dans un centre voisin où l'on pourrait trouver un médecin. Quand on décide de transporter un camarade malade, c'est que son état est désespéré. Cet hiver, de nombreux camarades ont eu des membres gelés à cause du froid et quelques-uns ont dû être amputés parce qu'ils n'ont pas reçu à temps de soins médicaux. On enlève les bébés à leur mère dès leur naissance et on envoie celle-ci en isolateur (entre autres la camarade Ianovskaïa). Le même rapport nous apprend que de nouvelles exécutions d'oppositionnels ont eu lieu aux îles Solovki. Il n'est pas rare maintenant que le G.P.U. prononce des condamnations non de 3 ou 5 ans, mais de 10 ans, en représailles contre le comportement politique d'un camarade. Par exemple, le camarade Golodny a été condamné sans preuves à dix ans d'isolateur. Dans toutes les colonies de déportés avant le 16^e congrès, des camarades ont été arrêtés et envoyés en isolateur. Nous ne donnons ici ni les noms des colonies ni ceux des camarades arrêtés et nous contentons des faits les plus frappants.

5. Georgi V. Boutov (mort en 1928), ingénieur, avait été chef de cabinet du conseil supérieur de la guerre, collaborateur de Trotsky dans son secrétariat particulier ensuite. Arrêté en 1928, inculpé d'espionnage, il avait entamé à la prison Boutyrki une grève de la faim de protestation — dont il était mort.

6. Albert Heinrichsohn, ouvrier de Leningrad membre du l'Opposition avait été arrêté en 1928 et était mort à la suite d'un sévère « passage à tabac ».

7. Malheureusement, dans l'exemplaire en notre possession, une toute petite partie est déchiffirable (Note de Sedov).

Une grève de la faim à Ichim

En mai, à Ichim, toute la colonie — neuf camarades — a été arrêtée avec quinze habitants de la ville, qui, selon le G.P.U., avaient écouté la propagande des oppositionnels. Nos camarades nous écrivent qu'ils sont maintenant dans des conditions terribles, enfermés dans la prison de Sverdlovsk. Deux d'entre eux sont gravement malades, ne reçoivent pas leur ration de prisonniers politiques, sont enfermés dans des cellules différentes et ont commencé la grève de la faim. Comment elle a fini, et surtout quel fut ensuite le sort des déportés d'Ichim, nous l'ignorons.

Les camarades qui nous écrivent qualifient d'« amalgame » cette arrestation avec quinze non-oppositionnels, ce qui veut dire qu'on établit un lien artificiel, dans le but de discréditer nos camarades, avec des gens étrangers à l'Opposition. La destruction de cette colonie et la mise sur pied d'un amalgame thermidorien sont l'œuvre d'un provocateur. Les provocations contre l'Opposition ont pris récemment des proportions homériques.

Non seulement les groupes de l'Opposition sont envahis de provocateurs, mais ceux-ci « opèrent » également en déportation et en prison. Là, leur tâche est de déceler les plus intransigeants, de provoquer la décomposition en poussant à capituler, etc. Le provocateur se présentant sous le masque d'un « capitulaire » est maintenant un personnage familier des lieux de déportation. C'est ainsi qu'a été détruite la colonie de déportés de Kamen. Deux camarades, Stolovsky et Densov⁸, ont été transférés à la prison de Tomsk, les autres dans les coins les plus reculés de la Sibérie. Cette colonie n'a été dispersée que parce qu'elle n'avait pas produit un seul capitulaire. Dans leur déclaration au comité central du P.C.U.S. et au G.P.U., les camarades de Kamen ont montré qui sont les cadres de l'organisation locale du parti⁹. Se fondant sur des informations exactes, ils nomment plus de trente membres du parti occupant aujourd'hui des postes responsables, qui étaient, au temps de Koltchak, des agents de la Terreur blanche et ont fusillé des Rouges. Ces gens sont aujourd'hui encore dirigeants de ce district. On trouve surtout beaucoup de koltchakistes dans les rangs du G.P.U. Ce fait jette une lumière crue sur la question : *qui* mène la politique stalinienne de persécution et d'extermination des bolcheviks déportés ? Les anciens Blancs, et ce n'est pas un hasard.

A Rubtsovsk, en Sibérie, sans qu'aucune accusation ait été for-

8. L. Stolovsky était étudiant à l'Université de Moscou en 1927 et l'une des bêtes noires du recteur Vychinsky. Il avait été déporté en 1928. Vladimir Densov était chef du Gosplan en Ukraine. On retrouve ces deux hommes au début de l'année 1930 à l'isolateur de Verkhneouralsk, puis ils disparaissent.

9. Cette déclaration, datée du 4 avril 1930, est reproduite en traduction française dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 6, pp. 143-148.

mulée contre eux, quatre oppositionnels ont été arrêtés : Abramsky, Antokolsky, Voskressensky et Dingelstedt¹⁰. De la prison de Rubtsovsk, ils ont envoyé le 4 juin au C.C. du P.C.U.S. une déclaration dans laquelle ils disent :

« Nous ne pouvons considérer la répression contre nous que comme la préparation, par des moyens inhabituels, du 16^e congrès. [...] Cette répression n'arrêtera pas notre combat pour le redressement du parti, pas plus que les dommages faits n'empêcheront le parti de revenir aux positions du léninisme. »

Nous ignorons le sort des camarades de Rubtsovsk. Mais il est certain qu'ils seront envoyés en isolateur¹¹.

Il y a eu destruction semblable à Kansk (les camarades Kouzminsky et Landau), à Alma-Ata (le camarade Goldine¹² et autres), à Slavgorod, Chimkent et bien d'autres endroits. On a effectué des descentes partout. On connaît bien l'impudente perquisition chez le camarade Rakovsky dont tout le monde a parlé. C'est sur lui, parce que dirigeant de l'Opposition russe, que se concentre la haine des staliniens. Sérieusement malade — maladie de cœur et malaria — le camarade Rakovsky, au lieu d'être envoyé dans un climat plus clément comme l'avaient prescrit les médecins, a été transféré de Saratov à Barnaoul. Le camarade Rakovsky, qui a 57 ans — dont 40 consacrés à la lutte pour le communisme — a passé un hiver très pénible, son organisme ayant eu à subir un froid de -40° à 50°. L'isolement dans lequel il est tenu est plus rigoureux que celui de tous les autres. Le jeu de Staline est clair : achever Rakovsky, lentement, mais sûrement.

Sosnovsky en danger

La situation d'un autre dirigeant éminent de l'Opposition, un vieux-bolchevik, le camarade L.S. Sosnovsky, est peut-être pire encore. Il est incarcéré dans une prison de Tomsk, dans un régime d'isolement plus sévère que celui des condamnés à mort dans les prisons tsaristes. Toute correspondance lui est interdite, aucune lettre, aucun rapport avec les autres prisonniers. Il fait des promenades avec un agent spécial du G.P.U.

10. Nous savons d'A. Abramsky qu'il était de Kharkov, de Ia. Antokolsky qu'il était le neveu du célèbre sculpteur, et de Voskressensky qu'il appartenait à la tendance « déciste » dirigée par Sapronov. Fedor N. Dingelstedt (1893?-1938), ancien de Gronstadt, diplômé de l'Institut des professeurs rouges, était l'auteur notamment d'une thèse sur la question agraire en Inde. Il était directeur de l'Institut des forêts de Leningrad en 1927, avant sa déportation. Il fut fusillé à Vorkouta en 1938.

11. Cette déclaration était publiée dans le même numéro du B.O. que l'article ci-dessus. Traduction française dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 6, pp. 152-153.

12. Le général Grigorenko a connu, dans son enfance, ce Goldine, jeune communiste héroïque, et en a tracé dans ses *Mémoires* un portrait attachant.

L'état de santé du camarade Sosnovsky est critique. Un emprisonnement prolongé dans ces conditions signifie pour lui la fin. C'est dans des conditions semblables que se trouve un autre vieux-bolchevik, B.M. Eltsine¹³, à l'isolateur de Suzdal: ce camarade est atteint de tuberculose osseuse.

Voilà comment on prépare le 16^e congrès sur le dos de l'Opposition de gauche. En utilisant le pouvoir de coercition de l'appareil à des fins fractionnelles, la direction stalinienne a dressé son appareil contre l'aile prolétarienne de gauche du parti. Feu contre la gauche! Plus ce feu sera terrible, plus apparaîtra aux yeux des travailleurs la lamentable faillite de la politique centriste.

Par la faim, le froid, l'isolement, les outrages, les coups et les pelotons d'exécution, le centrisme cherche à écraser les plus faibles pour les faire capituler et les plus forts en les condamnant à mort. Seule la classe ouvrière et en partie l'opposition de gauche internationale peut déjouer ce plan thermidorien. C'est son devoir, c'est sa tâche. En anéantissant la Gauche, Staline veut anéantir la révolution d'Octobre? Il faut le comprendre, il faut l'empêcher. Il ne faut pas le permettre.

Nous profitons de cette occasion pour transmettre aux camarades de l'étranger, en réponse au salut de la conférence internationale de Paris adressé par l'intermédiaire de la rédaction du *Bulleten* russe aux exilés et emprisonnés, de nombreux saluts aux camarades étrangers qui nous sont parvenus des lieux de déportation et même des isolateurs.

13. Boris M. Eltsine (1875-1937?), vieux-bolchevik, ancien dirigeant du parti dans l'Oural, avait publié en 1923 un *Dictionnaire politique*. Dirigeant en 1928 du « centre » clandestin de l'Opposition de gauche à Moscou, il avait passé plusieurs années ensuite en isolateur. Victor Serge l'a connu à Orenbourg. Nous ne savons comment ni exactement quand il est mort. Deux de ses enfants, dont Victor, ancien secrétaire de Trotsky, sont morts en déportation ou en prison dans des circonstances inconnues, le troisième étant mort également en déportation, mais de tuberculose.

Quelques notes sur l'assassinat de Kirov* (9 décembre 1935)

Quoiqu'une semaine se soit écoulée depuis l'assassinat de Kirov, il est impossible à l'heure actuelle de donner une appréciation juste de cet événement, étant donné le manque d'informations. Tâchons cependant de donner quelques considérations générales. Depuis 1927, où un chef du G.P.U. a été tué en Russie blanche et une bombe jetée au siège du G.P.U. à Moscou, on n'a pas vu d'attentats en U.R.S.S. Les attentats de 1927 qui avaient d'ailleurs le caractère d'une dernière convulsion comme ceux qui l'avaient précédé (Volodarsky, Ouritsky, Vorovsky et autres¹) avaient été organisés et exécutés par les gardes-blancs (ou antérieurement par les S.R.), en tout cas par des représentants des classes et des partis de l'ancienne Russie. Ce qui distingue nettement à notre sens l'assassinat de Kirov, c'est qu'il ne forme pas un nouvel anneau de la chaîne, d'ailleurs

* Ces « notes confidentielles » conservées dans les papiers d'exil de la Houghton Library sous la cote D 398 (documents de la commission Dewey) et signées Dur, étaient destinées à fournir le matériau pour un article de *La Vérité*. Elle a été utilisée telle quelle comme circulaire du secrétariat international avec la date du 10 décembre 1934 et reproduite avec d'infimes modifications et amputée de ses recommandations dans *La Vérité* du 18 décembre sous forme d'article. La mémoire défaillante d'un camarade affirmatif nous a fait attribuer à Trotsky: l'article en question est reproduit dans les *Œuvres*, 4, p. 267-271. La recherche à Harvard permet de corriger notre erreur et de rendre ces « notes » à leur auteur. On notera que Sedov est le premier à avoir écrit sur l'affaire Kirov et tracé des grandes lignes d'une analyse reprise ensuite par Trotsky. Nous reproduisons ici le texte original en français avec la permission de la Houghton Library.

1. Moïseï M. Goldstein dit *Volodarsky* (1891-1918), orateur bolchevik très populaire, et Moïseï S. *Ouritsky* (1873-1918), chef de la tchéka de Pétrograd, avaient tous deux été victimes d'une vague d'attentats terroristes S.R. En revanche, le diplomate et vieux-bolchevik Vaclav V. *Vorovsky* (1871-1923) avait été assassiné à Lausanne par un Blanc, l'ancien officier de renseignements de l'armée tsariste Maurice *Conradi* qui avait reçu de l'argent et l'arme du crime du secrétaire de la Croix-Rouge tsariste en Suisse, A. *Polounine*. Les deux hommes furent acquittés le 16 novembre 1923, condamnés seulement à payer la moitié des frais du procès!

faible et discontinue des attentats de la première décennie de la révolution, mais qu'il constitue un phénomène *tout nouveau d'origine soviétique même*. L'assassin, Nikolaïev, est un homme de formation purement soviétique (il n'avait pas 13 ans quand la révolution d'Octobre éclata) et n'a certainement *pas* agi sur l'instigation de l'étranger ou d'une organisation politique déterminée. Nous n'avons pas de renseignements précis et ignorons si Nikolaïev était membre du parti communiste. Nous pensons que ce n'est pas du tout exclu. En tout cas, il était employé soviétique, travaillant dans les organismes centraux (le fait même qu'il ait pu pénétrer dans Smolny, qui est assez bien gardé, pourrait être interprété comme l'indication qu'il connaissait bien les lieux).

Les mobiles de l'assassinat? La presse a fait plusieurs hypothèses.

1. Nikolaïev est lié à la même organisation que celle qui a tué le roi Alexandre². Passons.

2. La presse nazie et russe-blanche parle d'une provocation du G.P.U.: le G.P.U. aurait tué Kirov pour montrer combien elle est nécessaire et pour augmenter son pouvoir.

On parle à ce propos de rivalité du G.P.U. avec l'appareil d'Etat. Cette rivalité est incontestable. Mais penser qu'elle a atteint une telle ampleur que le G.P.U. assassine les dirigeants du parti, le moins qu'on en puisse dire, c'est que cette exagération est tout à fait disproportionnée à l'état de choses. *Aujourd'hui*, la rivalité du G.P.U. se manifeste dans la question des statuts du G.P.U., des limites de sa compétence, sa direction (par exemple, une lutte sourde et assez longue a eu lieu sur le remplacement de Menjinsky par Iagoda).

3. Léon Blum, dans *Le Populaire*, défend la thèse d'une « vengeance personnelle », ce qui doit surtout lui faciliter d'échapper à la question politique. Nous tenons cette hypothèse pour quasi-exclue. Surtout pour une raison comme celle que Nikolaïev aurait voulu se venger d'avoir été congédié. On trouve trop facilement du travail en Russie pour que cela puisse constituer une tragédie et pour qu'un individu aille, pour une raison semblable, vers un acte terroriste et une mort certaine.

Autre hypothèse possible: un fou, un illuminé?

Le fait que l'on a mis toute une journée pour lui arracher son nom — et voilà plus d'une semaine d'écoulée et qu'on ne publie rien sur ses aveux — ne donne pas l'impression que Nikolaïev est un fou. D'ailleurs cette hypothèse n'a été soulevée nulle part.

Nous sommes tout à fait inclinés à penser qu'il s'agit d'un *attentat politique*. En frappant Kirov, l'un des chefs du parti communiste, et l'un

2. C'était l'organisation croate des Oustachis d'Ante Pavelić qui avait été considérée comme responsable de l'attentat commis à Marseille contre le roi de Yougoslavie, *Alexandre Ier* (1888-1934), le 9 octobre 1934 et qui avait coûté la vie à ce dernier.

des membres les plus éminents du cercle intime de Staline, Nikolaïev a dû vouloir, par cette démonstration, frapper le parti au pouvoir, sa politique, ses chefs.

Que nous n'ayons pas affaire à un acte terroriste de hasard semble être confirmé par ce fait aussi qu'en U.R.S.S. on y attache une énorme importance. Non seulement un décret spécial sur la procédure rapide et impitoyable du jugement contre des groupements terroristes a été pris par le VTsIK (comité exécutif des soviets), mais on prépare un *changement* dans le même sens *dans les codes criminels de l'U.R.S.S.* C'est là l'indice que l'assassinat cause les plus grandes inquiétudes à la direction soviétique et qu'elle voit non pas l'acte d'un fou, ou une vengeance personnelle, mais quelque chose de beaucoup plus profond et de plus grave, dont il faut tâcher de se préserver aussi pour l'avenir. Les 66 fusillés³ et les arrestations en masse confirment la même chose.

Avons-nous affaire à un homme déçu par la Révolution? Ou à un thermidorien conscient? Cela ne change rien au fait que le coup de Nikolaïev est dirigé en fait contre la Russie soviétique, contre la classe ouvrière au pouvoir. Il serait vain de répéter ici que notre position ne saurait être que celle d'une condamnation la plus absolue, la plus nette, la plus farouche, de cet attentat, comme de toute méthode terroriste en général, qui ne peut servir qu'un but: *défricher la voie au bonapartisme et au fascisme en U.R.S.S.*

On ne saurait passer ici sous silence que le régime stalinien, en étouffant le moindre symptôme d'une vie politique au sein du parti, pousse parfois des hommes honnêtes dans l'impasse du désespoir et, parmi eux, malheureusement, peuvent se former encore d'autres Nikolaïev.

Si en U.R.S.S. il existe toujours potentiellement et en activité des éléments antisoviétiques, car les classes sont loin d'être liquidées et l'U.R.S.S. ne peut, contrairement à ce que prétend la doctrine stalinienne, « faire abstraction » des rapports mondiaux, le stalinisme augmente ces cadres contre-révolutionnaires en y poussant des éléments découragés ou égarés qui auraient pu être sauvés, mais qui ne peuvent trouver le juste chemin dans la nuit du régime intérieur. La politique stalinienne et le régime qui étouffe le moindre symptôme d'une vie politique au sein du parti, ne portent eux-mêmes pas qu'une petite part de responsabilité dans ce que les tendances contre-révolutionnaires se manifestent parfois même parmi les éléments qui ne sont pas hostiles au régime. Il suffit de rappeler

3. La *Pravda* du 6 décembre avait annoncé deux séries d'exécutions. D'une part, celle de 39 personnes, à Léninegrad, accusées de « préparation et organisation d'actes terroristes contre les travailleurs du pouvoir soviétique », de l'autre, celle de 29 personnes chargées aussi de l'« organisation d'actes terroristes ». Ce sont sans doute les 68 que Sedov appelle les 66.

qu'en 1932, période de crise très aigüe en U.R.S.S., on parlait beaucoup de différents groupes à buts terroristes, en particulier dans la jeunesse. Des jeunes, arrêtés, ont raconté qu'ayant entendu partout, dans leur famille, à l'usine, à l'école, des paroles de haine contre Staline, ils ont vu en lui la cause de l'état de choses en U.R.S.S. : ils pensaient qu'en éliminant cette cause, ils parviendraient à changer cet état de choses. La personnification du régime en U.R.S.S. — où le parti n'existe pas, où seuls comptent les chefs — ne peut que favoriser des tendances terroristes. Jusqu'ici, heureusement pour l'U.R.S.S. et pour le mouvement ouvrier, ces tendances terroristes ne se sont pas cristallisées dans les actes.

Ce serait une erreur monstrueuse de tenter de rapprocher le mécontentement des masses soviétiques de l'acte de Nikolaïev. L'ouvrier soviétique est mécontent, mais profondément attaché au régime, il cherche la solution dans les cadres soviétiques, par la voie d'une réforme. Nikolaïev à ses yeux n'est autre qu'un ennemi de classe.

Mais l'existence même de ces tendances terroristes et le coup de feu de Nikolaïev reflètent — quoique sous une forme exceptionnelle et exceptionnellement défigurée — la crise politique profonde que traverse la Révolution russe.

**

Sur les 66 fusillés: ils n'ont apparemment rien à voir avec l'affaire Nikolaïev proprement dite. Ils ont été arrêtés avant, et absolument indépendamment de l'assassinat de Kirov. Leur exécution a pour but de semer la terreur pour de nouveaux Nikolaïev éventuels. Des actions pareilles ont eu lieu du temps de Lénine aussi; mais cela se faisait en plein jour. On savait *qui* était fusillé et *pourquoi*. La liste des fusillés ne contient aucun indice biographique ou autre permettant des conclusions quelconques (cette liste contient un nom rare en Russie: Eismont. Il existait un Eismont, vieux membre du parti, commissaire du peuple. Il a été arrêté en 1932, accusé de complot contre Staline. Rien cependant ne permet de dire qu'il s'agisse du même Eismont. Si c'était le même, une appréciation toute différente s'imposerait)⁴.

**

Une mise en garde nous semble indispensable. Si Nikolaïev a agi seul et, en tout cas, pas en liaison avec une organisation politique quelconque,

4. La *Pravda* mentionne parmi les fusillés « Eismont, K.N. ». Le vieux membre du parti évoqué par Sedov s'appelait Nikolai Boleslavovitch. Il était né en 1891, avait adhéré au parti en 1907, était devenu commissaire du peuple en 1926. Les sources officielles donnent 1935 pour la date de sa « mort » (en prison).

on peut s'attendre à toutes les surprises possibles. Pour tirer de cet événement un profit politique plus considérable, c'est-à-dire pour pouvoir porter un contre-coup, Staline pourrait chercher à accoler Nikolaïev même à la L.C. I. Ce n'est pas très probable, mais ce n'est pas exclu⁵.

Dans une pareille supposition, il n'y a rien d'extravagant. Avec ses amalgames continuels, avec son officier de Wrangel⁶, Staline a montré de quoi il est capable dans la lutte intérieure.

Comme le montre le contenu de cette lettre, elle est confidentielle et certaines de ses considérations seulement peuvent être utilisées.

L'axe d'un article sur cette question devrait être d'après nous la condamnation absolue de l'assassinat et la défense de l'U.R.S.S. contre ses ennemis de classe, extérieurs comme intérieurs. Nous précisons que nous n'avons encore aucune information qui permette de se faire un jugement définitif et que les informations ultérieures peuvent encore rendre nécessaire un changement radical de l'appréciation de l'événement.

5. On sait que quelques jours plus tard, l'acte d'accusation mentionnait Trotsky qui, selon lui, aurait été en liaison avec Nikolaïev par l'intermédiaire d'un consul étranger. Jacques Duclos orchestra ces calomnies dans *L'Humanité*.

6. En 1927, afin de tenter de discréditer l'Opposition, Staline lui avait envoyé un membre du G.P.U. qui avait proposé d'aider à la publication de la « Plateforme ». L'homme, en service commandé du G.P.U., dans cette affaire, était un ancien officier de l'armée blanche de Wrangel (sur cette affaire, *Cahiers Léon Trotsky* n° 4, pp. 21-38).

Le Mouvement Stakhanov* (12 décembre 1935)

Sa signification réelle et les déviations bureaucratiques

Dans la nuit du 31 août 1935, Aleksei Stakhanov, mineur du Donbass, jeune ouvrier de 29 ans, d'origine paysanne, a extrait pendant une journée de six heures, au marteau pneumatique, 102 tonnes de charbon, la production moyenne étant de six à sept tonnes¹. De ce jour a pris naissance le « mouvement Stakhanov ».

Peu après, les journaux soviétiques ont été émaillés de communications sur d'autres records. Le forgeron Boussyguine, à Gorky, forge 112 à 127 vilebrequins à l'heure (les forgerons des usines Ford en font 100 à l'heure). Au plissage de roues, la norme étant de six paires à la journée, un ouvrier stakhanoviste en a fourni douze, record vite battu, d'abord par quinze, puis dix-sept et dix-huit paires. Dans l'Oural, dans les mines de cuivre, l'abatteur Ivantchikov a produit pendant une journée 970 de la norme, c'est-à-dire dix fois la productivité moyenne. Il a gagné pendant cette journée 320 roubles, c'est-à-dire une somme qui représente presque le double du salaire mensuel moyen d'un ouvrier soviétique. Deux ouvrières du textile, du nom de Vinogradov, ont passé de 77 métiers à 144. Dans le bassin métallurgique du Krivoïrog, un ouvrier stakhanoviste a réussi à dépasser la norme d'abord de 2300, puis de 2500% ! Le record de Stakhanov lui-même a été très vite battu : le mineur Gorbatiuk a produit pendant sa journée 405 tonnes de charbon et, quelques jours plus tard, le piqueur Borissov a donné 800 tonnes, dépassant tous les records et atteignant 4600% de la norme !

Chiffres fantastiques ! Tâchons d'examiner s'ils sont réels, quelles sont les causes des résultats obtenus et par quelle voie ils ont été atteints.

* *Biulleten Oppositsii*, n° 47, janvier 1936, traduction française du Service d'information sur l'U.R.S.S., édité par le S.I. de la L.C.I. (B.L.), n° 1, janvier 1936.

1. La plus forte moyenne de production en Europe (Pologne, Ruhr) est de 10 à 11 tonnes et le maximum de 16 à 17 tonnes. (Note de Sedov).

Tout d'abord, une prémisse générale. Ces dernières années, l'industrie soviétique a énormément cru et s'est enrichie d'une nouvelle technique avancée. Mais jusqu'ici la croissance de l'industrie soviétique s'est exprimée surtout par des indices quantitatifs. Le nombre d'usines souvent les plus modernes et celui des machines les plus perfectionnées a continuellement grandi, mais la *production par machine* n'a presque pas augmenté jusqu'à l'année passée. Autrement dit, la technique existante a fonctionné sur un niveau extrêmement bas et n'a donné qu'une petite partie de ce que cette même technique donne en Amérique ou en Allemagne. C'est précisément ce bas niveau de l'utilisation d'une technique avancée qui a créé la possibilité même d'une ascension aussi vertigineuse de la productivité. Si un moteur, calculé à 1000 tours par minute, ne donne que 100 tours, il n'est relativement pas difficile, dans des conditions normales, de l'amener jusqu'à 1000 tours, mais il est très difficile (et souvent non sans danger) de l'amener, disons, jusqu'à 1050 tours. Les moteurs de l'industrie soviétique ont tourné à toute petite vitesse. Cette différence de niveau entre les possibilités de la technique avancée et sa très faible utilisation a été dans la sphère de la production la prémisse du mouvement Stakhanov.

Examinons plus en détail le travail de Stakhanov lui-même. Les piqueurs, comme le dit Stakhanov, ne travaillaient pas plus de 2 heures et demie ou de trois heures maximum avec le marteau-piqueur pneumatique ; le reste du temps, ils faisaient un travail de soutènement, c'est-à-dire qu'ils exécutaient un travail auxiliaire et le marteau-piqueur n'était pas utilisé. Pour deux relèves, c'est-à-dire douze heures, il n'était utilisé que cinq à six heures. Maintenant, celui de Stakhanov travaille six heures entières (au lieu de deux heures et demie) et le travail de soutènement est exécuté par d'autres ouvriers. Autrement dit on a introduit une division élémentaire du travail, ce qui a d'un coup augmenté de beaucoup la productivité. Une série d'autres améliorations sont introduites dans le processus de production ; la qualification augmente. Mais l'adjonction des ouvriers auxiliaires oblige à introduire immédiatement des corrections importantes aux records, un fait reconnu par Ordjonikidzé, dirigeant de l'industrie lourde, au congrès des stakhanovistes qui a eu lieu à Moscou : « On pense parfois qu'un seul homme² a produit 102 tonnes ? Ce n'est pas vrai. Ces 102 tonnes ont été produites par toute une brigade ». Ainsi, si l'on divise la production effective par le nombre d'ouvriers composant la brigade, on n'obtient pas le chiffre de 100 tonnes et plus par ouvrier, mais celui de 30 à 35 tonnes au plus, ce qui, par rapport à la productivité passée maximale, quatorze tonnes, constitue une augmentation considérable de la productivité, mais bien plus modeste : de deux à deux et demi, et non de quinze ou de vingt.

2. Stakhanov.

Il faut chercher une autre cause essentielle des records dans ce que nous n'avons pas affaire à une journée moyenne, située dans les conditions ordinaires de production, mais à une préparation toute spéciale, souvent durant un temps assez prolongé, et que le recordman travaille dans un état de tension extrême dans lequel il ne saurait, bien entendu, tenir pendant une période tant soit peu prolongée³. Ainsi la majorité des records, non seulement ne sont pas stables, mais encore ne sont pas indicatifs comme perspective d'une élévation de la productivité *moyenne*.

Dans la plupart des cas, les records même ont un caractère d'unicité. Ce n'est pas sans raison qu'au congrès des stakhanovistes (du 14 au 17 novembre 1935), en présentant l'un deux, Soroky, comme un phénomène hors série, Ordjonikidzé remarqua: « Ce camarade a donné des records non pendant deux jours, mais pendant trois mois ». Ce qu'un stakhanoviste a réussi à produire hier, il n'arrive pas à le produire le lendemain. Le désordre de l'industrie, les disproportions de toute sorte dans chaque usine, entre les diverses branches de l'industrie, etc. en sont les causes essentielles. La brigade stakhanoviste Soukhoronikov produit pendant une journée 150 wagons de charbon, 80 le lendemain et ainsi de suite suivant une courbe fiévreuse (*Troud*, 23 octobre 1935). La brigade du stakhanoviste Joukov donne de 80 à 90 tonnes de charbon pendant une journée, le jour suivant moins d'un dixième, huit seulement, le lendemain 92 tonnes et, le surlendemain, la production retombe à 20 tonnes (*Troud*, 24 octobre 1935). Les causes en sont les heures creuses, une panne de moteur, le mauvais fonctionnement de la chaîne, etc. (Peut-être aussi le surmenage du stakhanoviste la veille). « A l'usine de construction de locomotives « Lénine », les succès des stakhanovistes n'ont pas été durables. Justement, quelques jours après, la productivité des tourneurs est tombée brusquement. Maintenant, il y a des jours où ils ne produisent même pas la norme » (*Troud*, 1er novembre 1935). Une enquête faite parmi vingt mineurs retardataires a établi qu'un seul d'entre eux peut être classé dans la catégorie des « fainéants », tandis que le retard des autres est provoqué par la mauvaise organisation de la production et d'autres causes techniques. *Troud* du 2 novembre publie des extraits intéressants du « Journal » d'un mineur stakhanoviste. Il ressort de ces notes que, *sur 15 jours* l'auteur du Journal n'a travaillé que *deux journées entières*, il a intégralement chômé cinq journées et n'a travaillé que partiellement pendant les autres. On l'a envoyé sans cesse d'un lieu de travail à un autre: tantôt la machine n'était pas prête, tantôt le puits n'était pas préparé,

3. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans les brigades Stakhanov, on a créé une fonction spéciale, celle d'un ouvrier qui remplace les hommes fatigués, une fonction qui suppose, par son existence même, une surtension toute particulière de la force de travail. (Note de Sedov).

tantôt il n'y avait pas de bois (pour le soutènement), tantôt les wagonnets de décharge font défaut, etc. Le recordman le plus fameux, après Stakhanov lui-même, Boussyguine, déjà cité, se trouve dans la même situation. A peine les journaux ont-ils eu le temps de colporter la nouvelle de ses records (Boussyguine a « battu » les forgerons de Ford) qu'il s'est avéré que dès le lendemain il n'a « pu donner le plein de ses forces, le marteau n'ayant pas été convenablement préparé ». Le lendemain, Boussyguine « a chômé pendant deux heures, parce que l'administration de la section n'a pas préparé le marteau et n'en a pas changé la matrice ». Un jour plus tard encore, Boussyguine a chômé une heure et demi et, en outre, il n'a produit qu'un « déchet intégral »: « il s'est avéré que l'administration n'a pas fourni la marque d'acier convenable (*Pravda*, 23 et 24 novembre 1935). Voilà la situation dans laquelle se trouve l'un des plus fameux stakhanovistes, qui travaille dans des conditions exceptionnellement privilégiées. « Boussyguine a donné l'éveil à tout l'atelier », « Boussyguine a donné l'alarme », « Boussyguine est accompagné dans l'atelier par le chef », « Boussyguine déclare: "J'ai beaucoup de remarques à faire: il faudra reconstruire beaucoup de choses" », etc. Tout cela, Boussyguine peut se le permettre. L'ouvrier du rang, lui n'ose pas souffler. Le personnel dirigeant, bien entendu, craint Boussyguine et les autres recordmen, les place dans des conditions de travail particulièrement favorables, les sert tout spécialement et en premier. Il n'est pas difficile de se représenter la situation de l'ouvrier du rang, non stakhanoviste. *Troud* lui-même implore: « Il ne faut pas seulement s'occuper de ces ouvriers qui ont déjà atteint des records ». Et l'on voit de nouveau l'irréalité du record de Boussyguine qui, comme d'autres, a dépassé, dit-on, la norme américaine. Si Boussyguine a réussi quelquefois à produire 127 vilebrequins en une heure et que les forgerons des usines Ford en produisent 100, la différence réside en ce que ces forgerons produisent par heure, hier comme aujourd'hui, avant-hier comme demain, autrement dit que c'est la *norme moyenne*, standard, américaine, et *non un record*. Or Boussyguine en a produit 127 en une heure et peut-être aucun dans l'heure suivante.

Il y a autour des records un véritable agiotage. Une ouvrière des tissages, Odmitsova, communique au congrès des stakhanovistes qu'elle se prépare à passer à 150 métiers. Les deux recordmen Vinogradov lui crient: « Et nous, nous passerons à 208! » (Rires, applaudissements). De tels faits sont nombreux. Les chefs qui dirigent le congrès entretiennent et développent soigneusement cet esprit « sportif », le favorisent, y excitent, etc. Il va sans dire que c'est un phénomène tout à fait malsain vis-à-vis duquel la masse des ouvriers soviétiques ne peut avoir qu'une attitude non seulement négative, mais hostile. Lénine disait un jour à propos des records atteints par la rationalisation américaine: « Sous le capitalisme, c'est une torture ou un truc ». Il y a aussi des éléments de « torture ou de truc » dans les records soviétiques.

Nous avons déjà dit comment ces records ne sont pas indicatifs d'une perspective d'accroissement de la productivité *moyenne*. Montrons, d'après l'exemple de la mine de Stakhanov, combien peu ces records influencent la productivité moyenne. Dans cette mine, outre Stakhanov, travaillent une série de recordmen qui l'ont dépassé. La mine a donné 8120 tonnes de charbon en octobre, contre 8065 en septembre, c'est-à-dire une augmentation de la production de 0,7% seulement. Or, si l'on tient compte non seulement de la quantité de charbon abattue, mais de son transport à la surface et jusqu'au wagon de chemin de fer, l'accroissement est encore moindre. Dans d'autres branches d'industrie, la situation est analogue. Il faut, bien entendu, ne pas perdre de vue que nous nous trouvons encore maintenant au début du mouvement.

Pourquoi le mouvement stakhanoviste a-t-il surgi?

Peut-on conclure de ce qui précède que le mouvement stakhanoviste — considéré non comme une succession de records isolés, mais comme un mouvement d'augmentation de la productivité du travail — est un « bluff », dénué de perspectives? Nullement. Nous estimons qu'épuré de l'esprit de record et de surenchère, il a un grand avenir. Tâchons d'en indiquer les causes fondamentales.

Si nous avons indiqué la faible utilisation de la nouvelle et souvent puissante technique comme une cause fondamentale de la *possibilité* même d'une productivité accrue, si nous avons indiqué d'autre part la nécessité d'aborder de façon critique les résultats record, il reste encore une question de première importance: *pourquoi* fin 1935, le mouvement stakhanoviste a-t-il « tout d'un coup » surgi? Qu'est-ce qui lui a donné son impulsion? Pourquoi n'a-t-il pas surgi par exemple il y a deux ans quand la technique avancée existait déjà? Dans son discours — d'une exceptionnelle platitude — aux stakhanovistes, Staline a donné de ce phénomène l'explication suivante: « La vie est devenue meilleure, la vie est devenue plus heureuse. Et quand la vie est heureuse, le travail marche bien » (*Pravda*, 22 novembre). Tout est simple: l'ouvrier soviétique augmente la productivité de son travail à cause de sa gaieté, qu'il doit à ce même Staline. Molotov, qui a fait subir un interrogatoire serré à presque tous les orateurs du congrès des stakhanovistes, leur demandant pourquoi ils travaillent en stakhanovistes, maintenant et pas auparavant, a donné une appréciation plus réaliste: « Dans bien des endroits, l'impulsion immédiate chez les stakhanovistes pour une haute productivité fut le désir d'augmenter son salaire » (*Pravda* du 13 novembre 1935). L'Amérique, que Staline n'a pas eu l'heur de découvrir, a été timidement découverte par Molotov.

Le leitmotiv de tous les communiqués de presse et de tous les

Le leitmotiv de tous les communiqués de presse et de tous les discours des stakhanovistes est l'intérêt matériel individuel: c'est là le stimulant fondamental du mouvement stakhanoviste et c'est précisément cela, et cela seul, qui lui assure un développement certain dans l'avenir proche. Ce fondement de l'intérêt personnel n'est apparu que dans les tout derniers temps, en liaison avec la stabilisation du rouble, la suppression du système des cartes d'alimentation et, d'une façon générale, du système d'approvisionnement réglementé. Il y a quelques mois encore, le salaire en espèces jouait un rôle relativement modeste dans le budget de l'ouvrier, budget qui reposait essentiellement sur les produits distribués par la coopérative d'usine, la cantine, etc. Dans ces conditions, le montant du salaire en espèces n'avait pas grande importance. Or, dans les nouvelles conditions, quand le rouble redevient « l'équivalent général » des marchandises — équivalent, bien entendu, très imparfait, et pas encore stable, mais « équivalent » tout de même — les ouvriers soviétiques, dans la lutte pour un salaire plus élevé, sont incités à augmenter la productivité du travail, car *le salaire à la tâche, aux pièces*, introduit universellement en U.R.S.S., exprime automatiquement en roubles la croissance de la productivité de travail de chaque ouvrier. *Le salaire aux pièces*, que l'on a commencé à introduire depuis longtemps, est devenu la forme dominante des salaires dans l'industrie et dans les transports, même dans certaines branches où cela a provoqué des difficultés à cause du caractère collectif de travail, les ouvriers travaillant en brigades.

Dans l'industrie houillère, par exemple, le salaire, étant aux pièces, était calculé proportionnellement à la production de la brigade, et, dans la brigade, les salaires étaient répartis de façon à peu près égale. Maintenant, là où cela n'avait pas encore été réalisé, commence la transition vers un salaire différencié à la tâche, c'est-à-dire où chaque ouvrier est payé en proportion de ce qu'il a produit. *La nouvelle technique ayant créé les conditions nécessaires à la naissance du mouvement stakhanoviste, le salaire aux pièces, dans le cadre de la réforme monétaire, a effectivement appelé à la vie le mouvement stakhanoviste*. Et dans cette économie soviétique contradictoire qui comprend des éléments de socialisme et de capitalisme, le mouvement stakhanoviste, non seulement est devenu économiquement nécessaire, mais est en un sens progressiste, en ce qu'il mène à l'augmentation de la production du travail. Il ne l'est pas, bien entendu, comme l'affirme Staline, en tant que « préparation des conditions de passage du socialisme (?) au communisme (!) ». Mais il pose, dans les cadres de l'économie transitoire et contradictoire existante, les prémisses élémentaires de la société socialiste avec des méthodes *capitalistes*. L'argent et le salaire aux pièces de l'époque préstalinienne n'ont jamais été considérés comme des catégories du communisme, ni même du socialisme. Le salaire aux pièces, Marx le définissait comme « le plus propre au mode capitaliste de production », dans *Le Capital*. Et seul un bureaucrate

qui a perdu toute pudeur marxiste peut présenter ce recul forcé du « socialisme » soi-disant déjà réalisé, vers l'argent et le salaire aux pièces, et par conséquent vers le renforcement de l'inégalité, de la surtension de la force ouvrière et l'allongement de la journée de travail, comme « la préparation du passage au communisme ».

Le mouvement Stakhanov et la différenciation au sein de la classe ouvrière

L'introduction du salaire aux pièces entraîne inévitablement une différenciation profonde au sein de la classe ouvrière soviétique elle-même. Si cette différenciation a été freinée jusqu'à ces derniers temps par le système du ravitaillement réglementé — cartes alimentaires, coopératives et restaurants d'usine — dans les conditions de passage à une économie monétaire, elle prendra le développement le plus large. Il n'est guère de pays capitaliste avancé où la différence entre les salaires ouvriers est aussi profonde qu'en U.R.S.S. actuellement. Dans les mines, un piqueur non-stakhanoviste gagne de 400 à 500 roubles, un stakhanoviste plus de 1600 roubles. Or l'ouvrier auxiliaire, conducteur de chevaux de fond, ne gagne que 170 roubles s'il n'est pas stakhanoviste et 400 roubles s'il l'est. (*Pravda*, 16 novembre 1935). C'est-à-dire qu'un ouvrier gagne environ dix fois plus qu'un autre. Et 170 roubles ne représentent nullement le salaire le plus bas, mais le salaire *moyen* d'après les données de la statistique soviétique. Il y a des ouvriers qui ne gagnent que 150, 120 ou même 100 roubles. Un ouvrier spécialiste très qualifié, Kazlov (usine de construction de moteurs de Gorky) a gagné, pendant la *moitié* du mois d'octobre, 950 roubles (*Pravda*, 26 novembre 1935), c'est-à-dire plus de onze fois le salaire du conducteur de chevaux et plus de seize fois celui de l'ouvrier qui gagne 120 roubles. Les ouvrières stakhanovistes des textiles gagnent 500 roubles et plus, les non stakhanovistes 150 roubles ou moins (*Pravda*, 18 novembre 1935). Les exemples que nous donnons n'indiquent nullement les limites extrêmes dans les deux sens. On pourrait démontrer sans peine que les salaires des couches privilégiées de la classe ouvrière (de l'aristocratie ouvrière dans le vrai sens du mot) sont vingt fois plus élevées, quelquefois plus encore, que les salaires des couches mal payées⁴.

⁴ Si l'on prend le salaire des spécialistes, le tableau de l'inégalité devient réellement sinistre. Ostrogladov, l'ingénieur principal d'un puits, qui réalise bien le plan, gagne 8600 roubles par an et c'est un modeste spécialiste; son salaire ne peut donc être considéré comme exceptionnel. Ainsi, des ingénieurs gagnent souvent 80 et 100 fois plus qu'un ouvrier non qualifié. Une telle inégalité est établie maintenant, dix-huit ans après la révolution d'Octobre, presque à la veille — selon Staline — du « passage du socialisme au communisme ».

Il faut ajouter d'autres privilèges personnels des stakhanovistes: des places réservées dans les maisons de repos et les sanatoria; l'entretien et la réparation de leur logement; des places pour les enfants dans les jardins d'enfants, (*Troud*, 23 octobre 1935); des entrées gratuites au cinéma; de plus, les stakhanovistes se font raser gratuitement sans avoir à faire la queue (*Donbass Troud*, 1er novembre), ils ont droit à des leçons gratuites à domicile pour eux et pour leur famille (*Troud*, 2 novembre, etc.), à des visites gratuites de médecins, de jour et de nuit, etc.

Nous estimons que la direction stalinienne place les stakhanovistes dans une situation très privilégiée, non seulement pour encourager l'augmentation de la productivité du travail, mais aussi pour *favoriser délibérément la différenciation au sein de la classe ouvrière*, avec l'objectif politique de s'appuyer sur une base plus étroite certes, mais aussi plus sûre: l'aristocratie ouvrière.

La différenciation qui s'accroît au sein de la classe ouvrière, la formation d'une aristocratie qui se dégage de son sein, aiguise considérablement ses antagonismes internes. Aussi n'est-il pas étonnant que *le mouvement stakhanoviste soit accueilli avec hostilité par la masse ouvrière*. Ce fait, la presse soviétique ne peut le dissimuler. L'hostilité revêt des formes diverses, depuis la plaisanterie jusqu'à... l'assassinat. Et parmi les railleurs, l'on trouve des ouvriers communistes et même des ouvriers qui ont de petites responsabilités dans le parti ou les syndicats (*Troud*, 3 novembre).

Les chefs appellent à la lutte contre « les saboteurs ». Le gouverneur général stalinien de l'Ukraine, Postychev, déclare: « La lutte contre les saboteurs et ceux qui combattent le mouvement stakhanoviste... est maintenant l'un des principaux secteurs de la lutte de classe » (*Pravda*, 13 novembre). Le lieutenant de Staline à Léningrad, A.A. Jdanov, dit de même: « Dans certaines entreprises, le mouvement stakhanoviste a rencontré une certaine résistance, même de la part des ouvriers arriérés... Le parti ne s'arrêtera devant rien pour balayer du chemin de la victoire du mouvement stakhanoviste tous ceux qui lui résistent » (*Pravda*, 18 novembre).

Ces menaces produisent-elles de l'effet sur les ouvriers? Des extraits que nous reproduisons ci-dessous indiquent en tout cas que les ouvriers ne sont pas enclins à céder sans combat lorsqu'ils s'agit de leurs intérêts vitaux.

Troud du 18 novembre communique que, dans le puits n° 5, le piqueur Kirillov a frappé le chef de secteur qui exigeait de lui un bon travail de soutènement derrière le piqueur stakhanoviste Zamsteiev. Ce qui s'est passé, c'est que l'application des méthodes stakhanovistes dans les puits de charbon a abouti à une réduction considérable du nombre de piqueurs (par exemple, dans le puits où travaille Stakhanov, leur nombre a été réduit de 36 à 23. Le chômage ne les menace pas, mais une partie

d'entre eux sont transférés au travail auxiliaire de soutènement, bien plus mal payé. C'est dans cette situation que se trouvait le piqueur Kirillov.

Dans le même numéro de *Troud*, on raconte comment deux ouvriers « ont mené une agitation malfaisante contre les méthodes stakhanovistes. Sjaghirev a cherché à persuader l'ouvrier stakhanoviste Kourlitchev de ne pas travailler. Résultat: le travail sur le secteur a été compromis ». Les stakhanovistes se plaignent que c'est seulement « quand la surveillance est effective que le travail marche » (*Troud*, 24 septembre). A Odessa, à l'usine de construction de machines lourdes, l'ouvrier Poliakov s'est jeté sur le stakhanoviste Korenoï avec une barre de fer. Poliakov est exclu du syndicat, chassé du travail et on prévoit de le faire passer en justice à titre d'exemple (*Troud*, 23 octobre). A Marioupol, à l'usine Azorstal, deux ouvriers, Tchisjakov et Khomenko, sont condamnés à quatre ans et deux ans de prison, pour avoir menacé de tuer un chef de brigade stakhanoviste. A l'usine « Krasny Chtampovtchik », une ouvrière stakhanoviste a trouvé sur son métier un balai sale avec le message suivant: « A la camarade Beloi, ce bouquet de fleurs, en l'honneur de sa réalisation de trois fois la norme » (*Troud*, 15 novembre). Il a fallu six jours pour trouver les coupables. Parmi eux, le responsable syndical, l'ouvrier Mouraviev. Ils ont été chassés. Mais leurs supérieurs ont exigé que l'affaire soit transmise au tribunal. *Troud* du 12 novembre communique que « les ouvriers du textile qui ont exécuté le travail d'une manière intensive, ont rencontré et rencontrent encore de grands obstacles. La lutte de classes (!) se manifeste à chaque pas ». Un petit exemple: « On a ouvert les fenêtres de l'atelier pour faire partir l'humidité, on a sali l'atelier ». Dans une autre usine: « Sur des dizaines de métiers, les boîtes de navettes ont été savonnées. Derrière tout cela, nous voyons des actes de sabotage ». Dans la fabrique « Bolchevik », l'ennemi effronté (c'est-à-dire les ouvriers eux-mêmes N.M.) se moque ouvertement de l'ouvrière Odintsov, qui travaille sur 144 métiers automatiques ». Une ouvrière stakhanoviste raconte comment on se moque d'elle: « On m'aborde en me disant: « Comme tu as maigri! Comme tu es pâle! Ne tiens-tu pas à la vie? » ».

Les *Izvestia* du 28 racontent que, dans la baraque 25 de la fabrique de cartonnages de Moscou, les ouvriers Kolmogorov, père et fils, « ont reproché au stakhanoviste Solovine d'aboutir, en fin de compte, par son travail, à diminuer le prix des pièces. Ils ont incité les ouvriers Naoumov et Niépékine, qui habitent avec les Kolmogorov, à mettre le feu à du papier, contre les pieds de Solovine, pendant son sommeil. Cet acte bestial a causé à Solovine des brûlures sérieuses. Les criminels sont arrêtés ».

A l'usine Aviakhine, l'ouvrier Krikov dépassait régulièrement la norme, tandis que des ouvriers plus qualifiés produisaient moins que lui. « Le 14 octobre, tout est devenu clair. Karpov a passé à Krikov le mot suivant: « Camarade Krikov; ne te précipite pas trop et ne dépasse pas la

norme. Exige au contraire qu'on t'augmente le prix de la pièce... » Krikov rapporta le fait à l'administration et l'ouvrier Karpov fut d'abord congédié; il n'a été repris, après un blâme sévère, qu'après s'être repenti » (*Pravda*, 17 novembre).

Le même numéro de la *Pravda* raconte qu'à Smolensk, « les ouvriers arriérés se sont mis à pourchasser le tourneur stakhanoviste Likhoradov... les choses en sont venues au point qu'un certain Sviridov a cassé une roue dentée et arraché la courroie du tour de Likhoradov ». Likhoradov lui-même raconte: « Quand j'ai fait sept bandages (c'est-à-dire qu'il dépassait considérablement la norme N.M.) ce fut toute une histoire. Les éléments hostiles étaient prêts à me bouffer » (*Pravda*, 17 novembre).

Les journaux soviétiques appellent « faiseurs d'avaries » les ouvriers qui résistent au mouvement stakhanoviste. « La méthode favorite de ceux qui luttent contre le mouvement stakhanoviste consiste à provoquer des avaries et à briser les machines » (*Troud*). La *Pravda* du 3 novembre communique qu'à Tambov, quatre ouvriers stakhanovistes, en arrivant au travail, ont constaté que leurs boîtes à outils étaient fracturées et les outils volés ». La lutte est si aigüe qu'elle prend à certaines occasions, heureusement rares, le caractère d'actes terroristes. « Le 25 octobre au soir, le meilleur stakhanoviste de l'usine « Troud », l'ouvrier serrurier Schmyrev, a été tué... Les criminels ont été arrêtés » (*Pravda*, 19 octobre). Quelques semaines plus tard, la *Pravda* annonce que « les meurtriers ont été condamnés à mort par le tribunal militaire ».

Dans le puits Ivan, le meilleur stakhanoviste, Nikolai Tsékhnov, a été tué « pour empêcher l'introduction du système stakhanoviste dans le secteur... Les criminels ont été arrêtés » (*Izvestia*, 30 octobre et 2 novembre). Nous avons déjà signalé que les stakhanovistes travaillent souvent sur le dos de leurs voisins. *Troud* du 23 octobre 1935 communique: « Le stakhanoviste est surchargé de travail et son voisin chôme ». Le même journal dit par ailleurs: « Les succès des stakhanovistes ont amené la réduction du nombre des ouvriers dans certaines branches; une nouvelle lutte a commencé ». Choura Dimitrova, ouvrière stakhanoviste, a carrément déclaré au président du comité d'usine: « Ça m'ennuie. Aboutis ou bien à ce que tout le monde ait du travail ou bien à ce qu'on renvoie des ouvriers, sans quoi je cesserai de travailler ainsi ». Il n'est pas difficile de se représenter quel état d'esprit règne dans ces conditions à l'usine. Le contremaître de la fabrique Premier Mai (à Leningrad), Soldatov, dit: « Quand il n'y avait pas de stakhanovistes, on ne chômait pas; mais, avec les stakhanovistes, on a commencé à chômer » (*Troud*, 24 octobre 1935).

Nous avons donné un aussi grand nombre de citations afin de montrer toute l'acuité de la lutte au sein de la classe ouvrière autour du mouvement stakhanoviste. Si le mouvement stakhanoviste ne menace pas encore du chômage l'ouvrier soviétique — l'industrie, dans son puissant essor, est en train d'engloutir tous les bras ouvriers devenus libres — il le

menace de chômage perlé, de déplacement à des travaux auxiliaires, de surtension physique, de réductions de salaires, etc. La différenciation ultérieure de la classe ouvrière signifie l'aggravation de l'inégalité économique et des antagonismes.

Il serait absurde de croire que la majorité, ou ne fût-ce qu'une partie considérable de la classe ouvrière, puisse devenir stakhanoviste. La croissance des salaires des stakhanovistes est déjà, sans aucun doute, l'objet des inquiétudes de la bureaucratie. Occupée à la stabilisation de la monnaie soviétique, elle ne peut jeter des roubles à tous les vents. Staline a ouvertement déclaré qu'il fallait réviser les normes techniques actuelles, « car elles ne correspondent plus à la réalité, retardent et freinent... il est indispensable de les remplacer par de nouvelles normes techniques supérieures » dont « on a en outre besoin pour rapprocher des masses les plus avancées les masses les plus arriérées ». C'est assez clair. Ces normes nouvelles doivent, selon Staline, « passer quelque part entre les normes actuelles et les normes atteintes par les Stakhanov et les Boussyguine » (*Pravda*, 22 novembre 1935). Et après, l'augmentation des normes techniques suivra sans aucun doute la diminution du prix aux pièces, c'est-à-dire un coup porté aux salaires. Dans une série d'entreprises, les prix aux pièces ont été diminués par le directeur aussitôt après les premiers records des stakhanovistes. C'est ce que l'ouvrier soviétique flaire, c'est ce qui l'alarme. Et il cherche le moyen de se défendre et proteste à sa manière comme nous l'avons vu par les faits rapportés plus haut.

Il est très probable que nous sommes en U.R.S.S. à la veille de sérieux combats économiques défensifs de la classe ouvrière. Cette lutte prendra inévitablement au début un caractère discordant et partisan. La classe ouvrière de l'U.R.S.S. n'a pas de syndicats, n'a pas de parti. Ces organisations bureaucratiques totalement dégénérées qui s'intitulent « syndicats » sont considérés par les bureaucrates eux-mêmes (ceux des autres organisations) comme un appendice failli des organismes économiques d'État. Cet aveu se fait ouvertement dans la presse soviétique.

Les questions de défense des intérêts professionnels de la classe ouvrière gagneront en U.R.S.S., dans le plus proche avenir, une importance énorme. Les ouvriers vont inévitablement aspirer à créer leurs organisations, si primitives soient-elles, mais au moins capables de défendre les intérêts directs des ouvriers dans le domaine de la journée ouvrière, du repos, des congés et des salaires, et de dresser un barrage contre la pression de la bureaucratie pour intensifier le rythme de travail sous le drapeau du mouvement stakhanoviste ou sous un autre.

La tâche des bolcheviks-léninistes consiste à aider la classe ouvrière de l'U.R.S.S. dans sa lutte contre les énormes déviations bureaucratiques dans le domaine de l'augmentation de la productivité du travail. Il faut en particulier aider l'ouvrier soviétique avancé — sur la base de la participation active à l'augmentation de la puissance économique du pays — de

formuler justement, de lancer et de populariser dans les masses des revendications-mots d'ordre fondamentaux, une sorte de programme minimum de défense des intérêts de la classe ouvrière contre la bureaucratie, son arbitraire, ses violences, ses privilèges, sa corruption. Il est très probable que, sur la base des succès de l'industrie et d'une certaine augmentation du niveau de vie des masses, tout au moins de ses couches supérieures — augmentation très en retard sur la croissance industrielle — l'ouvrier soviétique, par ce côté-là, c'est-à-dire à travers la défense de ses intérêts économiques élémentaires, s'associera de nouveau à la lutte politique. Alors s'ouvrira, devant la révolution d'Octobre, une perspective de régénérescence.

**

Quelques données biographiques sur les Stakhanovistes

Aleksei *Stakhanov*, 29 ans, de famille paysanne, dans l'industrie depuis 1927, sympathisant du P.C.R. depuis 1934.

Boussyguine, 28 ans, de famille paysanne, sans parti, dans l'industrie depuis 1931.

Smétanine, ouvrier de la chaussure, 32 ans, de famille ouvrière, sans parti.

Les deux *Vinogradova*, 21 et 25 ans, l'une membre des J.C., l'autre sans parti.

Krivosos, conducteur de locomotives, 25 ans, dans les transports depuis 1929, membre du parti depuis 1929 également.

On voit que les stakhanovistes les plus fameux sont de jeunes ouvriers n'ayant passé que peu de temps dans l'industrie. Ils sortent en majorité de la paysannerie, sont dans leur majorité sans parti, d'un niveau culturel et politique bas : plusieurs sont presque analphabètes. Boussyguine, par exemple, dit de lui-même : « Je suis presque analphabète : je n'ai jamais lu de livre ».

Ainsi le type de stakhanoviste n'est ni le vieil ouvrier enraciné dans la classe, qui a vécu les deux révolutions, ni son fils, mais plutôt le représentant d'une couche ouvrière arriérée, sortant de la paysannerie, pas formé dans l'industrie, n'ayant ni l'esprit ni la tradition d'un véritable prolétaire.

Les procès « à la chaîne »* (Février 1937)

Au procès de Moscou, dans sa dernière déclaration, Radek a posé la question très risquée de savoir « quelles sont les preuves de l'accusation ». Il a répondu lui-même que c'étaient ses aveux à lui et ceux de Piatakov, car « toutes les autres dépositions se basent sur nos dépositions ».

Soumettons donc à la critique des faits les aveux de Radek et de Piatakov sur un point crucial : leur prétendue liaison avec Trotsky.

Radek prétend avoir reçu de Trotsky d'innombrables lettres qu'il a « malheureusement brûlées » (ce qui ne l'empêche pas d'en citer de mémoire des pages entières). La prétendue liaison Trotsky-Radek passait exclusivement par le témoin Romm (pourquoi témoin ?).

Ce dernier affirme avoir rencontré Trotsky et moi-même « fin juillet 1933 » au bois de Boulogne à Paris. Le malheur est que cette rencontre n'a jamais eu lieu et nous prouverons qu'elle n'a pu avoir lieu.

Le 24 juillet, Trotsky débarque en France, venant de Turquie par le vapeur *Bulgaria*. Par mesure de précaution, nous le faisons débarquer en canot à Cassis, avant que le vapeur arrive à Marseille. Son passeport est visé, dans le canot même, par un inspecteur de la Sûreté. De Cassis, Trotsky se rend par la route, accompagné de quelques amis et de moi-même, à Royan, en empruntant l'itinéraire fixé par la Sûreté (Marseille, Montpellier, Montauban et Bordeaux).

A peine arrivés sur place, le 25, qu'un incident survient : le petit train à vapeur qui dessert la plage voisine et passe près de la maison, crachant des étincelles, met le feu aux buissons secs du jardin. Un incendie éclate et

* Texte en français publié dans *Marianne* du 3 mars 1937. Cet hebdomadaire des intellectuels du Front populaire avait fait appel sur la question des procès à Léon Sedov et au journaliste de *l'Humanité* Gabriel Péri (dont on connaît, soulignait-il, « le talent et les convictions ») pour exposer leurs deux points de vue opposés. Sous le titre général de « Deux sons de cloche », chacun occupait une moitié de page. Celui de Péri était titré « Le Procès de Moscou et la paix ».

l'on parvient difficilement à le maîtriser avant que la maison ne soit atteinte. On trouvera trace de cet incendie dans la presse locale. Les journées suivantes sont consacrées à l'emménagement. Trotsky, malade et souffrant d'un lumbago, regrette de ne pouvoir se rendre utile.

Le préfet de la Charente-inférieure et la Sûreté générale — comme l'a déclaré à la presse le directeur M. Berthoin — ont été parfaitement au courant de la vie de Trotsky. Les autorités françaises, en acceptant que Trotsky vive en France même, et non en Corse, comme il en fut question au début, s'opposèrent résolument à ce qu'il s'installât à Paris.

Devant la menace des Russes-blancs, du G.P.U. et d'autres, le lieu d'habitation de Trotsky fut tenu secret, une garde vigilante d'amis se relayait jour et nuit. Jusqu'au début d'octobre, Trotsky resta ainsi enfermé dans la maison comme une manière de prisonnier, ne sortant que pour quelques rares promenades dans les environs. Pour épargner toute sortie à Trotsky, un médecin ami et un coiffeur ami vinrent le visiter à domicile¹.

On vivait suivant des règles strictes, seulement rompues par de nombreuses visites. Durant cet été, Trotsky reçut plusieurs dizaines de personnes, de diverses tendances politiques et de nationalité différente, toutes à Royan, aucune à Paris. Citons André Malraux, qui a fait dans *Marianne* le récit de son entrevue avec Trotsky². Toutes ces personnes, de même que les amis qui habitaient la maison en permanence, à quatre ou cinq à la fois, par roulement, chacun quatre semaines environ, confirment que Trotsky non seulement n'a jamais été à Paris, mais n'a jamais quitté la ville plus de quelques heures. Ceci entre le 25 juillet et le début octobre. Nous avons déjà réuni dix-neuf témoignages que nous soumettrons aux commissions d'enquête sur le procès de Moscou. Ces dizaines de témoignages d'hommes *libres*, qui peuvent être vérifiés contradictoirement, ne sauraient être mis en doute. Nous avons également en notre possession une correspondance complète de l'époque qui présente une valeur inestimable en tant qu'élément de preuve.

Si Trotsky avait vu Romm, l'entrevue n'aurait donc pu avoir lieu qu'à Royan. Or Romm, comme nous le savons, parle d'une rencontre à Paris avec Trotsky et Sedov alors que tous deux se trouvaient à Royan. Faut-il ajouter que ni Trotsky ni moi-même n'avons jamais vu ni connu Romm ?

Que reste-t-il de la liaison Trotsky-Radek, assurée par Romm ?

La deuxième pierre angulaire du procès, c'est Piatakov. Dans sa déposition, Piatakov raconte comment, en décembre 1935, il est allé voir Trotsky en Norvège en empruntant un avion allemand parti de Berlin et

1. Le coiffeur était un militant venu de Paris, Lhuillier, et le médecin un grand spécialiste venu de Tchécoslovaquie, le Dr Franz Breth.

2. André Malraux « Trotsky », reproduit dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 12, pp. 79-87.

qui avait gagné Oslo sans escale. A ce propos, je me bornerai à citer la déclaration de M. Gulliksen, directeur de l'aéroport d'Oslo (Kjeller). Voici ce que publie la presse norvégienne :

« Le directeur Gulliksen, avec qui nous avons parlé, a confirmé qu'en décembre 1935 aucun avion étranger n'a atterri à Kjeller. Un seul avion norvégien a atterri, venant de Linköping. Mais cet avion n'avait pas de passagers » (*Arbeiderbladet*, 19 janvier 1937).

Mais peut-être Piatakov s'est-il trompé de date? Le directeur de l'aéroport précise que le dernier avion venu à Kjeller avant décembre 1935 était un avion anglais, arrivé le 19 septembre. Et après décembre? le 1er mai.

J'ajouterai que cette déclaration faite à la presse, M. Gulliksen l'a confirmée par écrit le 14 février 1937 à l'avocat norvégien Andreas Støylen.

Et c'est Piatakov, principal témoin à charge, qui devait *prouver*, sur la base de sa prétendue entrevue avec Trotsky, l'alliance de ce dernier avec Hitler, ses pourparlers avec Hess, dont Trotsky lui aurait fait part lors de leur dite rencontre!

Les précisions, c'est le coup de grâce pour la justice de Staline! Ainsi, au procès Zinoviev-Kamenev, il fut affirmé que l'auteur de ces lignes s'était rencontré à Copenhague à l'hôtel Bristol avec le « terroriste » Holzman (fusillé). Or il s'est avéré qu'à Copenhague, il n'y a pas d'hôtel Bristol et, quant à moi, je n'ai de ma vie été à Copenhague. Et que je n'y ai pas été à l'époque, je l'ai prouvé à l'aide de pièces irréfutables³.

Ainsi chaque *précision* se tourne régulièrement contre l'ensemble de l'accusation. C'est pourquoi l'accusation s'efforce de rester le plus souvent possible dans le vague.

Deux faits : l'avion de Piatakov et la rencontre du Bois de Boulogne, deux mensonges prouvés. Et il en est ainsi pour tous les autres. Je ne cite que ces deux faits, pris au hasard : la place dont je dispose ne me permet pas d'en citer davantage.

Qui croira à la cascade des aveux quand deux ou trois épisodes fondamentaux se révèlent n'être que des fantaisies? Comme pour un château de cartes, enlevons-en quelques-unes, tout s'écroule.

**

3. F. Adler, secrétaire de la II^e Internationale, après avoir examiné les preuves que j'ai données, a déclaré publiquement qu'il considérait comme entièrement prouvé que je n'avais pu rencontrer Holzman à Copenhague. Il a, de plus, invité l'avocat anglais Pritt à faire partie d'une commission qui vérifierait ses preuves. Mais M. Pritt préfère rester le commis-voyageur de la Justice soviétique qui, comme par hasard, au moment d'un procès, se trouve toujours à Moscou pour exprimer par télégramme son admiration pour la justice du Kremlin plutôt que de participer à cette commission (Note de Sedov).

Jetons maintenant un coup d'œil sur les accusations politiques générales qu'on essaye de maintenir malgré l'écroulement des preuves de fait.

L'accusation de terrorisme qui, on s'en souvient, était la base du procès de Zinoviev-Kamenev, passe au second plan. L'axe du nouveau procès, c'est la liaison avec le « fascisme », seule capable de tuer moralement Trotsky et l'opposition.

La calomnie en politique est chose aussi vieille que la politique elle-même. Il n'est certainement pas un grand révolutionnaire qui n'ait été présenté comme un agent de l'étranger. Cromwell l'a été. L'Incorruptible, avant d'être tué, fut représenté aux yeux de la France comme « un royaliste et un vendu ». Marx aussi était accusé d'être un agent de Bismarck (accusé même d'avoir trempé dans la préparation de l'attentat contre Napoléon III). Lénine et Trotsky en 1917 étaient accusés d'avoir fait la révolution d'Octobre à la solde de l'état-major allemand (par Milioukov et Kerensky en particulier. Staline s'est inspiré des calomnieux de Lénine. Il n'a rien inventé).

Depuis que Trotsky a été expulsé de l'U.R.S.S., on le déclare agent de l'impérialisme. Mais, comme la conjoncture internationale change, les impérialismes en question changent à leur tour. En 1929, Trotsky, à en croire la presse soviétique, était allié à Chamberlain, étant donné la tension très vive, à l'époque, des rapports anglo-soviétiques. En 1931 et 1932, Trotsky réunissait le titre d'agent de Pilsudski et celui d'agent de la II^e Internationale. Car, disait-il, pour vaincre le fascisme en Allemagne, il n'y a qu'un seul moyen : le front unique des socialistes et des communistes.

En 1933, Trotsky arrive en France : « agent du gouvernement français », proclame *L'Humanité*, « agent de Daladier » qui, lui-même, à l'époque n'était qu'un « fasciste » (de même que Léon Blum n'était qu'un « social-fasciste »).

L'*Angriff* de Goebbels, tout en étant d'accord avec *L'Humanité* sur ce que Trotsky est « un agent du gouvernement français », ne divergeait avec elle que sur le but que Trotsky poursuivait. Pour *L'Humanité*, c'était contre l'U.R.S.S.; pour l'*Angriff*, « le plus grand antifasciste du monde » agissait contre l'Allemagne.

Dès l'arrivée de Hitler au pouvoir, Trotsky s'était efforcé dans une série d'articles (1933-34) de démontrer que Hitler, c'est la guerre, en particulier de démasquer le « pacifisme » de Hitler en 1933, suscité par la crainte d'une guerre préventive avant que l'Allemagne nazie n'ait eu le temps de s'armer (voir par exemple *Les Annales* du 23 mars 1934). Dans une interview accordée au *New York World Telegram* (juin 1933), Trotsky disait : « Les véritables plans de Hitler : trouver un appui en Italie et en Angleterre pour la guerre contre l'Union soviétique. Qui ne voit pas cela est un aveugle ».

Dans cette même interview, Trotsky — allié de Hitler! — indiquait

comme une mesure capable de contrarier les desseins de rapine de Hitler et de la camarilla militaire à la tête du Japon, la reconnaissance de l'U.R.S.S. par l'Amérique. Dans une étude publiée sous le titre *Manuscrit*, « Le Japon marche vers la catastrophe » (*L'Œuvre* 4 et 5 novembre 1933), Trotsky concluait qu'en cas de guerre avec le Japon, toutes les chances de victoire seraient du côté de l'U.R.S.S. Dans « l'intérêt des deux peuples et de la culture humaine dans son ensemble, disait Trotsky en terminant son étude — nous souhaitons que le militarisme japonais ne tente pas le sort ». Ces seules paroles ne détruisent-elles pas toute la calomnie sur Trotsky provocateur de la guerre?

Un autre article de Trotsky sur l'Armée rouge, publié par *L'Intransigeant* du 19 septembre 1934, ne pouvait avoir d'autre effet que d'augmenter le prestige de l'armée soviétique et, par conséquent, de servir la paix.

Etrange allié de Hitler et du Mikado que ce Trotsky!

Et que faisait à l'époque (1933) le gouvernement de Staline? Il renforçait les liens économiques avec l'Allemagne hitlérienne et recherchait les bonnes grâces du bourreau de l'Allemagne ouvrière et démocratique. Les *Izvestia* écrivaient à l'époque: « L'opinion publique de l'U.R.S.S. n'a jamais (!) envisagé de plans dirigés contre le courant actuel (les nazis) en Allemagne ».

La calomnie journalistique des staliniens contre Trotsky est épuisée. Il faut donc l'habiliter par un jugement dont la force persuasive est puisée dans l'assassinat juridique. L'homme moyen se dira, escompte Staline, que ce n'est pas pour rien qu'on fusille quelqu'un.

Piatakov, Radek, Sokolnikov et autres vieux-bolcheviks ont tous rompu avec Trotsky, il y a de cela huit à neuf ans. Depuis, ils ont non seulement servi — corps et âme — Staline, mais sont devenus les ennemis mortels de l'Opposition.

Parmi les accusés de Staline des trois derniers procès, il n'y a eu aucun véritable trotskyste⁴.

Si cependant Staline fusille les siens, c'est parce que, sans les grandes figures d'anciens trotskystes comme Radek et Piatakov, le procès n'aurait eu aucune portée, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur. Et la « grande réserve » — Zinoviev et Kamenev —, Staline l'a déjà dépensée dans le premier procès...

**

Trotsky, Piatakov, Sokolnikov et autres voulaient rétablir le capitalisme? Mais n'est-ce pas Staline qui, par l'accroissement de l'inégalité

4. Sedov veut dire aucun ancien trotskyste qui n'ait pas renié auparavant ses convictions.

sociale, la montée des « 200 familles » privilégiées russes, le rétablissement de l'héritage, etc., stimule et prépare le rétablissement du capitalisme? Staline accuse Trotsky et ses victimes de ce que lui-même réalise!

L'accusation de *terrorisme*? Pendant plus de cinq ans, des centaines de vieux bolcheviks, conspirateurs expérimentés, dirigés par Trotsky, appuyés par Hitler et le Mikado, complotent, préparent des attentats. Et les résultats? Kirov, figure de deuxième plan, est tué par l'inconnu Nikolaïev... et avec la participation du G.P.U.⁵ Pas un assassinat, pas un attentat, pas une tentative d'attentat!

L'accusation de *sabotage*? Rien que dans les chemins de fer, les « trotskystes auraient accompli 3500 (!) catastrophes... Il faudrait supprimer des milliers d'exécutants, y compris le ministre, saboteur en chef (l'accusé Livshitz). Où sont-ils? Comment une organisation aussi vaste, aussi compliquée, reste-t-elle inaperçue du G.P.U. tout-puissant? Cette accusation de « sabotage », n'est-ce pas tout simplement une tentative pour rejeter la responsabilité des dirigeants dans la situation des transports et de l'industrie soviétique sur le fameux « trotskysme » qui joue dans l'U.R.S.S. le même rôle que les Juifs en Allemagne?

Nous n'avons fait qu'effleurer les problèmes capitaux. mais si les accusations de Staline étaient vraies, il faudrait croire que tous les membres du bureau politique de Lénine, tous les chefs du parti bolchevique ont été des assassins, des bandits, des espions: Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Rykov, Tomsky. Que, dans un grand parti, il se trouve des traîtres, cela est un fait d'expérience. Mais que tous les chefs soient des traîtres...

Dans son testament, Lénine mentionne six personnes comme étant les plus capables du parti: Trotsky, exilé, Zinoviev, fusillé, Kamenev, fusillé, Piatakov, fusillé, Boukharine, arrêté. Il ne reste que Staline.

Si l'accusation est vraie, c'est-à-dire que les chefs de la révolution d'Octobre, les organisateurs de la victoire de l'Armée rouge, les constructeurs de l'Etat soviétique et de son économie, les dirigeants de l'Internationale communiste étaient tous des traîtres, que reste-t-il encore de la révolution et du bolchevisme? Quelle garantie peut-on avoir que les autres, ceux qui aujourd'hui encore sont des juges et pas encore des inculpés, ne sont pas des traîtres?

**

Ce ne sont pas là « affaires russes » comme certains le prétendent. Ces procès non seulement discréditent l'Union soviétique, arment ses ennemis, mais empoisonnent l'atmosphère morale du mouvement ouvrier et de la démocratie. C'est pour leur défense que la vérité doit être proclamée tout entière.

5. Sedov renvoyait ici à son *Livre rouge*. On sait que, depuis la mort de Staline, les informations données par Khrouchtchev puis par la commission d'enquête en U.R.S.S. sur cette affaire — dont les conclusions n'ont pas été publiées — indiquaient clairement que Kirov avait été assassiné par le G.P.U. sur ordre de Staline.

De Thermidor, retour à Octobre?*

A propos de la rupture avec le stalinisme
des camarades Barmine et Krivitsky
(décembre 1937)

Il y a trois mois, Ignace Reiss était assassiné¹. Par cet assassinat, Staline essayait de retarder la dislocation de son appareil international. Mais nous avons écrit alors que cet objectif ne serait pas atteint, que l'assassinat de Reiss non seulement n'arrêterait pas d'autres Reiss — et ils sont nombreux dans tous les appareils — mais ne servirait au contraire qu'à les encourager. Les faits aujourd'hui le démontrent. Le 1er décembre, l'ancien chargé d'affaires à Athènes, membre du parti depuis 1919, Aleksandr Barmine, a rompu avec le stalinisme par une déclaration publique. Le 5 décembre, Walter Krivitsky, militant très important de l'appareil clandestin, membre du parti depuis la promotion 1918, à son tour, fait de même. Il est très probable qu'ils seront suivis par toute une série d'autres militants à l'étranger.

La rupture de membres isolés de l'appareil avec le stalinisme n'apparaît certes que comme un épisode dans la lutte de Staline contre ce qui reste du parti communiste, mais c'est un épisode vraiment très symptomatique. La rupture a clairement, explicitement, un caractère politique et elle a été accomplie devant toute l'opinion publique ouvrière internationale. Les camarades Krivitsky et Barmine ont publiquement et bien haut fait savoir pourquoi et au nom de quoi ils rompaient avec le régime stalinien.

Dans leurs déclarations, les auteurs non seulement rompent avec le stalinisme, mais se désolidarisent radicalement de la droite; ils déclarent

qu'ils agissent en tant que communistes, qu'ils font ce pas au nom du socialisme et des intérêts de la classe ouvrière. Leurs déclarations ne laissent aucune brèche par laquelle pourraient s'engouffrer les gardes blancs, les bourgeois et leurs amis de tout poil. On ne peut qu'approuver tout cela.

En agissant ainsi, les camarades Barmine et Krivitsky montrent qu'ils n'ont rien de commun avec les fameux « sans retour ». Ces gens-là rompaient (pour autant en général qu'ils eussent à rompre), non avec le régime stalinien, mais avec la révolution, avec le mouvement ouvrier; ils rompaient au nom de leur confort personnel, menant la « lutte » pour le pain beurré, pour le gramophone et les disques. La majorité de ceux qu'on appelle les « sans retour » ont bien vite sombré dans la petite bourgeoisie; ils se sont montrés tels qu'ils ont en fait toujours été. Une minorité a seulement changé de maître en quittant Staline pour les services de renseignement roumains ou autres. Bessedovsky et Agabékov ont campé le type collectif de ces carriéristes vendus et de ces coquins².

Pour apprécier correctement la rupture des camarades Barmine et Krivitsky avec le Kremlin, il faut la considérer comme un élément de ce profond et sanglant processus de liquidation des vieux cadres qui se déroule en ce moment en U.R.S.S. L'appareil, grâce auquel Staline s'est hissé à sa hauteur présente, grâce auquel il a brisé en U.R.S.S. les ailes de la révolution, a rallié, dans une mesure non négligeable, des gens qui étaient sincèrement convaincus, au moins au début, qu'on ne pouvait rien faire d'autre, que la direction actuelle — tout en usant de méthodes qu'ils n'approuvaient pas — assurait tout de même la marche de l'U.R.S.S. vers le socialisme. Une partie considérable de ce vieil appareil, qui était entrée au parti avant la révolution ou à son départ (comme Reiss, Krivitsky et Barmine) a manifesté depuis longtemps déjà une sourde résistance à Staline. Mais, au cours de ces dernières années — celles des procès de Moscou — ils ont éprouvé une profonde angoisse et une indignation croissante vis-à-vis de la politique et des méthodes de Staline.

Pourtant, qu'ils aient agi contrairement à leur conscience en 1924 ou n'aient pas compris ce qui se passait, ces gens ont été obligés ultérieurement d'abandonner une position après l'autre et de devenir peu à peu les

* *Biulleten Oppositsii*, n° 60/61, décembre 1937, traduit du russe par Katia Perraudin.

1. Ignacy S. Poretski (1899-1937) dit *Ludwig*, jeune communiste polonais entré dans les services de renseignements de l'Armée rouge, puis transféré au G.P.U. était en poste à Paris depuis 1933. En 1937, il décida de rompre avec Staline et de rallier la IV^e Internationale. Il fut assassiné en Suisse à Chamblandes. Sa femme donna comme nom Ignace Reiss, l'identité d'un parent.

2. Grigori Z. Bessedovsky (né en 1896) était l'homme fort du groupe de diplomates soviétiques envoyés à Paris après le rappel de Rakovsky. Conseiller d'ambassade et, semble-t-il, compromis dans une escroquerie, il « choisit la liberté » et sautant la grille de l'ambassade et demandant la protection de la police française. L'ancien secrétaire de Staline Boris Bajanov l'accuse d'être la source des « révélations » douteuses faites sur l'U.R.S.S. dans les années 50. Iouri G. Agabékov (1895-1937), résident du G.P.U. en Perse, fut envoyé en Turquie pour « réorganiser » les services après l'exécution de Blumkine. Il passa en France. C'est en 1937 qu'il fut assassiné à la frontière espagnole, peut-être dans un règlement de comptes, car il se livrait au trafic des tableaux.

prisonniers de Staline après avoir lié leur destin à celui de son régime. Ils ne pouvaient oublier le passé, mais ils n'ont pas empêché les autres de le falsifier. Intérieurement, ils ne pouvaient se détacher totalement du bolchevisme, pourtant, qu'ils l'aient ou non voulu, ils ont aidé à sa liquidation. Ex-révolutionnaires, ils sont devenus des fonctionnaires dociles; critiquant Staline dans un cercle restreint — toujours plus restreint — ils l'ont souvent haï... en dehors de leurs heures de service. En public, ils ont toujours dissimulé ce qu'on exigeait d'eux, ils ont évité de commettre eux-mêmes des bassesses, mais ils n'avaient ni la conviction, ni le courage nécessaires pour les combattre. Aussi vivaient-ils, tourmentés, dans le doute et faisant ce qu'on leur ordonnait de faire: l'appareil les maintenait vigoureusement dans son état.

Thermidor ne signifiait pas encore la liquidation ouverte de la révolution. C'était une réaction profonde, qui restait dans le cadre de l'ancienne base sociale et qui s'abritait derrière les formules en vigueur la veille, et cette vague les a d'autant plus aisément capturés. Eux-mêmes, sans s'en rendre compte ou sans avoir la force de s'y opposer, ils ont « plongé », comme d'ailleurs toute la couche dirigeante, ils se sont accommodés du régime. Pourtant, s'assimiler au régime, devenir de véritables staliniens, cela, ils n'ont pas pu le faire. S'ils en avaient eu la possibilité, ils se seraient efforcés d'abandonner la politique — pour la science, les expéditions polaires, l'étranger. Dans les moments difficiles, la conviction que leur travail servait tout de même les intérêts du socialisme les a retenus.

Sous la chape de l'époque thermidorienne, ces gens ont conservé la veine bolchevique. C'est ce qui a déterminé leur sort ultérieur. Ils ont paru inaptés aux nouvelles affaires et aux trahisons. Sur le chemin de la liquidation de la révolution et dans sa lutte pour conserver le pouvoir, il ne restait plus à Staline rien d'autre à faire que d'achever dans l'appareil la sanglante épuration commencée avec le procès Zinoviev. Le conflit tragique avec la fraction de l'appareil qui avait conservé le lien avec la révolution, et donc avec le régime qu'elle avait instauré, se règle maintenant par le Mauser du bourreau dans les catacombes du G.P.U. Les circonstances, c'est-à-dire le fait qu'ils se trouvaient hors d'U.R.S.S. ont permis aux camarades Barmine et Krivitsky de trouver une autre solution: rompre publiquement avec le régime stalinien.

Nous pouvons dire que ces camarades ont rompu non sur des questions générales, mais sur une question « particulière » concernant leur sort personnel. Il va de soi que le sentiment d'être eux-mêmes perdus a joué un grand rôle dans leur décision de rompre avec Moscou. Cela se reflète dans leurs déclarations, écrites avec une grande sincérité. Mais cette question « particulière » n'est pas tombée du ciel; les camarades Barmine et Krivitsky seraient en danger en U.R.S.S. non en vertu d'une quelconque loterie bureaucratique, mais parce qu'ils appartenaient à

coup sûr à une catégorie de *non-staliniens* que Staline et Ejov³ appellent « trotskystes » et qu'ils exterminent sans merci.

Les camarades Barmine et Krivitsky ont plus d'une fois risqué leur vie dans la lutte pour le pouvoir des soviets, pendant la guerre civile et dans d'autres circonstances. Ils savaient alors *pourquoi*. Dans quel but, au nom de quoi ces camarades devraient-ils maintenant se rendre dans les abattoirs de Staline et périr pour une cause qui leur est devenue étrangère?

Tout ce qui s'est accumulé en eux avec les années, tout ce qui était inconscient, demeuré sous le boisseau, n'a éclaté que maintenant au grand jour (il faut souligner tout particulièrement que les procès de Moscou ont eu pour effet de supprimer ce qui restait de confiance, ont anéanti impitoyablement les dernières illusions). Il serait absurde de le leur reprocher, et de leur reprocher leur passé. Tous les chemins ne sont pas rectilignes comme celui des bolcheviks-léninistes. Mais les bolcheviks-léninistes ne sont pas des sectaires, ils n'ont aucune exclusive à l'égard de quiconque est disposé à travailler la main dans la main avec tous ceux qui, sur la base du bolchevisme, mèneront le combat contre le stalinisme. Beaucoup viendront encore au bolchevisme, pas seulement en 1938, mais plus tard aussi. Leur fermer les portes signifierait — sans parler du reste — pousser tous ceux qui doutent et qui hésitent dans les bras de Staline. Cela reviendrait à dire qu'il n'y a pour eux d'autre place qu'aux côtés de Staline, qu'ils sont liés à lui à la vie à la mort. Ce serait rendre à Staline un signalé service.

Un problème plus complexe qui pourrait être posé, c'est celui de l'unité organique avec les bolcheviks-léninistes qui présentent à leurs membres des exigences sévères. Mais il n'est pas posé pour le moment.

Des déclarations des camarades Barmine et Krivitsky comme de tout ce qui a été dit plus haut, il découle qu'ils ne sont pas trotskystes, ou, si l'on veut, qu'ils sont trotskystes au sens où Staline l'entend, pas dans celui où nous l'entendons, nous. Mais nous pouvons constater avec satisfaction que, si l'on en juge d'après les camarades Barmine et Krivitsky, les gens que Staline appelle « trotskystes » ne nous sont pas étrangers et que nous allons à l'avenir travailler fraternellement, avec nombre d'entre eux, à une tâche commune.

Les camarades Barmine et Krivitsky ont fait un grand pas en rompant avec le stalinisme. Mais il reste l'essentiel, « tout recommencer », comme l'écrivait Reiss, pour « sauver le socialisme »⁴. Il faut trouver le chemin qui nous ramènera vers le mouvement ouvrier révolutionnaire, sous le drapeau des vieux-bolcheviks, sous le drapeau de Lénine.

3. Nikolai P. Ejov (1895-1939) avait succédé à Iagoda à la tête du G.P.U. au lendemain du procès Zinoviev en septembre 1936. Il allait céder la place à Béria en 1938.

4. Dans sa lettre au C.C. du P.C. de l'Union soviétique du 17 juillet 1937, Reiss avait écrit: « J'ai derrière moi seize années de travail clandestin. C'est quelque chose, mais il me reste assez de forces pour tout recommencer. Car il s'agit bien de « tout recommencer, de sauver le socialisme ».

Les départs

Herminio Saccheta (1909-1982)

C'est le 29 octobre 1982 qu'a eu lieu à São Paulo la sépulture de Herminio Saccheta. Fils d'un ouvrier italien émigré, Herminio avait réussi à faire des études dans ce Brésil qui était devenu sa patrie et était devenu journaliste, rédacteur en chef d'un grand journal de gauche de São Paulo à un peu plus de vingt ans.

Malgré une immense admiration personnelle pour Léon Trotsky dont il avait lu les livres et brochures sur l'Allemagne, Saccheta adhéra au P.C., sans arrière-pensée, en 1934. Quelques mois plus tard, ses qualités exceptionnelles en faisaient le secrétaire régional du parti communiste du Brésil à São Paulo et un membre du comité central.

Il accepta de prendre toutes ses responsabilités à l'automne de cette même année en participant, avec son organisation à l'unité d'action contre les Chemises Vertes de Plinio Salgado et à la contre-manifestation du 7 octobre 1934, Praça de Sé, où il était au premier rang. Au cours des années suivantes, il devient progressivement l'animateur d'une opposition centrée autour de São Paulo, très critique de la politique dictée par Moscou d'« alliance avec la bourgeoisie nationale progressiste » qui avait conduit le P.C. à soutenir les aventures comme le soulèvement « prestiste » de novembre 1935, la « forme aventuriste » du Front populaire.

Exclu du parti communiste clandestin en 1936, avec plusieurs centaines de militants, il poursuivit son action dans la clandestinité sous la dictature de Vargas. Son « comité d'opposition » du P.C.B. fusionna finalement avec les restes de l'organisation trotskyste, le parti ouvrier léniniste, pour fonder, dans la clandestinité, à l'été 1939, le parti socialiste révolutionnaire, qui demanda immédiatement son affiliation à la IV^e Internationale.

Herminio Saccheta continua à militer dans la section brésilienne de la IV^e Internationale jusqu'en 1953. Malade, il ne reniait pas son passé, au contraire. En 1969, il avait reçu amicalement Pierre Broué, venu lui rendre visite au nom de l'Institut Léon Trotsky. Il avait également, en dépit de son état de santé, pris la parole lors du meeting de São Paulo de commémoration du 100^e anniversaire de la naissance de Trotsky.

Peu connu en Europe, Saccheta symbolise parfaitement la deuxième génération de trotskystes brésiliens venus directement du parti communiste à la IV^e Internationale.

**

Raymond Florence (1908-1981)

Raymond Florence est mort le 12 novembre 1981 à Neuves-Maisons. Il était né le 28 mars 1908 à Chaligny, en Meurthe-et-Moselle. Il était métallo — un type d'ouvrier communiste.

Il avait commencé par militer très jeune encore dans les Jeunesses communistes, où il entra en 1923. En 1931, après avoir bien observé la politique de l'Opposition de gauche, il rejoignit la Ligue communiste, entrant en octobre de la même année à sa commission de contrôle. En 1933, il rendit visite à Léon Trotsky à Saint-Palais. A la suite du « tournant français », il entra à la S.F.I.O. et fut en 1934 secrétaire local des Jeunesses socialistes de Neuves-Maisons, un des bastions de l'époque de la sidérurgie et de la métallurgie lorraines. Il resta fidèle à son organisation et à sa classe, toujours « reconnu » par ses camarades de travail, et ne cessa de militer au P.C.I. — il avait été membre de son comité central — qu'avec les années 50 et la scission internationale.

Des camarades de Lorraine ont promis depuis des mois une biographie plus complète de Florence : nous la publierons quand elle nous parviendra.

**

Tom Kerry (1901-1983)

Tom Kerry est mort le 8 janvier 1983. Il était né le 27 juin 1901. Avec lui disparaît l'un des derniers anciens de cette « vieille garde » qui combattit avec Trotsky pour construire un parti révolutionnaire au sein de la classe ouvrière américaine.

Tom était né à Boston de parents irlandais et vécut son enfance de fils d'immigrants pauvres à Chicago. Comme plusieurs autres dirigeants du mouvement américain, il vint au marxisme, non en jeune homme enthousiaste, mais en homme fait, sur la base d'une expérience d'adulte. L'ampleur du mouvement contre l'entrée en guerre des Etats-Unis l'avait entraîné, presque enfant, aux Jeunesses socialistes (Y.P.S.L.) en 1916. Il y fut un partisan enthousiaste de la révolution russe. Pourtant, les faiblesses et les divisions des révolutionnaires, le recul de leurs perspectives aux Etats-Unis le conduisirent à abandonner la politique pendant plusieurs années. Mais la crise de la société et les souffrances de la classe ouvrière et des millions de chômeurs l'y ramenèrent avec la Grande Dépression.

Au début des années trente, Tom fut rapidement convaincu de la nécessité d'organiser le combat pour abattre le capitalisme et, tout naturellement, il pensa à rejoindre le P.C. américain, ce qui lui apparut d'abord comme le prolongement de ses premiers pas dans le mouvement socialiste de 1916 à 1920. Mais il ne put se résoudre à en franchir le seuil. Il n'avait en effet oublié ni le rôle ni la figure de Trotsky pendant la révolution et la guerre civile et les calomnies du P.C. le soulevaient de dégoût : malgré son désir de se battre, il ne pouvait se décider à rejoindre les calomnieurs. Ce fut donc pour lui un moment important que le meeting du P.C. à San Francisco où il acheta à la sortie *The Militant* et commença à discuter avec les trotskystes. Quelques mois après, il rejoignait le W.P.U.S. à la suite de sa compagne Karolyn.

La seconde vie de Tom Kerry commençait à 34 ans. Il ne cessa dès lors de militer, dans le W.P.U.S., dans la fraction trotskyste du S.W.P. ensuite, dans le S.W.P. enfin. Il fut un des collaborateurs les plus proches de Cannon, l'un des organisateurs de la côte ouest, militant notamment dans le syndicat des marins où il construisit une force appréciable opposée à la « colonisation » par le P.C. et navigua aussi... Elu au comité national lors de la naissance du S.W.P. (Pseudo-

nymes : C. Thomas et Bell), il y exerça les responsabilités les plus diverses et les plus importantes, remplaçant Cannon au secrétariat du parti lors de son emprisonnement en 1944, mais assurant aussi pendant de nombreuses années la direction de *The Militant* et de sa revue théorique *International Socialist Review*. Il prit sa retraite en 1975, mais continua à se passionner pour la vie politique : il était l'inspirateur d'une tendance minoritaire du S.W.P. depuis plusieurs années et ne faisait nul mystère de ses désaccords et de ses aspirations.

En dépit de son âge et de la maladie qui l'avait cruellement frappé après la mort de Karolyn, Tom Kerry s'intéressait énormément à l'histoire du mouvement trotskyste, non seulement aux Etats-Unis — il en avait été l'un des principaux acteurs — mais à l'échelle mondiale. Il avait longuement reçu à deux reprises Pierre Broué, directeur scientifique de l'Institut Léon Trotsky à Los Angeles, à l'été 1982. Pathfinder Press a publié en 1980 un recueil de ses articles et discours sous le titre *Workers, Bosses and Bureaucrats* (Ouvriers, patrons et bureaucrates). On retrouve l'homme dans le style de ses articles, sec, nerveux, direct, tendu vers le combat nécessaire. L'Institut Léon Trotsky salue le vieux lutteur que fut Tom.

**

Charles Margne (1911-1982)

Charles Margne, qui vient de mourir, était né dans le Rhône en 1911 ; orphelin à quatre ans, il débuta comme télégraphiste à l'âge de treize ans aux P.T.T. à Maisons-Alfort, fut affecté au central de Paris et y resta. C'est là qu'il connut des militants de la Ligue communiste qu'il rejoignit en 1934. Membre du G.B.L., il milita ensuite dans la 14^e section de la S.F.I.O. Lors de la crise du G.B.L. en 1935-1936, il anima pendant quelque temps un groupe de « conciliateurs » qui tenta sans succès de gagner Trotsky à ses vues. Puis il rejoignit le P.C.I. de Frank et Molinier. Il militait dans la C.G.T. Avec les militants de son organisation, il rejoignit individuellement le P.S.O.P. en décembre 1938.

En septembre 1939, il fut désigné comme membre de la direction clandestine de l'ex-P.C.I., où il était un des rares « vieux », avec des femmes et de tout jeunes gens. Arrêté en février 1940, il fut condamné à cinq ans de prison — le maximum — le 8 mai 1940. Ce n'est qu'en juin 1944 qu'il fut libéré de prison — Nontron, son dernier lieu de détention — par l'attaque des partisans. Il rejoignit les F.T.P. qui l'avaient libéré et participa aux combats pour Limoges avec le grade de capitaine. Mais il demandait presque immédiatement et obtenait sa réintégration dans les P.T.T. Il fut membre du comité national de grève des postiers en août 1946 et abandonna le P.C.I. lors de sa scission de 1952. Sa passion militante ne s'était pourtant pas éteinte et en 1970 il revint, militant à l'O.C.I. (depuis P.C.I.).

Pour ses camarades, il s'appelait « Carle ». Il était estimé et aimé.

ACHEVE D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
LIENHART ET C^{ie} A



EN MARS 1983
DE L'IMPRIMERIE
AUBENAS D'ARDECHE

N° 1967 - Imprimé en France

DEPOT LEGAL : MARS 1983

LEON TROTSKY - ŒUVRES (E.D.I.)

La première série de la publication systématique et chronologique des *œuvres* de Trotsky, 1933-1940, articles, lettres et autres textes, pour la plupart inédits, couvre la dernière partie de sa vie, celle de la construction de la IV^e Internationale.

Œuvres 1, mars 1933-juillet 1933 (juin 1978)

Derniers mois en Turquie de Trotsky convaincu de la nécessité d'un nouveau P.C. en Allemagne après l'arrivée au pouvoir de Hitler et l'écrasement de la classe ouvrière, fruits de la politique stalinienne. C'est un tournant politique fondamental.

Œuvres 2, juillet 1933-octobre 1933 (septembre 1978)

Dès le début de son séjour en France, il s'agit, pour l'exilé de construire une nouvelle Internationale. Une conférence des socialistes de gauche, à Paris en août, réunit des partis et groupes ayant rompu avec les vieilles Internationales, alliés potentiels de l'Opposition de gauche internationale (« Déclaration des quatre »).

Œuvres 3, novembre 1933-avril 1934 (novembre 1978)

Incognito à Barbizon, Trotsky poursuit le combat pour la IV^e Internationale, l'analyse du tournant de 1933 et la définition des tâches de la révolution politique en U.R.S.S. En France, la montée des masses et leur aspiration à l'unité ouvrent des perspectives nouvelles. Mais la bourgeoisie ne peut plus assumer le risque de sa présence et l'expulse. Pour lui, le monde est désormais la « planète sans visa ».

Œuvres 4, avril 1934-décembre 1934 (février 1979)

Expulsé en France, Trotsky erre pour s'installer enfin à Domène (Isère), sous surveillance spéciale. Il s'enforce de convaincre ses camarades d'opérer un nouveau tournant, l'« entrisme » dans la S.F.I.O., qui déclenche une crise. L'assassinat de Kirov marque le début de la lutte contre les amalgames, la répression de masse en U.R.S.S. et l'extermination de l'Opposition de gauche, comme de toute opposition.

Œuvres 5, janvier 1934-juin 1935 (mai 1979)

Analysant l'assassinat de Kirov Trotsky propose d'organiser la défense des révolutionnaires d'U.R.S.S. La création aux Pays-Bas et aux Etats-Unis de nouveaux partis par fusion des sections de la L.C.I. et d'organisations centristes en évolution, lui permet de relancer le combat pour la IV^e Internationale (« Lettre ouverte »). Quelques succès de la politique « entrisme » sont enregistrés, mais la montée des masses rend nécessaire la « sortie ». Trotsky obtient enfin un visa pour le Norvège.

Œuvres 6, juin 1935-septembre 1935 (octobre 1979)

En Norvège, Trotsky observe la plus grande prudence. La construction de la IV^e Internationale reste au centre de son activité. Suivant leur situation, les sections entrent dans les partis socialistes (Etats-Unis, Pologne), ou en sortent (France) quand l'entrisme a déjà porté ses fruits. Par ailleurs, les « décisions » du VII^e congrès confirment ses pronostics sur l'évolution de l'I.C. et la persécution des révolutionnaires.

Œuvres 7, octobre 1935-décembre 1935 (février 1980)

Trotsky mène la discussion avec ceux de ses camarades qui subissent la pression de la politique du Front populaire. Le R.S.A.P. scissionne et la crise de la section française commence. Les nouvelles d'U.R.S.S. indiquent l'ampleur de la répression et la force des idées « trotskystes ».

Œuvres 8, janvier-février 1936 (juin 1980)

Trotsky appuie l'« entrée » aux Etats-Unis et évite la scission dans ce pays, cependant que la section française explose en sortant. On se prépare à sortir en Belgique. Trotsky essaie de créer un comité de défense des emprisonnés en U.R.S.S.

Œuvres 9, mars 1936-mai 1936 (décembre 1980)

Trotsky poursuit son livre sur *La révolution trahie* et conseille ses amis américains et belges. Les dirigeants hollandais sont mécontents de l'entrisme aux Etats-Unis. Trotsky compte sur le règlement des questions par une conférence internationale.

Œuvres 10, juin 1936-juillet 1936 (mai 1981)

Alors que Trotsky achevait *La Révolution trahie* et préparait les documents pour la conférence internationale, le mouvement de grève en France, le début de la guerre civile espagnole donnent le signal de la « nouvelle montée » qu'il analyse. Il appelle la conférence à défendre les révolutionnaires russes.

Œuvres 11, août 1936-décembre 1936 (octobre 1981)

Quand éclate le cauchemar des procès de Moscou où les compagnons de Lénine « avouent » et le chargent de tous les crimes ; Trotsky est privé des moyens de se défendre par le gouvernement socialiste norvégien. Il lutte pied à pied et redoute pourtant le pire quand le Mexique lui accorde le droit d'asile.

Œuvres 12, décembre 1936-février 1937 (janvier 1982)

Trotsky est déjà au travail sur le bateau. Mais le répit mexicain est bref, avec l'ouverture du deuxième procès de Moscou et l'exécution de nouveaux vieux-bolcheviques. Cette fois Trotsky est libre et il pose les bases d'un « contre-procès » qui s'appuie avant tout sur ses camarades des Etats-Unis.

Œuvres 13, mars 1937-avril 1937 (novembre 1982)

Trotsky vient à peine de sortir de sa prison norvégienne et de s'installer au Mexique que commence le second procès de Moscou, rondement mené et dont les sentences de mort sont immédiatement exécutées.

Toute son activité, pendant ces deux mois de mars et avril 1937 est tournée vers la démolition de ce qu'il appelle « les impostures de Moscou », la démolition de l'édifice des mensonges bâti par les hommes aux ordres de Staline, le début de la guérison de la monstrueuse maladie vénérienne qui affecte, à travers le stalinisme, le mouvement ouvrier international.

Concrètement, cela signifie la lutte pour la mise sur pied d'une commission d'enquête, puis la préparation de cette contre-enquête. La bataille du contre-procès commence : elle n'était pas gagnée d'avance.